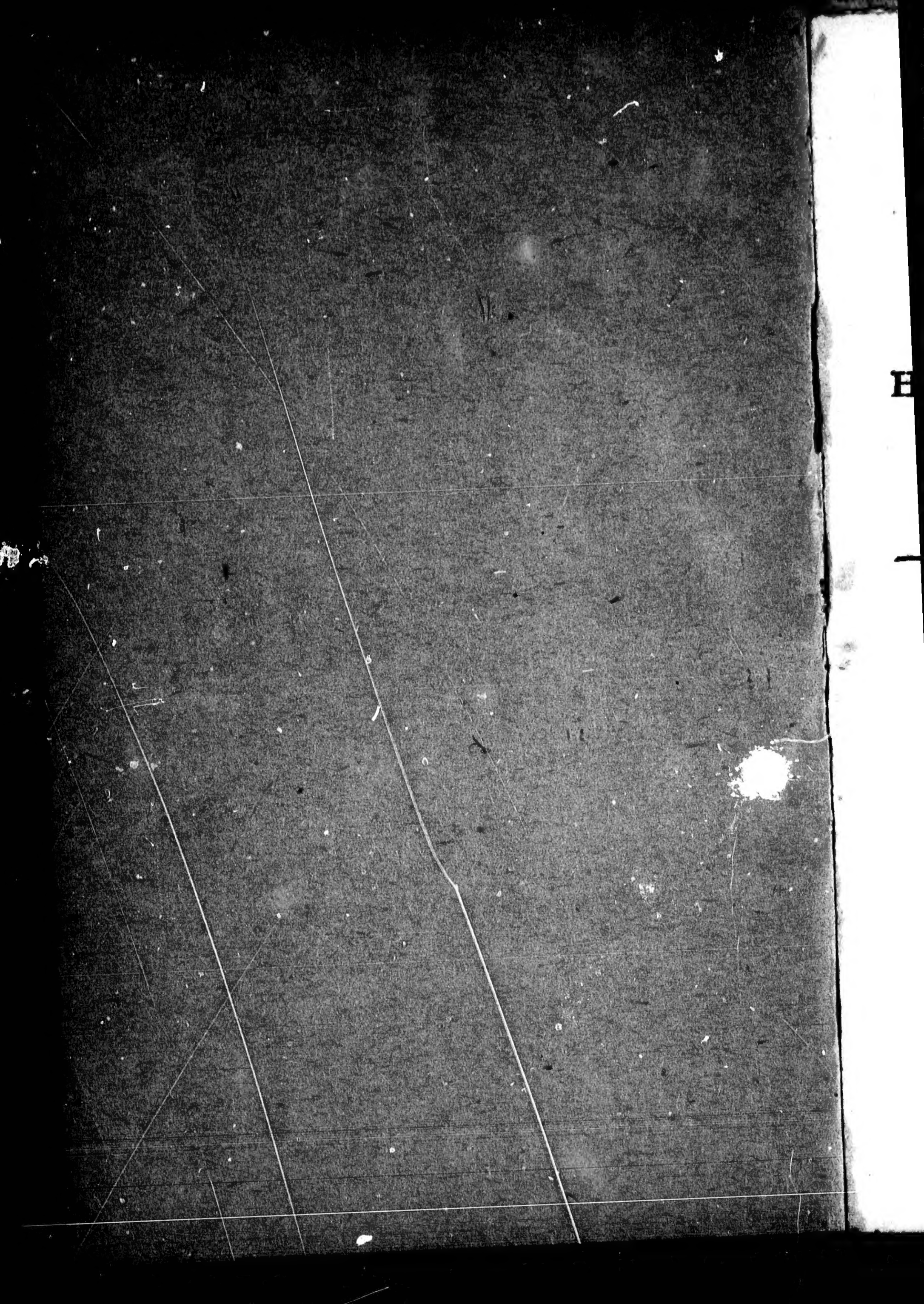
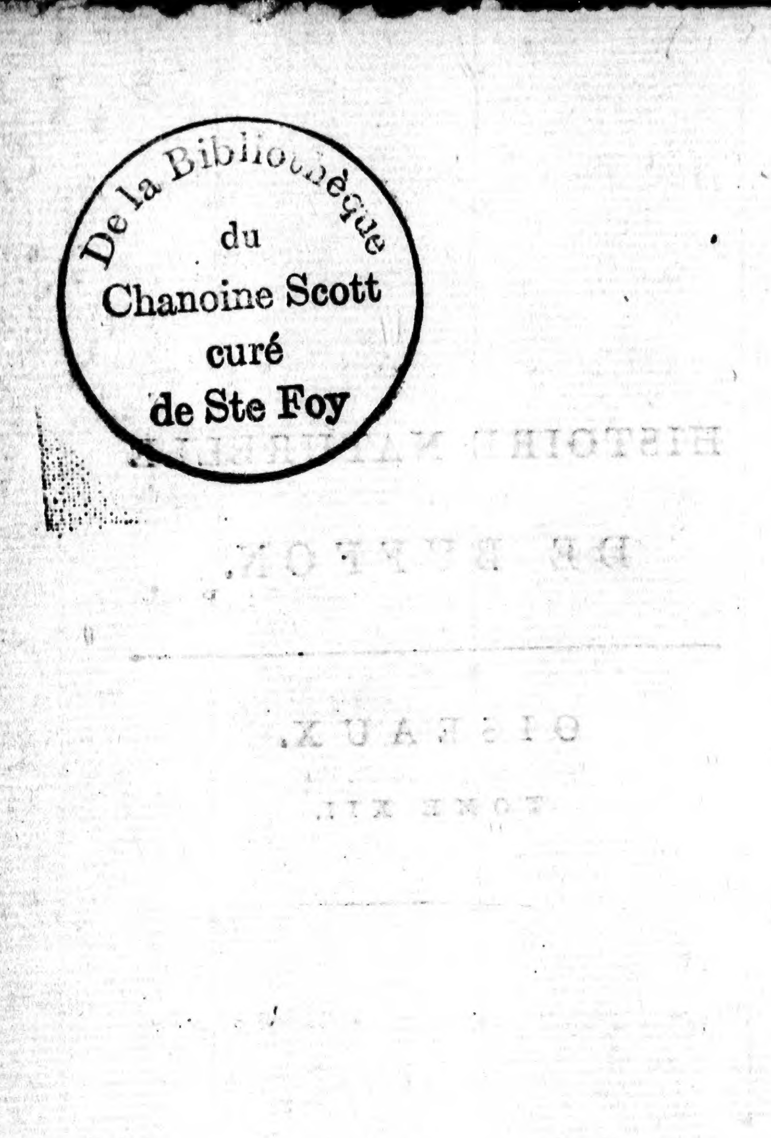


HISTOIRE NATURELLE

DE BUFFON.

OISEAUX.

TOME XII.



HISTOIRE NATURELLE

DE BUFFON,

classée par ordres, genres et espèces, d'après le système de Linné;

AVEC LES CARACTÈRES GÉNÉRIQUES et la nomenclature Linnéenne;

Par RENÉ-RICHARD CASTEL, auteur du Poëme des *Plantes*.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME XXII.



DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

A PARIS,

Chez DETERVILLE, rue du Battoir, n° 16.

AN X — 1802.



Desève del. *Le Villain Sculp.*

1. LA CAILLE. 2. LA PERDRIX ROUGE.

Tom . XII.

Sculp.

GE.

HISTOIRE NATURELLE

DES OISEAUX

SUITE DU LXIXe GENRE

LA CAILLE.

[illegible] une si grande [illegible] entre les perdrix et les [illegible] ces dernières le [illegible] et c'est sans [illegible] méprise [illegible] que les [illegible] perdrix [illegible] et [illegible] les [illegible] ont appliqué le nom [illegible] à la bartavelle ou perdrix grecque [illegible] est ainsi que [illegible] rapports [illegible] et [illegible]

[illegible] XII.



LA CAILLE. LA PERDRIX ROUGE.

HISTOIRE NATURELLE DES OISEAUX.

SUITE DU LXIXe GENRE.

LA CAILLE.

Théophraste trouvoit une si grande ressemblance entre les perdrix et les cailles, qu'il donnoit à ces dernières le nom de *perdrix naines;* et c'est sans doute par une suite de cette méprise, ou par une erreur semblable, que les Portugais ont appelé la perdrix *codornix*, et que les Italiens ont appliqué le nom de *coturnice* à la bartavelle ou perdrix grecque. Il est vrai que les perdrix et les cailles ont beaucoup de rapports entr'elles : les unes et les autres sont des oiseaux pulvérateurs, à ailes et queue courtes, et courant fort vîte,

à bec de gallinacés, à plumage gris moucheté de brun et quelquefois tout blanc; du reste, se nourrissant, s'accouplant, construisant leur nid, couvant leurs œufs, menant leurs petits, à-peu-près de la même manière, et toutes deux ayant le tempérament fort lascif, et les mâles une grande disposition à se battre; mais quelque nombreux que soient ces rapports, ils se trouvent balancés par un nombre presqu'égal de dissemblances, qui font de l'espèce des cailles une espèce tout-à-fait séparée de celle des perdrix: en effet, 1°. les cailles sont constamment plus petites que les perdrix, en comparant les plus grandes races des unes aux plus grandes races des autres, et les plus petites aux plus petites; 2°. elles n'ont point derrière les yeux cet espace nu et sans plumes qu'ont les perdrix, ni ce fer-à-cheval que les mâles de celles-ci ont sur la poitrine; et jamais on n'a vu de véritables cailles à bec et pieds rouges;

3°. leurs œufs sont plus petits et d'une toute autre couleur; 4°. leur voix est aussi différente; et, quoique les unes et les autres fassent entendre leur cri d'amour à-peu-près dans le même temps, il n'en est pas de même du cri de colère; car la perdrix le fait entendre avant de se battre, et la caille en se battant; 5°. la chair de celle-ci est d'une saveur et d'une texture toute différente, et elle est beaucoup plus chargée de graisse; 6°. sa vie est plus courte; 7°. elle est moins rusée que la perdrix, et plus facile à attirer dans le piége, sur-tout lorsqu'elle est encore jeune et sans expérience : elle a les mœurs moins douces et le naturel plus rétif; car il est extrêmement rare d'en voir de privées, à peine peut-on les accoutumer à venir à la voix étant renfermées de jeunesse dans une cage; elle a les inclinations moins sociales, car elle ne se réunit guère par compagnies, si ce n'est lorsque la couvée, encore jeune,

demeure attachée à la mère dont les secours lui sont nécessaires, ou lorsqu'une même cause agissant sur toute l'espèce à-la-fois et dans le même temps, on en voit des troupes nombreuses traverser les mers et aborder dans le même pays; mais cette association forcée ne dure qu'autant que la cause qui l'a produite; car dès que les cailles sont arrivées dans le pays qui leur convient, et qu'elles peuvent vivre à leur gré, elles vivent solitairement. Le besoin de l'amour est le seul lien qui les réunit : encore ces sortes d'unions sont-elles sans consistance pendant leur courte durée; car les mâles, qui recherchent les femelles avec tant d'ardeur, n'ont d'attachement, de préférence pour aucune en particulier. Dans cette espèce les accouplemens sont fréquens; mais l'on ne voit pas un seul couple : lorsque le desir de jouir a cessé, toute société est rompue entre les deux sexes; le mâle alors non-seulement

quitte et semble fuir ses femelles, mais il les repousse à coups de bec, et ne s'occupe en aucune façon du soin de la famille; de leur côté les petits sont à peine adultes qu'ils se séparent; et si on les réunit par force dans un lieu fermé, ils se battent à outrance les uns contre les autres, sans distinction de sexe, et ils finissent par se détruire.

L'inclination de voyager et de changer de climat dans certaines saisons de l'année, est, comme je l'ai dit ailleurs, l'une des affections les plus fortes de l'instinct des cailles.

La cause de ce desir ne peut être qu'une cause très-générale, puisqu'elle agit non-seulement sur toute l'espèce, mais sur les individus même séparés, pour ainsi dire, de leur espèce, et à qui une étroite captivité ne laisse aucune communication avec leurs semblables. On a vu de jeunes cailles élevées dans des cages presque depuis leur

naissance, et qui ne pouvoient ni connoître ni regretter la liberté, éprouver régulièrement deux fois par an, pendant quatre années, une inquiétude et des agitations singulières dans les temps ordinaires de la passe : savoir, au mois d'avril et au mois de septembre. Cette inquiétude duroit environ trente jours à chaque fois, et recommençoit tous les jours une heure avant le coucher du soleil : on voyoit alors ces cailles prisonnières aller et venir d'un bout de la cage à l'autre, puis s'élancer contre le filet qui lui servoit de couvercle, et souvent avec une telle violence qu'elles retomboient tout étourdies : la nuit se passoit presqu'entièrement dans ces agitations ; et le jour suivant elles paroissoient tristes, abattues, fatiguées et endormies. On a remarqué que les cailles qui vivent dans l'état de liberté, dorment aussi une grande partie de la journée ; et si l'on ajoute à tous ces faits qu'il est très-

rare de les voir arriver de jour, on sera, ce me semble, fondé à conclure que c'est pendant la nuit qu'elles voyagent, et que ce desir de voyager est inné chez elles, soit qu'elles craignent les températures excessives, puisqu'elles se rapprochent constamment des contrées septentrionales pendant l'été, et des méridionales pendant l'hiver; ou, ce qui me semble plus vraisemblable, qu'elles n'abandonnent successivement les différens pays que pour passer de ceux où les récoltes sont déjà faites, dans ceux où elles sont encore à faire, et qu'elles ne changent ainsi de demeure que pour trouver toujours une nourriture convenable pour elles et pour leur couvée.

Je dis que cette dernière cause est la plus vraisemblable; car, d'un côté, il est acquis par l'observation que les cailles peuvent très-bien résister au froid, puisqu'il s'en trouve en Islande, selon M. Horrebow, et qu'on en a

conservé plusieurs années de suite dans une chambre sans feu, et qui même étoit tournée au nord, sans que les hivers les plus rigoureux aient paru les incommoder, ni même apporter le moindre changement à leur manière de vivre; d'un autre côté, il semble qu'une des choses qui les fixent dans un pays, c'est l'abondance de l'herbe, puisque selon la remarque des chasseurs, lorsque le printemps est sec, et que par conséquent l'herbe est moins abondante, il y a aussi beaucoup moins de cailles le reste de l'année; d'ailleurs, le besoin actuel de nourriture est une cause plus déterminante, plus analogue à l'instinct borné de ces petits animaux, et suppose en eux moins de cette prévoyance que les philosophes accordent trop libéralement aux bêtes: lorsqu'ils ne trouvent point de nourriture dans un pays, il est tout simple qu'ils en aillent chercher dans un autre; ce besoin essentiel les avertit,

les presse, met en action toutes leurs facultés; ils quittent une terre qui ne produit plus rien pour eux, ils s'élèvent en l'air, vont à la découverte d'une contrée moins dénuée, s'arrêtent où ils trouvent à vivre; et l'habitude se joignant à l'instinct qu'ont tous les animaux, et sur-tout les animaux ailés, d'éventer de loin leur nourriture, il n'est pas surprenant qu'il en résulte une affection pour ainsi dire innée, et que les mêmes cailles reviennent tous les ans dans les mêmes endroits; au lieu qu'il seroit dur de supposer avec Aristote, que c'est d'après une connoissance réfléchie des saisons qu'elles changent deux fois par an de climat, pour trouver toujours la température qui leur convient, comme faisoient autrefois les rois de Perse; encore plus dur de supposer avec Catesby, Belon et quelques autres, que lorsqu'elles changent de climat, elles passent sans s'arrêter dans les lieux

qui pourroient leur convenir en-deçà de la ligne, pour aller chercher aux antipodes précisément le même degré de latitude auquel elles étoient accoutumées de l'autre côté de l'équateur; ce qui supposeroit des connoissances, ou plutôt des erreurs scientifiques, auxqu'elles l'instinct brut est beaucoup moins sujet que la raison cultivée.

Quoi qu'il en soit, lorsque les cailles sont libres, elles ont un temps pour arriver et un temps pour repartir: elles quittoient la Grèce, suivant Aristote, au mois *boedromion*, lequel comprenoit la fin d'août et le commencement de septembre. En Silésie, elles arrivent au mois de mai, et s'en vont sur la fin d'août; nos chasseurs disent qu'elles arrivent dans notre pays vers le 10 ou le 12 de mai; Aloysius Mundella dit qu'on les voit paroître dans les environs de Venise vers le milieu d'avril. Olina fixe leur arrivée dans la campagne de Rome aux premiers jours

d'avril; mais presque tous conviennent qu'elles s'en vont à la première gelée d'automne, dont l'effet est d'altérer la qualité des herbes, et de faire disparoitre les insectes; et si les gelées du mois de mai ne les déterminent point à retourner vers le sud, c'est une nouvelle preuve que ce n'est point le froid qu'elles évitent, mais qu'elles cherchent de la nourriture dont elles ne sont point privées par les gelées du mois de mai. Au reste, il ne faut pas regarder ces temps marqués par les observateurs comme des époques fixes auxquelles la nature daigne s'assujettir : ce sont au contraire des termes mobiles qui varient entre certaines limites d'un pays à l'autre, suivant la température du climat; et même d'une année à l'autre, dans le même pays, suivant que le chaud et le froid commencent plus tôt ou plus tard, et que par conséquent la maturité des récoltes et la génération des insectes qui servent

de nourriture aux cailles sont plus ou moins avancées.

Les anciens et les modernes se sont beaucoup occupés de ce passage des cailles et des autres oiseaux voyageurs: les uns l'ont chargé de circonstances plus ou moins merveilleuses, les autres, considérant combien ce petit oiseau vole difficilement et pesamment, l'ont révoqué en doute, et ont eu recours, pour expliquer la disparition régulière des cailles en certaines saisons de l'année, à des suppositions beaucoup plus révoltantes : mais il faut avouer qu'aucun des anciens n'avoit élevé ce doute ; cependant ils savoient bien que les cailles sont des oiseaux lourds, qui volent très-peu et presque malgré eux ; que quoique très-ardens pour leurs femelles, les mâles ne se servent pas toujours de leurs ailes pour accourir à leur voix, mais qu'ils font souvent plus d'un quart de lieue à travers l'herbe la plus serrée pour

les venir trouver; enfin qu'ils ne prennent l'essor que lorsqu'ils sont tout-à-fait pressés par les chiens ou par les chasseurs. Les anciens savoient tout cela, et néanmoins il ne leur est pas venu dans l'esprit que les cailles se retirassent aux approches des froids dans des trous pour y passer l'hiver dans un état de torpeur et d'engourdissement, comme font les loirs, les hérissons, les marmottes, les chauve-souris, etc. C'étoit une absurdité réservée à quelques modernes, qui ignoroient sans doute que la chaleur intérieure des animaux sujets à l'engourdissement, étant beaucoup moindre qu'elle ne l'est communément dans les autres quadrupèdes, et à plus forte raison dans les oiseaux, elle avoit besoin d'être aidée par la chaleur extérieure de l'air, comme je l'ai dit ailleurs; et que, lorsque ce secours vient à leur manquer, ils tombent dans l'engourdissement, et meurent même bientôt

s'ils sont exposés à un froid trop rigoureux. Or, certainement, cela n'est point applicable aux cailles en qui l'on a même reconnu généralement plus de chaleur que dans les autres oiseaux, au point qu'en France elle a passé en proverbe, et qu'à la Chine on se sert de ces oiseaux pour se tenir chaud en les portant tout vivans dans les mains : d'ailleurs, on s'est assuré, par observation continuée pendant plusieurs années, qu'elles ne s'engourdissent point, quoique tenues pendant tout l'hiver dans une chambre exposée au nord, et sans feu, ainsi que je l'ai dit ci-dessus d'après plusieurs témoins oculaires et très-dignes de foi qui me l'ont assuré : or, si les cailles ne se cachent ni ne s'engourdissent pendant l'hiver, comme il est sûr qu'elles disparoissent dans cette saison, on ne peut douter qu'elles ne passent d'un pays dans un autre, et c'est ce qui est prouvé par un grand nombre d'autres observations.

Belon, se trouvant en automne sur un navire qui passoit de Rhodes à Alexandrie, vit des cailles qui alloient du septentrion au midi; et plusieurs de ces cailles ayant été prises par les gens de l'équipage, on trouva dans leur jabot des grains de froment bien entiers. Le printemps précédent, le même observateur, passant de l'île de Zante dans la Morée, en avoit vu un grand nombre qui alloient du midi au septentrion; et il dit qu'en Europe, comme en Asie, les cailles sont généralement oiseaux de passage.

M. le commandeur Godeheu les a vues constamment passer à Malte au mois de mai, par certains vents, et repasser au mois de septembre. Plusieurs chasseurs m'ont assuré que pendant les belles nuits du printemps on les entend arriver, et que l'on distingue très-bien leur cri, quoiqu'elles soient à une très-grande hauteur; ajoutez à cela qu'on ne fait nulle part une chasse

aussi abondante de ce gibier, que sur celles de nos côtes, qui sont opposées à celles d'Afrique ou d'Asie, et dans les îles qui se trouvent entre deux : presque toutes celles de l'Archipel et jusqu'aux écueils en sont couverts, selon M. de Tournefort, dans certaines saisons de l'année; et plus d'une de ces îles en a pris le nom d'*Ortygia*. Dès le siècle de Varron, l'on avoit remarqué qu'au temps de l'arrivée et du départ des cailles, on en voyoit une multitude prodigieuse dans les îles de Pontia, Pandataria, et autres qui avoisinent la partie méridionale de l'Italie, et où elles faisoient apparemment une station pour se reposer. Vers le commencement de l'automne, on en prend une si grande quantité dans l'île de Caprée, à l'entrée du golfe de Naples, que le produit de cette chasse fait le principal revenu de l'évêque de l'île, appelé, par cette raison, *l'évêque des cailles*. On en prend aussi beaucoup

dans les environs de Pesaro sur le golfe Adriatique, vers la fin du printemps, qui est la saison de leur arrivée : enfin il en tombe une quantité si prodigieuse sur les côtes occidentales du royaume de Naples, aux environs de *Nettuno*, que sur une étendue de côtes de quatre ou cinq milles, on en prend quelquefois jusqu'à cent milliers dans un jour, et qu'on les donne pour quinze jules le cent (un peu moins de huit livres de notre monnoie) à des espèces de courtiers qui les font passer à Rome, où elles sont beaucoup moins communes ; il en arrive aussi des nuées au printemps sur les côtes de la Provence, particulièrement dans les terres de M. l'évêque de Fréjus, qui avoisinent la mer ; elles sont si fatiguées, dit-on, de la traversée, que les premiers jours on les prend à la main.

Mais, dira-t-on toujours, comment un oiseau si petit, si foible, et qui a le vol si pesant et si bas, peut-il, quoi-

que pressé par la faim, traverser de grandes étendues de mer? J'avoue que quoique ces grandes étendues de mer soient interrompues de distance en distance par plusieurs îles où les cailles peuvent se reposer, telles que Minorque, la Corse, la Sardaigne, la Sicile, les îles de Malte, de Rhodes, toutes les îles de l'Archipel, j'avoue, dis-je, que, malgré cela, il leur faut encore du secours; et Aristote l'avoit fort bien senti, il savoit même quel étoit celui dont elles usoient le plus communément; mais il s'étoit trompé, ce me semble, sur la manière dont elles s'en aidoient. « Lorsque le vent du nord souffle, dit-il, les cailles voyagent heureusement; mais, si c'est le vent du midi, comme son effet est d'appesantir et d'humecter, elles volent alors plus difficilement, et elles expriment la peine et l'effort par les cris qu'elles font entendre en volant. » Je crois en effet que c'est le vent qui aide les cail-

les à faire leur voyage, non pas le vent du nord, mais le vent favorable; de même que ce n'est point le vent du sud qui retarde leur course, mais le vent contraire; et cela est vrai dans tous les pays où ces oiseaux ont un trajet considérable à faire par-dessus les mers.

M. le commandeur Godeheu a très-bien remarqué qu'au printemps les cailles n'abordent à Malte qu'avec le nord-ouest, qui leur est contraire pour gagner la Provence, et qu'à leur retour, c'est le sud-est qui les amène dans cette île, parce qu'avec ce vent, elles ne peuvent aborder en Barbarie: nous voyons même que l'Auteur de la nature s'est servi de ce moyen, comme le plus conforme aux loix générales qu'il avoit établies pour envoyer de nombreuses volées de cailles aux Israélites dans le désert; et ce vent, qui étoit le sud-ouest, passoit en effet en Egypte, en Ethiopie, sur les côtes de

la mer Rouge, et en un mot dans les pays où les cailles sout en abondance.

Des marins que j'ai eu occasion de consulter m'ont assuré que quand les cailles étoient surprises dans leur passage par le vent contraire, elles s'abattoient sur les vaisseaux qui se trouvoient à leur portée, comme Pline l'a remarqué, et tomboient souvent dans la mer, et qu'alors on les voyoit flotter et se débattre sur les vagues, une aile en l'air, comme pour prendre le vent, d'où quelques naturalistes ont pris occasion de dire, qu'en partant elles se munissoient d'un petit morceau de bois qui pût leur servir d'une espèce de point d'appui ou de radeau, sur lequel elles se délassoient de temps en temps, en voguant sur les flots, de la fatigue de voguer dans l'air. On leur a fait aussi porter à chacune trois petites pierres dans le bec, selon Pline, pour se soutenir contre le vent; et selon Oppien, pour reconnoître, en

lès laissant tomber une à une, si elles avoient dépassé la mer; et tout cela se réduit à quelques petites pierres que les cailles avalent avec leur nourriture, comme tous les granivores. En général, on leur a prêté des vues, une sagacité, un discernement, qui feroient presque douter que ceux qui leur ont fait honneur de ces qualités, en ayent fait beaucoup d'usage eux-mêmes. On a observé que d'autres oiseaux voyageurs, tels que le râle terrestre, accompagnoient les cailles, et que l'oiseau de proie ne manquoit pas d'en attraper quelqu'une à leur arrivée; de là, on a prétendu qu'elles avoient de bonnes raisons pour se choisir un guide ou chef d'une autre espèce, que l'on a appelé *roi des cailles (ortygometra)*; et cela, parce que la première arrivante, devant être la proie de l'oiseau carnassier, elles tâchoient de détourner ce malheur sur une tête étrangère.

Au reste, quoiqu'il soit vrai en général que les cailles changent de climat, il en reste toujours quelques-unes qui n'ont pas la force de suivre les autres, soit qu'elles ayent été blessées à l'aile, soit qu'elles soient surchargées de graisse, soit que, provenant d'une seconde ponte, elles soient trop jeunes et trop foibles au temps du départ; et ces cailles traîneuses tâchent de s'établir dans les meilleures expositions du pays où elles sont contraintes de rester. Le nombre en est fort petit dans nos provinces; mais les auteurs de la *Zoologie Britannique* assurent qu'une partie seulement de celles qu'on voit en Angleterre, quitte entièrement l'île, et que l'autre partie se contente de changer de quartier, passant vers le mois d'octobre de l'intérieur des terres dans les provinces maritimes, et principalement dans celle d'Essex où elles restent tout l'hiver : lorsque la gelée ou la neige les oblige de quitter les

jachères et les terres cultivées, elles gagnent les côtes de la mer, où elles se tiennnent parmi les plantes maritimes, cherchant les meilleurs abris, et vivant de ce qu'elles peuvent attraper sur les algues, entre les limites de la haute et basse mer. Ces mêmes auteurs ajoutent que leur première apparition dans le comté d'Essex se rencontre exactement chaque année avec leur disparition du milieu des terres. On dit aussi qu'il en reste un assez bon nombre en Espagne, et dans le sud de l'Italie, où l'hiver n'est presque jamais assez rude pour faire périr ou disparoître entièrement les insectes, ou les graines qui leur servent de nourriture.

A l'égard de celles qui passent les mers, il n'y a que celles qui sont secondées par un vent favorable, qui arrivent heureusement; et si ce vent favorable souffle rarement au temps de la passe, il en arrive beaucoup moins dans les contrées où elles vont passer

l'été : dans tous les cas on peut juger assez sûrement du lieu d'où elles viennent par la direction du vent qui les apporte.

Aussitôt que les cailles sont arrivées dans nos contrées, elles se mettent à pondre : elles ne s'apparient point, comme je l'ai déjà remarqué, et cela seroit difficile si le nombre des mâles est, comme on l'assure, beaucoup plus grand que celui des femelles; la fidélité, la confiance, l'attachement personnel, qui seroient des qualités estimables dans les individus, seroient nuisibles à l'espèce; la foule des mâles célibataires troubleroit tous les mariages, et finiroit par les rendre stériles; au lieu que, n'y ayant point de mariage, ou plutôt, n'y en ayant qu'un seul de tous les mâles avec toutes les femelles, il y a moins de jalousie, moins de rivalité, et, si l'on veut, moins de moral dans leurs amours; mais aussi il y a beaucoup de physique : on a vu un mâle réitérer

dans un jour jusqu'à douze fois ses approches avec plusieurs femelles indistinctement : ce n'est que dans ce sens qu'on a pu dire que chaque mâle suffisoit à plusieurs femelles ; et la nature, qui leur inspire cette espèce de libertinage, en tire parti pour la multiplication de l'espèce. Chaque femelle dépose de quinze à vingt œufs dans un nid qu'elle sait creuser dans la terre avec ses ongles, qu'elle garnit d'herbes et de feuilles, et qu'elle dérobe autant qu'elle peut à l'œil perçant de l'oiseau de proie : ces œufs sont mouchetés de brun sur un fond grisâtre ; elle les couve pendant environ trois semaines ; l'ardeur des mâles est un bon garant qu'ils sont tous fécondés, et il est rare qu'il s'en trouve de stériles.

Les auteurs de la *Zoologie Britannique* disent que les cailles, en Angleterre, pondent rarement plus de six ou sept œufs ; si ce fait est général et constant, il faut en conclure qu'elles y sont

moins fécondes qu'en France, en Italie, etc.; reste à observer si cette moindre fécondité tient à la température plus froide, ou à quelqu'autre qualité du climat.

Les cailletaux sont en état de courir presque en sortant de la coque, ainsi que les perdreaux; mais ils sont plus robustes à quelques égards, puisque dans l'état de liberté ils quittent la mère beaucoup plus tôt, et que même, dès le huitième jour, on peut entreprendre de les élever sans son secours. Cela a donné lieu à quelques personnes de croire que les cailles faisoient deux couvées par été; mais j'en doute fort, si ce n'est peut-être celles qui ont été troublées et dérangées dans leur première ponte : il n'est pas même avéré qu'elles en recommencent une autre lorsqu'elles sont arrivées en Afrique au mois de septembre, quoique cela soit beaucoup plus vraisemblable, puisqu'au moyen de leurs migrations régu-

lières, elles ignorent l'automne et l'hiver, et que l'année n'est composée pour elles que de deux printemps et de deux étés, comme si elles ne changeoient de climat que pour se trouver perpétuellement dans la saison de l'amour et de la fécondité.

Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elles quittent leurs plumes deux fois par an, à la fin de l'hiver et à la fin de l'été; chaque mue dure un mois, et, lorsque leurs plumes sont revenues, elles s'en servent aussitôt pour changer de climat si elles sont libres; et, si elles sont en cage, c'est le temps où se marquent ces inquiétudes périodiques qui répondent au temps du passage.

Il ne faut aux cailletaux que quatre mois pour prendre leur accroissement, et se trouver en état de suivre leurs pères et mères dans leurs voyages.

La femelle diffère du mâle en ce qu'elle est un peu plus grosse selon Aldrovande (d'autres la font égale, et

d'autres plus petite); qu'elle a la poitrine blanchâtre, parsemée de taches noires et presque rondes, tandis que le mâle l'a roussâtre sans mélange d'autres couleurs; il a aussi le bec noir, ainsi que la gorge, et quelques poils autour de la base du bec supérieur; enfin on a remarqué qu'il avoit les testicules très-gros, relativement au volume de son corps : mais cette observation a sans doute été faite dans la saison de l'amour, temps où, en général, les testicules des oiseaux grossissent considérablement.

Le mâle et la femelle ont chacun deux cris, l'un plus éclatant et plus fort, l'autre plus foible : le mâle fait *ouan, ouan, ouan, ouan;* il ne donne sa voix sonore que lorsqu'il est éloigné des femelles, et il ne la fait jamais entendre en cage pour peu qu'il ait une compagne avec lui; la femelle a un cri que tout le monde connoît, qui ne lui sert que pour rappeler son mâle; et

quoique ce cri soit foible, et que nous ne puissions l'entendre qu'à une petite distance, les mâles y accourent de près d'une demi-lieue; elle a aussi un petit son tremblotant *cri, cri*. Le mâle est plus ardent que la femelle; car celle-ci ne court point à la voix du mâle, comme le mâle accourt à la voix de la femelle dans le temps de l'amour, et souvent avec une telle précipitation, un tel abandon de lui-même, qu'il vient la chercher jusque dans la main de l'oiseleur.

La caille, ainsi que la perdrix et beaucoup d'autres animaux, ne produit que lorsqu'elle est en liberté : on a beau fournir à celles qui sont prisonnières dans des cages tous les matériaux qu'elles employent ordinairement dans la construction de leurs nids, elles ne nichent jamais, et ne prennent aucun soin des œufs qui leur échappent, et qu'elles semblent pondre malgré elles.

On a débité plusieurs absurdités sur la génération des cailles; on a dit d'elles, comme des perdrix, qu'elles étoient fécondées par le vent : cela veut dire qu'elles pondent quelquefois sans le secours du mâle; on a dit qu'elles s'engendroient des thons, que la mer agitée rejette quelquefois sur les côtes de Lybie; qu'elles paroissoient d'abord sous la forme de vers, ensuite sous celle de mouches, et que, grossissant par degrés, elles devenoient bientôt des sauterelles, et enfin des cailles, c'est-à-dire que des gens grossiers ont vu des couvées de cailles chercher, dans les cadavres de ces thons laissés par la mer, quelques insectes qui y étoient éclos, et qu'ayant quelques notions vagues des métamorphoses des insectes, ils ont cru qu'une sauterelle pouvoit se changer en caille comme un ver se change en un insecte ailé; enfin on a dit que le mâle s'accouploit avec le crapaud femelle, ce qui n'a

pas même d'apparence de fondement.

Les cailles se nourrissent de blé, de millet, de chenevis, d'herbe verte, d'insectes, de toutes sortes de graines, même de celle d'ellébore; ce qui avoit donné aux anciens de la répugnance pour leur chair, joint à ce qu'ils croyoient que c'étoit le seul animal, avec l'homme, qui fût sujet au mal caduc : mais l'expérience a détruit ce préjugé.

En Hollande, où il y a beaucoup de ces oiseaux, principalement sur les côtes, on appelle les baies de brione ou coulevrée *baies aux cailles;* ce qui suppose en elles un appétit de préférence pour cette nourriture.

Il semble que le boire ne leur soit pas absolument nécessaire; car des chasseurs m'ont assuré qu'on ne les voyoit jamais aller à l'eau, et d'autres qu'ils en avoient nourri pendant une année entière avec des graines sèches et sans aucune sorte de boisson, quoiqu'elles

boivent assez fréquemment lorsqu'elles en ont la commodité : ce retranchement de toute boisson est même le seul moyen de les guérir lorsqu'elles *rendent leur eau*, c'est-à-dire lorsqu'elles sont attaquées d'une espèce de maladie dans laquelle elles ont presque toujours une goutte d'eau au bout du bec.

Quelques-uns ont cru remarquer qu'elles troubloient l'eau avant que de boire; et l'on n'a pas manqué de dire que c'étoit par un motif d'envie, car on ne finit pas sur les motifs des bêtes. Elles se tiennent dans les champs, les prés, les vignes, mais très-rarement dans les bois, et elles ne se perchent jamais sur les arbres; quoi qu'il en soit, elles prennent beaucoup plus de graisse que les perdrix : on croit que ce qui y contribue, c'est l'habitude où elles sont de passer la plus grande partie de la chaleur du jour sans mouvement; elles se cachent alors dans l'herbe la plus serrée, et on les voit quelquefois

demeurer quatre heures de suite dans la même place, couchées sur le côté et les jambes étendues : il faut que le chien tombe absolument dessus pour les faire partir.

On dit qu'elles ne vivent guère au-delà de quatre ou cinq ans ; et Olina regarde la briéveté de leur vie comme une suite de leur disposition à s'engraisser : Artémidore l'attribue à leur caractère triste et querelleur ; et tel est en effet leur caractère : aussi n'a-t-on pas manqué de les faire battre en public pour amuser la multitude : Solon vouloit même que les enfans et les jeunes gens vissent ces sortes de combats pour y prendre des leçons de courage ; et il falloit bien que cette sorte de gymnastique, qui nous semble puérile, fût en honneur parmi les Romains, et qu'elle tînt à leur politique, puisque nous voyons qu'Auguste punit de mort un préfet d'Egypte pour avoir acheté et fait servir sur sa table un de

ces oiseaux qui avoit acquis de la célébrité par ses victoires. Encore aujourd'hui on voit de ces espèces de tournois dans quelques villes d'Italie : on prend deux cailles, à qui on donne à manger largement ; on les met ensuite vis-à-vis l'une de l'autre, chacune au bout opposé d'une longue table, et l'on jette entre deux quelques grains de millet (car parmi les animaux il faut un sujet réel pour se battre) ; d'abord elles se lancent des regards menaçans ; puis, partant comme un éclair, elles se joignent, s'attaquent à coups de bec, et ne cessent de se battre, en dressant la tête et s'élevant sur leurs ergots, jusqu'à ce que l'une cède à l'autre le champ de bataille. Autrefois on a vu ces espèces de duels se passer entre une caille et un homme ; la caille étant mise dans une grande caisse au milieu d'un cercle qui étoit tracé sur le fond, l'homme lui frappoit la tête ou le bec avec un seul doigt, ou bien lui

arrachoit quelques plumes ; si la caille, en se défendant, ne sortoit point du cercle tracé, c'étoit son maître qui gagnoit la gageure ; mais si elle mettoit un pied hors de la circonférence, c'étoit son digne adversaire antagoniste qui étoit déclaré vainqueur, et les cailles qui avoient été souvent victorieuses se vendoient fort cher. Il est à remarquer que ces oiseaux, de même que les perdrix et plusieurs autres, ne se battent ainsi que contre ceux de leur espèce ; ce qui suppose en eux plus de jalousie que de courage, ou même de colère.

On juge bien qu'avec l'habitude de changer de climat, et de s'aider du vent pour faire ses grandes traversées, la caille doit être un oiseau fort répandu ; et en effet on la trouve au Cap de Bonne-Espérance et dans toute l'Afrique habitable, en Espagne, en Italie, en France, en Suisse, dans les Pays-Bas et en Allemagne, en Angle-

terre, en Ecosse, en Suède et jusqu'en Islande, et du côté de l'est, en Pologne, en Russie, en Tartarie, et jusqu'à la Chine; il est même très-probable qu'elle a pu passer en Amérique, puisqu'elle se répand chaque année assez près des cercles polaires, qui sont les points où les deux continens se rapprochent le plus; et en effet on en trouve dans les îles Malouines, comme nous le dirons plus bas : en général, on en voit toujours plus sur les côtes de la mer et aux environs que dans l'intérieur des terres.

La caille se trouve donc par-tout, et par-tout on la regarde comme un fort bon gibier, dont la chair est de bon goût et aussi saine que peut l'être une chair aussi grasse; Aldrovande nous apprend même qu'on en fait fondre la graisse à part, et qu'on la garde pour servir d'assaisonnement; et nous avons vu plus haut que les Chinois se ser-

voient de l'oiseau vivant pour s'échauffer les mains.

On se sert aussi de la femelle ou d'un appeau qui imite son cri, pour attirer les mâles dans le piége ; on dit même qu'il ne faut que leur présenter un miroir avec un filet au-devant, où ils se prennent en accourant à leur image, qu'ils prennent pour un autre oiseau de leur espèce : à la Chine, on les prend au vol avec des troubles légères, que les Chinois manient fort adroitement ; et en général, tous les piéges qui réussissent pour les autres oiseaux, sont bons pour les cailles, sur-tout pour les mâles, qui sont moins défians et plus ardens pour les femelles, et que l'on mène par-tout où l'on veut en imitant la voix de celles-ci.

Ce tteardeur des cailles a donné lieu d'attribuer à leurs œufs, à leur graisse, etc. la propriété de relever les forces abattues, et d'exciter les tempéramens fatigués : on a même été jusqu'à

dire que la seule présence d'un de ces oiseaux, dans une chambre, procuroit aux personnes qui y couchoient des songes vénériens. Il faut citer les erreurs afin qu'elles se détruisent elles-mêmes.

LE CHROKIEL, ou GRANDE CAILLE *de Pologne.*

Nous ne connoissons cette caille que par le jésuite Rzaczinski, auteur polonais, et qui mérite d'autant plus de confiance sur cet article, qu'il parle d'un oiseau de son pays ; elle paroît avoir la même forme, le même instinct que la caille ordinaire, dont elle ne diffère que par sa grandeur ; c'est pourquoi je la considère simplement comme une variété de cette espèce.

Jobson dit que les cailles de la Gambra sont aussi grosses que nos bécasses : si le climat n'étoit pas aussi différent, je croirois que ce seroit le même oiseau que celui de cet article.

LA CAILLE BLANCHE.

Aristote est le seul qui ait parlé de cette caille qui doit faire variété dans l'espèce des cailles, comme la perdrix grise-blanche et la perdrix rouge-blanche font variété dans ces deux espèces de perdrix ; l'alouette blanche dans celle des alouettes, etc.

Martin Cramer parle des cailles aux pieds verdâtres (*virentibus pedibus*) : est-ce une variété de l'espèce, ou simplement un accident individuel ?

LA CAILLE *des îles Malouines*.

On pourroit encore regarder cette espèce comme une variété de l'espèce commune qui est répandue en Afrique et en Europe, ou du moins comme une espèce très-voisine ; car elle n'en paroît différer que par la couleur plus brune de son plumage, et par son bec qui est un peu plus fort.

Mais ce qui s'oppose à cette idée, c'est le grand intervalle de mer qui sépare les continens vers le midi; et il faudroit que nos cailles eussent fait un très-grand voyage, si l'on supposoit qu'ayant passé par le nord de l'Europe en Amérique, elles se retrouvent jusqu'au détroit de Magellan; je ne décide pas si cette caille des îles Malouines est de la même espèce que notre caille, ni si elle en provient originairement, ou si ce n'est pas plutôt une espèce propre et particulière au climat des îles Malouines.

LA FRAISE OU CAILLE *de la Chine.*

Elle se trouve à la Chine, et je l'ai appelée la *fraise*, à cause de l'espèce de fraise blanche qu'elle a sous la gorge, et qui tranche d'autant plus que son plumage est d'un brun-noirâtre : elle est une fois plus petite que la nôtre. M. Edwards a donné la figure du mâle; il diffère de la femelle

représentée dans nos planches enluminées, en ce qu'il est un peu plus gros, quoiqu'il ne le soit pas plus qu'une alouette, en ce qu'il a plus de caractère dans la physionomie, les couleurs du plumage plus vives et plus variées, et les pieds plus forts. Le sujet dessiné et décrit par M. Edwards avoit été apporté vivant de Nanquin en Angleterre.

Ces petites cailles ont cela de commun avec celles de nos climats, qu'elles se battent à outrance les unes contre les autres, sur-tout les mâles, et que les Chinois font à cette occasion des gageures considérables, chacun pariant pour son oiseau, comme on fait en Angleterre pour les coqs. On ne peut donc guère douter qu'elles ne soient du même genre de nos cailles, mais c'est probablement une espèce différente de l'espèce commune; et c'est par cette raison que j'ai cru devoir lui donner un nom propre et particulier.

LE TURNIX, ou CAILLE *Madagascar.*

Nous avons donné à cette caille le nom de *turnix*, par contraction de celui de *coturnix*, pour la distinguer de la caille ordinaire dont elle diffère à bien des égards; car premièrement elle est plus petite; en second lieu, elle a le plumage différent, tant pour le fond des couleurs que pour l'ordre de leur distribution; enfin, elle n'a que trois doigts antérieurs à chaque pied, comme les outardes, et n'en a point de postérieur.

LE RÉVEIL-MATIN, ou LA CAILLE *de Java.*

Cet oiseau, qui n'est pas beaucoup plus gros que notre caille, lui ressemble parfaitement par les couleurs du plumage, et chante aussi par intervalles; mais il s'en distingue par des différences nombreuses et considérables,

1°. par le son de sa voix qui est très-grave, très-fort, et assez semblable à cette espèce de mugissement que poussent les butors en enfonçant leur bec dans la vase des marais.

2°. Par la douceur de son naturel qui la rend susceptible d'être apprivoisée au même degré que nos poules domestiques.

3°. Par les impressions singulières que le froid fait sur son tempérament; elle ne chante, elle ne vit que lorsqu'elle voit le soleil; dès qu'il est couché, elle se retire à l'écart dans quelque trou où elle s'enveloppe, pour ainsi dire, de ses ailes pour y passer la nuit; et dès qu'il se lève, elle sort de sa léthargie pour célébrer son retour par des cris d'alégresse qui réveillent toute la maison. Enfin, lorsqu'on la tient en cage, si elle n'a pas continuellement le soleil, et qu'on n'ait pas l'attention de couvrir sa cage avec une couche de sable sur du linge, pour

conserver la chaleur, elle languit, dépérit, et meurt bientôt.

4°. Par son instinct; car il paroît, par la relation de Bontius, qu'elle l'a fort social, et qu'elle va par compagnie; Bontius ajoute qu'elle se trouve dans les forêts de l'île de Java; or, nos cailles vivent isolées, et ne se trouvent jamais dans les bois.

5°. Enfin, par la forme de son bec, qui est un peu plus alongé.

Au reste, cette espèce a néanmoins un trait de conformité avec notre caille, et avec beaucoup d'autres espèces; c'est que les mâles se battent entr'eux avec acharnement, et jusqu'à ce que mort s'ensuive; mais on ne peut pas douter qu'elle ne soit très-différente de l'espèce commune, et c'est par cette raison que je lui ai donné un nom particulier.

Oiseaux étrangers qui paroissent avoir rapport avec les Perdrix et avec les Cailles.

I.

LES COLINS.

SUIVANT Fernandez, les colins sont fort communs dans la nouvelle Espagne; leur chant, plus ou moins agréable, approche beaucoup de celui de nos cailles; leur chair est un manger très-bon et très-sain, même pour les malades, lorsqu'elle est gardée quelques jours : ils se nourrissent de grain, et on les tient communément en cage, ce qui me feroit croire qu'ils sont d'un naturel différent de nos cailles et même de nos perdrix. Nous allons donner les indications particulières de ces oiseaux dans les articles suivans.

II.

LE ZONÉCOLIN.

Ce nom abrégé du nom mexicain *Quanhtzonecolin*, désigne un oiseau de grandeur médiocre, et dont le plumage est de couleur obscure ; mais ce qui le distingue, c'est son cri qui est assez flatteur, quoiqu'un peu plaintif, et la huppe dont sa tête est ornée.

Fernandez reconnoît dans le même chapitre un autre colin de même plumage, mais moins gros et sans huppe ; ce pourroit bien être la femelle du précédent, dont il ne se distingue que par des caractères accidentels, qui sont sujets à varier d'un sexe à l'autre.

III.

LE GRAND-COLIN.

C'est ici la plus grande espèce de tous ces colins. Fernandez ne nous

apprend point son nom; il dit seulement que le fauve est sa couleur dominante, que la tête est variée de blanc et de noir, et qu'il y a aussi du blanc sur le dos et au bout des ailes, ce qui doit contraster agréablement avec la couleur noire des pieds et du bec.

IV.

LE CACOLIN.

Cet oiseau appelé *cacacolin* par Fernandez, est selon lui une espèce de caille, c'est-à-dire, de colin, de même grandeur, de même forme, ayant le même chant, se nourrissant de même, et ayant le plumage peint presque des mêmes couleurs que les cailles mexicaines. Nieremberg, Ray, ni M. Brisson n'en parlent point.

V.

LE COYOLCOS.

C'est ainsi que j'adoucis le nom mexicain *Coyolcozque* : cet oiseau ressemble par son chant, sa grosseur, ses mœurs, sa manière de vivre et de voler, aux autres colins, mais il en diffère par son plumage : le fauve mêlé de blanc est la couleur dominante du dessus du corps, et le fauve seul celle du dessous et des pieds ; le sommet de la tête est noir et blanc, et deux bandes de la même couleur descendent des yeux sur le cou : il se tient dans les terres cultivées : voilà ce que dit Fernandez ; et c'est faute de l'avoir lu avec assez d'attention, ou plutôt c'est pour avoir suivi M. Ray, que M. Brisson dit que le coyolcos ressemble à notre caille, par son chant, son vol, etc. ; tandis que Fernandez assure positivement qu'il ressemble aux cailles, ainsi appelées

par le vulgaire, c'est-à-dire, aux colins, et que c'est en effet une espèce de perdrix.

VI.

LE COLENICUI.

Le colenicui est de la grosseur de notre caille, selon M. Brisson; mais il paroît avoir les ailes un peu plus longues: il est brun sur le corps, gris-sale et noir par-dessous; il a la gorge blanche et des espèces de sourcils blancs.

VII.

L'OCOCOLIN, ou PERDRIX *de montagne du Mexique*.

Cette espèce, que M. Seba a prise pour le rollier huppé du Mexique, s'éloigne encore plus de la caille, et même de la perdrix que le précédent; elle est beaucoup plus grosse, et sa chair n'est pas moins bonne que celle

de la caille, quoique fort au-dessous de celle de la perdrix. L'ococolin se rapproche un peu de la perdrix rouge, par la couleur de son plumage, de son bec et de ses pieds; celle du corps est un mélange de brun, de gris-clair et de fauve; celle de la partie inférieure des ailes est cendrée; leur partie supérieure est semée de taches obscures, blanches et fauves, de même que la tête et le cou: il se plaît dans les climats tempérés, et même un peu froids, et ne sauroit vivre, ni se perpétuer dans les climats brûlans. Fernandez parle encore d'un autre ococolin, mais qui est un oiseau tout différent.

LES TINAMOUS.

Ces oiseaux, qui sont propres et particuliers aux climats chauds de l'Amérique, doivent être regardés comme faisant partie des oiseaux gallinacés, car ils tiennent de l'outarde et de la

perdrix, quoiqu'ils en diffèrent par plusieurs caractères; mais on se tromperoit si l'on prenoit pour caractères constans certaines habitudes naturelles qui ne dépendent souvent que du climat, ou d'autres circonstances : par exemple, la plupart des oiseaux qui ne se perchent point en Europe, et qui demeurent toujours à terre comme les perdrix, se perchent en Amérique, et même les oiseaux à pieds palmés que nous n'avons jamais vus dans nos climats se percher sur les arbres, s'y posent communément; ils vont sur l'eau pendant le jour, et retournent la nuit sur les arbres, au lieu de se tenir à terre. Il paroît que ce qui détermine cette habitude qu'on auroit d'abord jugée contraire à leur nature, c'est la nécessité où ils se trouvent d'éviter, non-seulement les jaguars et autres animaux de proie, mais encore les serpens et les nombreux insectes dont la terre fourmille dans ces climats chauds, et

qui ne leur laisseroient ni tranquillité, ni repos ; les fourmis seules, arrivant toujours en colonnes pressées, et en nombre immense, feroient bientôt autant de squelettes des jeunes oiseaux qu'elles pourroient envelopper pendant leur sommeil, et l'on a reconnu que les serpens avalent souvent les cailles, qui sont les seuls oiseaux qui se tiennent à terre dans ces contrées ; ceci semble d'abord faire une exception à ce que nous venons de dire ; tous les oiseaux ne se perchent donc pas, puisque les cailles restent à terre dans ce climat, comme dans ceux de l'Europe ; mais il y a toute apparence que ces cailles, qui sont les seuls oiseaux qui se tiennent à terre en Amérique, n'en sont pas originaires : il est de fait que l'on y en a porté d'Europe en assez grand nombre, et il est probable qu'elles n'ont pas eu encore le temps de conformer leurs habitudes aux nécessités et aux convenances de leur nou-

veau domicile, et qu'elles prendront peut-être à la longue, et à force d'être incommodées, le parti de se percher comme le font tous les autres oiseaux.

C'est à M. de Manoncour que nous devons la plus grande partie des faits qui ont rapport à l'histoire des tinamous, ainsi que les descriptions exactes qu'il nous a mis en état de faire, d'après les individus qu'il nous a donnés pour le Cabinet du roi.

Les Espagnols de l'Amérique, et les Français de Cayenne, ont également donné aux tinamous le nom de *perdrix;* et ce nom, quoique très-impropre, a été adopté par quelques nomenclateurs : mais le tinamou diffère de la perdrix en ce qu'il a le bec grêle alongé et mousse à son extrémité, noir pardessus et blanchâtre en dessous, avec les narines oblongues et posées vers le milieu de la longueur du bec; il a aussi le doigt postérieur très-court, et qui ne pose point à terre; les ongles sont

fort courts, assez larges, et creusés en gouttières par-dessous; les pieds diffèrent encore de ceux de la perdrix, car ils sont chargés par-derrière, comme ceux des poules, et sur toute leur longueur, d'écailles qui ont la forme de petites coquilles, mais dont la partie supérieure se relève et forme autant d'inégalités, ce qui n'est pas si sensible sur le pied des poules; tous les tinamous ont aussi la gorge et le jabot assez dégarnis de plumes, qui sont très-écartées et clair-semées sur ces parties; les pennes de la queue sont si courtes, que, dans quelques individus, elles sont entièrement cachées par les couvertures supérieures. Ainsi ces oiseaux ont été très-mal-à-propos appelés *perdrix,* puisqu'ils en diffèrent par tant de caractères essentiels.

Les habitudes communes à toutes les espèces de tinamous sont, comme nous l'avons dit, de se percher sur les arbres pour y passer la nuit, et de s'y

tenir aussi quelquefois pendant le jour, mais de ne jamais se placer au faîte des grands arbres, et de ne se poser que sur les branches les moins élevées. Il semble donc que ces oiseaux, ainsi que beaucoup d'autres, ne se perchent que malgré eux, et parce qu'ils y sont contraints par la nécessité; on en a un exemple évident par les perdrix de cette contrée, qui ne diffèrent pas beaucoup de celles de l'Europe, et qui ne quittent la terre que le plus tard qu'elles peuvent chaque jour; elles ne se perchent même que sur les branches les plus basses, à deux ou trois pieds de hauteur de terre. Ces perdrix de la Guiane ne nous étoient pas bien connues lorsque nous avons écrit l'histoire de ce genre d'oiseaux; mais nous en donnerons la description à la suite de cet article.

En général, les tinamous sont tous bons à manger; leur chair est blanche, ferme, cassante et succulente, sur-

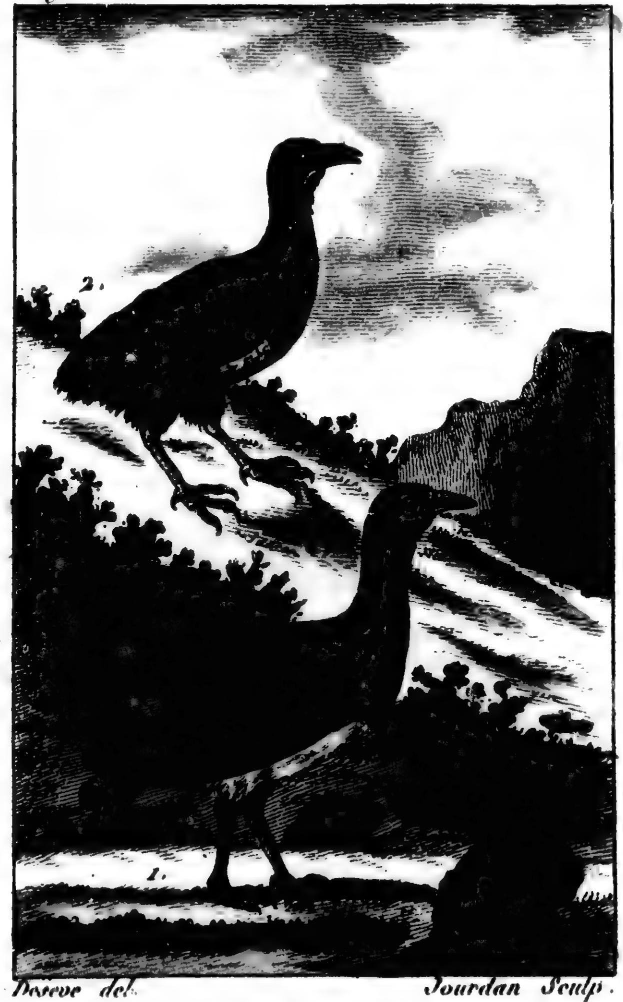
tout celle des ailes, dont le goût a beaucoup de rapport à celui de la perdrix rouge; les cuisses et le croupion ont d'ordinaire une amertume qui les rend désagréables; cette amertume vient des fruits de balisier dont ces oiseaux se nourrissent, et l'on trouve la même amertume dans les pigeons ramiers qui mangent de ces fruits; mais lorsque les tinamous se nourrissent d'autres fruits, comme de cerises sauvages, etc. alors toute leur chair est bonne, sans cependant avoir de fumet: au reste, on doit observer que, comme l'on ne peut garder aucun gibier plus de vingt-quatre heures à la Guiane sans qu'il soit corrompu par la grande chaleur et l'humidité du climat, il n'est pas possible que les viandes prennent le degré de maturité nécessaire à l'excellence du goût, et c'est par cette raison qu'aucun gibier de ce climat ne peut acquérir de fumet. Ces oiseaux, comme tous ceux qui ont un jabot,

avalent souvent les fruits sans les broyer, ni même sans les casser; ils aiment de préférence, non-seulement les cerises sauvages, mais encore les fruits du palmier *comon*, et même ceux de l'arbre de café, lorsqu'ils se trouvent à portée d'en manger; ce n'est pas sur les arbres même qu'ils cueillent ces fruits, ils se contentent de les ramasser à terre; ils les cherchent; ils grattent aussi la terre, et la creusent pour y faire leur nid, qui n'est composé, pour l'ordinaire, que d'une couche d'herbes sèches; ils font communément deux pontes par an, et toutes deux très-nombreuses; ce qui prouve encore que ces oiseaux, ainsi que l'agami, sont de la classe des gallinacés, lesquels pondent tous en beaucoup plus grand nombre que les autres oiseaux. Leur vol est aussi comme celui des gallinacés, pesant et assez court; mais ils courent à terre avec une grande vîtesse, ils vont en petites troupes, et il est assez rare

de lès trouver seuls ou paires; ils se rappellent en tous temps, matin et soir, et quelquefois aussi pendant le jour; ce rappel est un sifflement lent, tremblant et plaintif que les chasseurs imitent pour les attirer à leur portée, car c'est l'un des meilleurs gibiers et le plus commun qui soit dans ce pays.

Au reste, nous observerons, comme une chose assez singulière, que dans ce genre d'oiseau, ainsi que dans celui des fourmilliers, la femelle est néanmoins plus grosse que le mâle, ce qui n'appartient guère, dans nos climats, qu'à la classe des oiseaux de proie; mais du reste, les femelles tinamous sont presque entièrement semblables aux mâles par la forme du corps, ainsi que par l'ordre et la distribution des couleurs.

paires ; ils se
matin et soir,
dant le jour ;
t lent, trem-
hasseurs imi-
r portée, car
iers et le plus
ays.
rons, comme
, que dans ce
dans celui des
st néanmoins
ce qui n'ap-
climats, qu'à
pie ; mais du
us sont pres-
es aux mâles
insi que par
s couleurs.



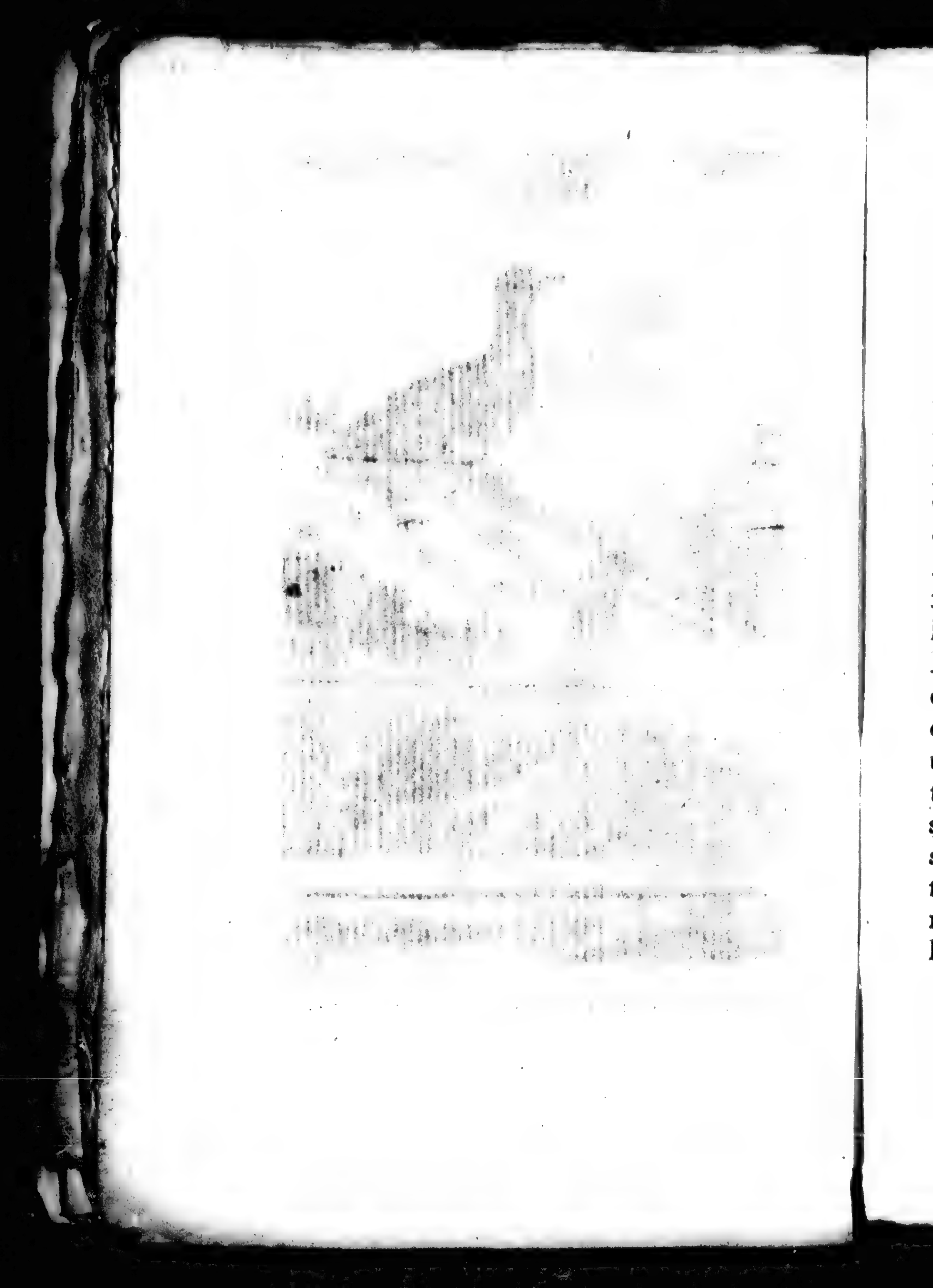
Deseve del. Jourdan Sculp.

1. LE MAGOUA. 2. LE SOUI ou LE PETIT TINAMOU.

. XVII.

Sculp.

INAMOU.



LE MAGOUA.

Première espèce.

Nous donnons au plus grand des tinamous, le nom de *magoua*, par contraction de *macoucagua*, nom qu'il porte au Brésil. Cet oiseau est au moins de la grandeur d'un faisan : son corps est si charnu, qu'il a, selon Marcgrave, le double de la chair d'une bonne poule; il a la gorge et le bas du ventre blancs; le dessus de la tête d'un roux foncé; le reste du corps d'un gris-brun varié de blanc sur le haut du ventre, les côtés et les couvertures des jambes; un peu de verdâtre sur le cou, la poitrine, le haut du dos et les couvertures supérieures des ailes et de la queue, sur lesquels on remarque quelques taches transversales noirâtres, qui sont moins nombreuses aux couvertures de la queue; le gris-brun est plus foncé

sur le reste du corps ; il est varié de taches transversales noires qui deviennent moins nombreuses vers le croupion ; l'on voit aussi quelques petites taches noires sur les pennes latérales de la qeueue ; les pennes moyennes des ailes sont variées de roux et de gris-brun, et terminées par un bord roussâtre ; les grandes pennes sont cendrées, sans taches et sans bordures ; les pieds sont noirâtres, et les yeux noirs, derrière lesquels, à une petite distance, l'on voit les oreilles comme dans les poules. Pison a observé que toutes les parties intérieures de cet oiseau étoient semblables à celles de la poule.

La grandeur n'est pas la même dans tous les individus de cette espèce ; voici à-peu-près le terme moyen de leurs dimensions : la longueur totale est de quinze pouces ; le bec de vingt lignes ; la queue de trois pouces et demi, et les pieds de deux pouces trois quarts ;

la queue dépasse les ailes pliées d'un pouce deux lignes.

Le sifflement par lequel ces oiseaux se rappellent est un son grave qui se fait entendre de loin, et régulièrement à six heures du soir, c'est-à-dire, au moment même du coucher du soleil dans ce climat; de sorte que quand le ciel est couvert, et qu'on entend le magoua, on est aussi sûr de l'heure que si on consultoit une pendule; il ne siffle jamais la nuit, à moins que quelque chose ne l'effraye.

La femelle pond de douze à seize œufs presque ronds, un peu plus gros que des œufs de poule, d'un beau bleu-verdâtre, et très-bons à manger.

LE TINAMOU CENDRÉ.

Seconde espèce.

Nous avons adopté cette dénomination, parce qu'elle fait, pour ainsi dire, la description de l'oiseau, qui

n'étoit connu d'aucun naturaliste, et que nous devons à M. de Manoncour: c'est de tous les tinamous le moins commun à la Guiane. Il est en effet d'un brun-cendré uniforme sur tout le corps, et cette couleur ne varie que sur la tête et le haut du cou, où elle prend une teinte de roux. On peut aisément se faire une idée de cet oiseau en jetant les yeux sur le grand tinamou, et le supposant plus petit, avec une couleur uniforme et cendrée.

Sa longueur est d'un pied ; son bec de seize lignes; sa queue de deux pouces et demi, et ses pieds d'autant.

LE TINAMOU VARIÉ.

Troisième espèce.

Cette espèce, qui est la troisième dans l'ordre de grandeur, diffère des deux premières par la variété du plumage. C'est par cette raison que nous lui avons donné le nom de *tinamou*

varié; les créoles de Cayenne l'appellent *perdrix-peintade*, quoique cette dénomination ne lui convienne point, car il ne ressemble en rien à la peintade, et son plumage n'est pas piqueté, mais rayé. Il a la gorge et le milieu du ventre blancs; le cou, la poitrine et le haut du ventre roux, les côtés et les jambes rayés obliquement de blanc, de brun et de roux; le dessus de la tête et du haut du cou noir; tout le dessus du corps, les couvertures supérieures de la queue et des ailes, et les pennes moyennes des ailes, rayés transversalement de noir et de brun-olivâtre, plus foncé sur le dos, et plus clair sur le croupion et les côtés; les grandes pennes des ailes sont brunes, uniformément sans aucune tache; les pieds sont noirâtres.

Sa longueur totale est de onze pouces; son bec de quinze lignes; sa queue de deux pouces, elle dépasse les ailes pliées de six lignes.

Il est assez commun dans les terres de la Guiane, quoiqu'en moindre nombre que le magoua, qui de tous est celui que l'on trouve le plus amplement dans les bois; car aucune des trois espèces que nous venons de décrire ne fréquente les lieux découverts : dans celle-ci, la femelle pond dix ou douze œufs, un peu moins gros que ceux de la poule faisane, et qui sont très-remarquables par la belle couleur de lilas dont ils sont peints par-tout et assez uniformément.

LE SOUI.

Quatrième espèce.

C'est le nom que cet oiseau porte à la Guiane, et qui lui a été donné par les naturels du pays; il est le plus petit des oiseaux de ce genre, n'ayant que huit à neuf pouces de longueur, et n'étant pas plus gros qu'une perdrix : sa chair est aussi bonne à manger que

celle des autres espèces, mais il ne pond que cinq ou six œufs, et quelquefois trois ou quatre un peu plus gros que des œufs de pigeon; ils sont presque sphériques et blancs comme ceux des poules. Les souis ne font pas, comme les magouas, leur nid en creusant la terre, ils le construisent sur les branches les plus basses des arbrisseaux avec des feuilles étroites et longues: ce nid, de figure hémisphérique, est d'environ six pouces de diamètre, et cinq pouces de hauteur. C'est la seule des quatre espèces de tinamous qui ne reste pas constamment dans les bois; car ceux-ci fréquentent souvent les halliers, c'est-à-dire, les lieux anciennement défrichés, et qui ne sont couverts que de petites broussailles; ils s'approchent même des habitations.

Le soui a la gorge variée de blanc et de roux; tout le dessous du corps et les couvertures des jambes d'un roux-clair; le dessus de la tête et le haut du

cou noirs; le bas du cou, le dos et tout le dessus du corps d'un brun varié de noirâtre peu apparent; les couvertures supérieures et les pennes moyennes des ailes, sont brunes bordées de roux, les grandes pennes des ailes sont brunes sans aucunes taches ni bordures; la queue dépasse les ailes pliées de dix lignes, et elle est dépassée elle-même par ses couvertures.

LE TOCRO, OU PERDRIX *de la Guiane*.

Le tocro est un peu plus gros que notre perdrix grise, et son plumage est d'un brun plus foncé; du reste, il lui ressemble en entier, tant par la figure et la proportion du corps que par la briéveté de la queue, la forme du bec et des pieds. Les naturels de la Guiane l'appellent *tocro*, mot qui exprime assez bien son cri.

Ces perdrix du nouveau continent ont à-peu-près les mêmes habitudes naturelles que nos perdrix d'Europe;

seulement elles ont conservé l'habitude de se tenir dans les bois, parce qu'il n'y avoit point de lieux découverts avant les défrichemens : elles se perchent sur les plus basses branches des arbrisseaux, et seulement pour y passer la nuit; ce qu'elles ne font que pour éviter l'humidité de la terre, et peut-être les insectes dont elle fourmille : elles produisent ordinairement douze ou quinze œufs qui sont tout blancs ; la chair des jeunes est excellente, cependant sans fumet. On mange aussi les vieilles perdrix, dont la chair est même plus délicate que celle des nôtres ; mais comme on ne peut pas les garder plus de vingt-quatre heures avant de les faire cuire, ce gibier ne peut acquérir le bon goût qu'il prendroit, s'il étoit possible de le conserver plus long-temps.

Espèces connues dans ce genre.

Le grand Tétras, *tetrao Urogallus.*

Le Tétras à longue queue d'Hudson, *tetrao Phasianellus.*

Le petit Tétras, *tetrao Tetrix.*

La Gélinotte du Canada, *tetrao Canadensis.*

Le Lagopède, *tetrao Lagopus.*

La Gélinotte proprement dite, *tetrao Bonasia.*

Le Ganga, *tetrao Alchata.*

La Gélinotte des Sables, *tetrao Arenarius.*

Le Francolin, *tetrao Francolinus.*

La B. tavelle, *tetrao Rufus.*

La perdr. grise, *tetrao Perdix.*

La Perdrix de Damas, *tetrao Damascenus.*

La Perdrix de montagne, *tetrao Montanus.*

La Perdrix rouge d'Afrique, *tetrao Petrosus.*

La Perdrix perlée de la Chiue, *tetrao Perlatus.*

Le Bis-ergot du Sénégal, *tetrao Bicalcaratus.*

Le Gorge-nue, *tetrao Nudicollis.*

L'Ococolin, *tetrao Nœvius.*

La Caille de la Nouvelle-Angleterre, *tetrao Marylandus.*

Le Colenicui, *tetrao Mexicanus.*
La Caille des îles Malouines, *tetrao Falklandicus.*
Le grand Collin, *tetrao Novæ Hispaniæ.*
Le Coyolcos, *tetrao Coyolcos.*
Le Réveil-matin, *tetrao Suscitator.*
Le Zonécolin, *tetrao Cristatus.*
La Fraise, *tetrao Sinensis.*
La Caille commune, *tetrao Coturnix.*
Le Turnix, *tetrao Nigricollis.*
Le Tocro, *tetrao Guianensis.*
Le Magoua, ou grand Tinamou, *tetrao Major.*
Le Tinamou cendré, *tetrao Cinereus.*
Le Tinamou varié, *tetrao Variegatus.*
Le Soui, ou petit Tinamou, *tetrao Soui.*

LXXe GENRE.

LE GROS-BEC, *LOXIA.*

Caractère générique : bec ovale-conique.

LE GROS-BEC.

Le gros-bec est un oiseau qui appartient à notre climat tempéré, depuis l'Espagne et l'Italie jusqu'en Suède. L'espèce, quoiqu'assez sédentaire, n'est pas nombreuse ; on voit toute l'année cet oiseau dans quelques-unes de nos provinces de France, où il ne disparoît que pour très-peu de temps pendant les hivers les plus rudes ; l'été il habite ordinairement les bois, quelquefois les vergers, et vient autour

ique.

par-
epuis
hède.
aire ,
toute
unes
il ne
emps
l'été
quel-
utour



Desève del. *Racine Sculp.*

1. LE GROS BEC. 2. LE BEC-CROIZE

C
e
n
d
d
o
re
à
b
G
ap
ois
vo
sav

a
été
no
pa
se
sur
me
ha

des hameaux et des fermes en hiver. C'est un animal silencieux dont on entend très-rarement la voix, et qui n'a ni chant ni même aucun ramage décidé; il semble qu'il n'ait pas l'organe de l'ouïe aussi parfait que les autres oiseaux, et qu'il n'ait guère plus d'oreille que de voix, car il ne vient point à l'appeau, et quoique habitant des bois, on n'en prend pas à la pipée. Gesner, et la plupart des naturalistes après lui, ont dit que la chair de cet oiseau est bonne à manger; j'en ai voulu goûter, et je ne l'ai trouvée ni savoureuse ni succulente.

J'ai remarqué qu'en Bourgogne il y a moins de ces oiseaux en hiver qu'en été, et qu'il en arrive un assez grand nombre vers le 10 d'avril : ils volent par petites troupes, et vont en arrivant se percher dans les taillis; ils nichent sur les arbres, et établissent ordinairement leur nid à dix ou douze pieds de hauteur à l'insertion des grosses bran-

ches contre le tronc ; ils le composent comme les tourterelles avec des bûchettes de bois sec, et quelques petites racines pour les entrelacer ; ils pondent communément cinq œufs bleuâtres tachetés de brun. On peut croire qu'ils ne produisent qu'une fois l'année, puisque l'espèce en est si peu nombreuse ; ils nourrissent leurs petits d'insectes, de chrysalides, etc. et, lorsqu'on veut les dénicher, ils les défendent courageusement et mordent bien serré ; leur bec épais et fort leur sert à briser les noyaux et autres corps durs ; et, quoiqu'ils soient granivores, ils mangent aussi beaucoup d'insectes : j'en ai nourri long-temps dans des volières, ils refusent la viande, mais mangent de tout le reste assez volontiers ; il faut les tenir dans une cage particulière, car, sans paroître hargneux et sans mot dire, ils tuent les oiseaux (plus foibles qu'eux) avec lesquels ils se trouvent enfermés ; ils les

attaquent non en les frappant de la pointe du bec, mais en pinçant la peau et emportant la pièce. En liberté ils vivent de toutes sortes de grains, de noyaux, ou plutôt d'amandes de fruits; les loriots mangent la chair des cerises, et les gros-becs cassent les noyaux et en mangent l'amande. Ils vivent aussi de graines de sapins, de pins, de hêtres, etc.

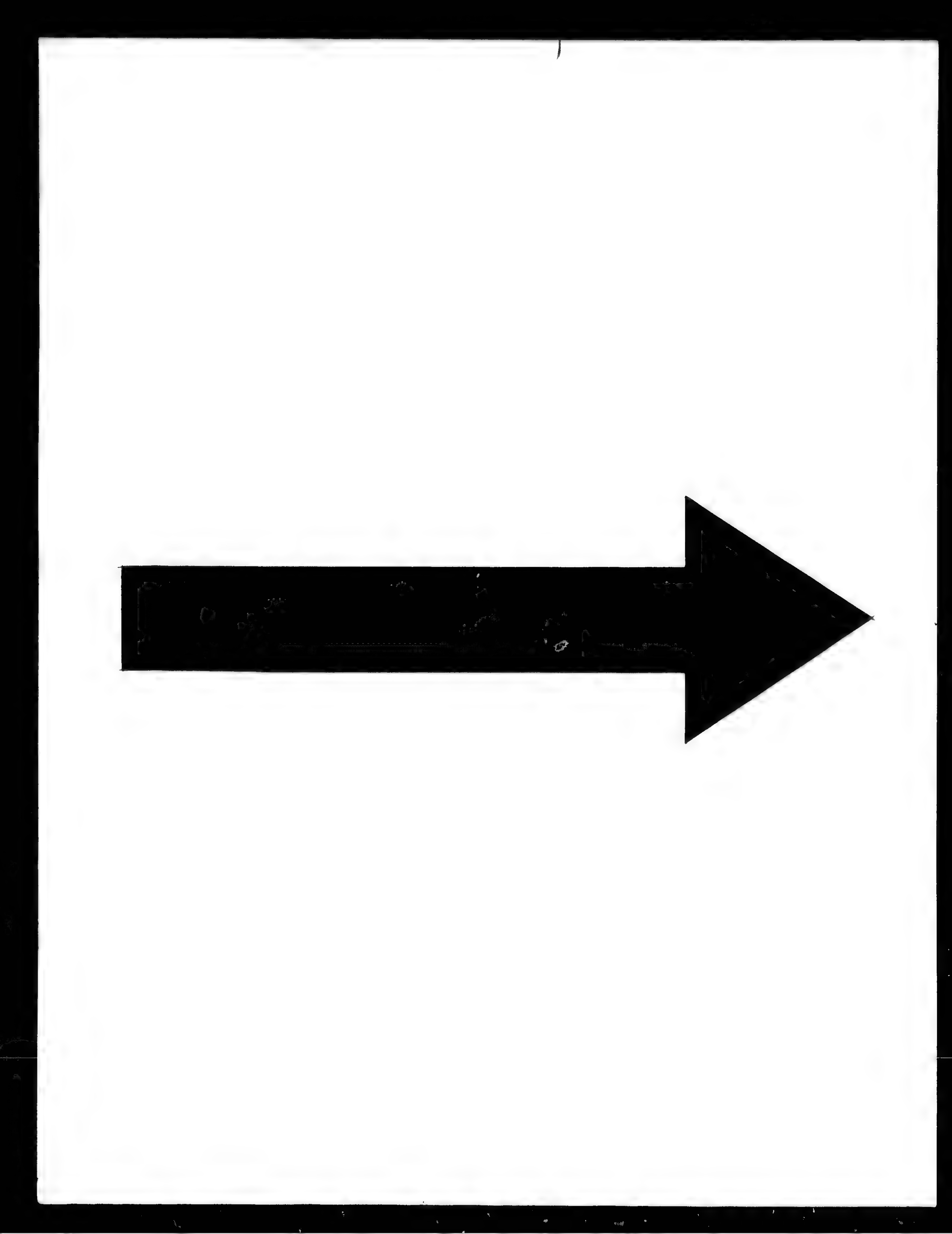
Cet oiseau solitaire et sauvage, silencieux, dur d'oreille, et moins fécond que la plupart des autres oiseaux, a toutes ses qualités plus concentrées en lui-même, et n'est sujet à aucune des variétés qui, presque toutes, proviennent de la surabondance de la nature. Le mâle et la femelle sont de la même grosseur, et se ressemblent assez : il n'y a dans notre climat aucune race différente, aucune variété de l'espèce; mais il y a beaucoup d'espèces étrangères qui paroissent en approcher plus ou moins, et dont nous allons

faire l'énumération dans l'article suivant.

LE BEC-CROISÉ.

L'ESPÈCE du bec-croisé est très-voisine de celle du gros-bec; ce sont des oiseaux de même grandeur, de même figure, ayant tous deux le même naturel, les mêmes appétits, et ne différant l'un de l'autre que par une espèce de difformité qui se trouve dans le bec; et cette difformité du bec-croisé, qui seule distingue cet oiseau du gros-bec, le sépare aussi de tous les autres oiseaux, car il est l'unique qui ait ce caractère ou plutôt ce défaut : et la preuve que c'est plutôt un défaut, une erreur de nature, qu'un de ses traits constans, c'est que le type en est variable, tandis qu'en tout il est fixe, et que toutes ses productions suivent une loi déterminée dans leur développement et une règle invariable dans leur position; au lieu

que le bec de cet oiseau se trouve croisé tantôt à gauche et tantôt à droite dans différens individus. Et, comme nous ne devons supposer à la nature que de vues fixes et des projets certains, invariables dans leur exécution, j'aime mieux attribuer cette différence de position à l'usage que cet oiseau fait de son bec, qui seroit toujours croisé du même côté si de certains individus ne se donnoient pas l'habitude de prendre leur nourriture à gauche au lieu de la prendre à droite ; comme dans l'espèce humaine on voit des personnes se servir de la main gauche de préférence à la droite. L'ambiguité de position dans le bec de cet oiseau est encore accompagnée d'un autre défaut, qui ne peut que lui être très-incommode ; c'est un excès d'accroissement dans chaque mandibule du bec ; les deux pointes ne pouvant se rencontrer, l'oiseau ne peut ni becqueter, ni prendre de petits grains, ni saisir sa nourriture autre-



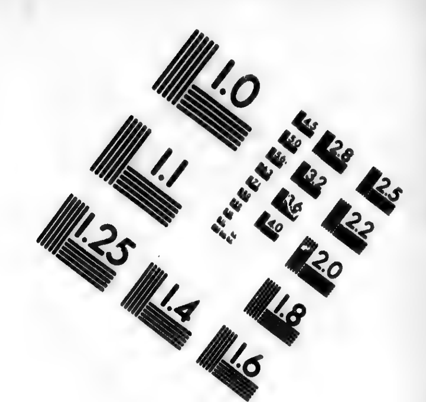
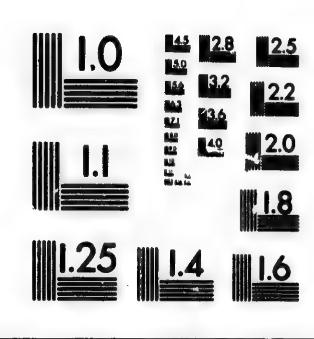


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"

Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



ment que de côté ; et c'est par cette raison que, s'il a commencé à la prendre à droite, le bec se trouve croisé à gauche, *et vice versâ*.

Mais comme il n'existe rien qui n'ait des rapports, et ne puisse par conséquent avoir quelqu'usage, et que tout être sentant tire parti même de ses défauts, ce bec difforme, crochu en haut et en bas, courbé par ses extrémités en deux sens opposés, paroît fait exprès pour détacher et enlever les écailles des pommes de pin, et tirer la graine qui se trouve placée sous chaque écaille ; c'est de ces graines dont cet oiseau fait sa principale nourriture ; il place le crochet inférieur de son bec au-dessous de l'écaille pour la soulever, et il la sépare avec le crochet supérieur ; on lui verra exécuter cette manœuvre, en suspendant dans sa cage une pomme de pin mûre. Ce bec crochu est encore utile à l'oiseau pour grimper ; on le voit s'en servir avec adresse lorsqu'il est en cage

pour monter jusqu'au haut des juchoirs; il monte aussi tout autour de la cage, à-peu-près comme le perroquet; ce qui, joint à la beauté de ses couleurs, l'a fait appeler par quelques-uns le *perroquet d'Allemagne*.

Le bec-croisé n'habite que les climats froids ou les montagnes dans les pays tempérés. On le trouve en Suède, en Pologne, en Allemagne, en Suisse, dans nos Alpes et dans nos Pyrénées. Il est absolument sédentaire dans les contrées qu'il habite, et y demeure toute l'année; néanmoins ils arrivent quelquefois comme par hasard, et en grandes troupes, dans d'autres pays; ils ont paru en 1756 et 1757 dans le voisinage de Londres en grande quantité; ils ne viennent point régulièrement et constamment à des saisons marquées, mais plutôt accidentellement par des causes inconnues; on est souvent plusieurs années sans en voir. Le casse-noix et quelques autres oiseaux sont sujets à ces

mêmes migrations irrégulières, et qui n'arrivent qu'une fois en vingt ou trente ans. La seule qu'on puisse s'imaginer, c'est quelqu'intempérie dans le climat qu'habitent ces oiseaux, qui, dans de certaines années, auroit détruit ou fait avorter les fruits et les graines dont ils se nourrissent; ou quelqu'orage, quelqu'ouragan subit qui les aura tous chassés du même côté, car ils arrivent en si grand nombre et en même temps si fatigués, si battus, qu'ils n'ont plus de souci de leur conservation, et qu'on les prend, pour ainsi dire, à la main sans qu'ils fuyent.

Il est à présumer que l'espèce du bec-croisé qui habite les climats froids de préférence se trouve dans le nord du nouveau continent, comme dans celui de l'ancien; cependant aucun voyageur en Amérique n'en fait mention. Mais ce qui me porte à croire qu'on doit l'y trouver, c'est qu'indépendamment de la présomption générale, toujours avé-

rée, confirmée par le fait, que tous les animaux qui ne craignent pas le froid ont passé d'un continent à l'autre et sont communs à tous deux, le bec-croisé se trouve en Groënland, d'où il a été apporté à M. Edwards par des pêcheurs de baleines ; et ce naturaliste, plus versé que personne dans la connoissance des oiseaux, remarque avec raison que les oiseaux, tant aquatiques que terrestres, qui fréquentent les hautes latitudes du nord, se répandent indifféremment dans les parties moins septentrionales de l'Amérique et de l'Europe.

Le bec-croisé est l'un des oiseaux dont les couleurs sont les plus sujettes à varier : à peine trouve-t-on, dans un grand nombre, deux individus semblables ; car non-seulement les couleurs varient par les teintes, mais encore par leur position, et dans le même individu, pour ainsi dire, dans toutes les saisons et dans tous les âges.

M. Edwards, qui avoit vu un très-grand nombre de ces oiseaux, et qui a cherché les extrêmes de ces variations, peint le mâle d'un rouge couleur de rose, et la femelle d'un vert-jaunâtre; mais, dans l'un et dans l'autre, le bec, les yeux, les jambes et les pieds sont absolument de la même forme et des mêmes couleurs. Gesner dit avoir nourri un de ces oiseaux qui étoit noirâtre au mois de septembre, et qui prit du rouge dans le mois d'octobre; il ajoute que les parties où le rouge commence à paroître sont le dessous du cou, la poitrine et le ventre; qu'ensuite le rouge devient jaune; que c'est sur-tout pendant l'hiver que les couleurs changent, et qu'on prétend qu'en différens temps elles tirent sur le rouge, sur le jaune, sur le vert et sur le gris-cendré. Il ne faut donc pas faire une espèce ou une variété particulière, comme l'ont fait nos nomenclateurs modernes, *d'un bec croisé ver-*

dâtre trouvé dans les Pyrénées, puisqu'il se trouve également ailleurs, et que, dans certaines saisons, il y en a par-tout de cette couleur. Selon Frisch, qui connoissoit parfaitement ces oiseaux, qui sont communs en Allemagne, la couleur du mâle adulte est rougeâtre ou d'un vert mêlé de rouge; mais ils perdent ce rouge comme les linottes lorsqu'on les tient en cage, et ne conservent que le vert, qui est la couleur la plus fixe tant dans les jeunes que dans les vieux : c'est par cette raison qu'on l'appelle en quelques endroits de l'Allemagne *krinis* ou *grünitz*, comme qui diroit oiseau verdâtre. Ainsi les deux extrêmes de couleur n'ont pas été bien saisis par M. Edwards; il n'est pas à présumer, comme ses figures coloriées l'indiquent, que le mâle soit rouge et la femelle verte, et tout porte à croire que, dans la même saison et au même âge, la femelle ne

diffère du mâle qu'en ce qu'elle a les couleurs plus foibles.

Cet oiseau, qui a tant de rapport au gros-bec, lui ressemble encore par son peu de génie; il est plus bête que les autres oiseaux, on l'approche aisément, on le tire sans qu'il fuie; on le prend quelquefois à la main; et, comme il est aussi peu agile que peu défiant, il est la victime de tous les oiseaux de proie; il est muet pendant l'été, et sa voix, qui est fort peu de chose, ne se fait entendre qu'en hiver; il n'a nulle impatience dans sa captivité, il vit long-temps en cage; on le nourrit avec du chenevis écrasé, mais cette nourriture contribue à lui faire perdre plus promptement son rouge. Au reste, on prétend qu'en été sa chair est assez bonne à manger.

Ces oiseaux ne se plaisent que dans les forêts noires de pins et de sapins; ils semblent craindre le beau jour, et ils n'obéissent point à la douce influence

des saisons; ce n'est pas au printemps, mais au fort de l'hiver, que commencent leurs amours; ils font leurs nids dès le mois de janvier, et leurs petits sont déjà grands lorsque les autres oiseaux ne commencent qu'à pondre; ils établissent le nid sous les grosses branches des pins, et l'y attachent avec la résine de ces arbres; ils l'enduisent de cette matière, en sorte que l'humidité de la neige ou des pluies ne peut guère y pénétrer; les jeunes ont, comme les autres oiseaux, le bec ou plutôt les coins de l'ouverture du bec jaunes, et ils le tiennent toujours ouvert tant qu'ils sont dans l'âge de recevoir la becquée. On ne dit pas combien ils font d'œufs; mais on peut présumer, par leur grandeur, leur taille et leurs autres rapports avec les gros-becs, qu'ils en pondent quatre ou cinq, et qu'ils ne produisent qu'une seule fois dans l'année.

Oiseaux étrangers qui ont rapport au Gros-bec.

L'OISEAU des Indes orientales, représenté dans nos planches enluminées sous le nom de *gros-bec de Coromandel*, et auquel nous conservons cette dénomination, parce qu'il nous paroît être de la même espèce que le gros-bec d'Europe, ayant la même forme, la même grosseur, le même bec, la même longueur de queue, et n'en différant que par les couleurs, qui même sont en général distribuées dans le même ordre; en sorte que cette différence de couleur peut être attribuée à l'influence du climat; et, comme elle est la seule qu'il y ait entre cet oiseau de Coromandel et le gros-bec d'Europe, on peut, avec grande vraisemblance, ne le regarder que comme une seule et même espèce, dans laquelle se trouve cette belle variété dont aucun naturaliste n'a fait mention.

L'oiseau d'Amérique, représenté dans les planches enluminées, sous la dénomination de *gros-bec bleu d'Amérique*, et auquel nous ne donnerons pas un nom particulier, parce que nous ne sommes pas sûrs que ce soit une espèce particulière et différente de celle d'Europe ; car cet oiseau d'Amérique est de la même grosseur et de la même taille que notre gros-bec, il n'en diffère que par la couleur du bec qu'il a plus rouge, et du plumage qu'il a plus bleu ; et s'il n'avoit pas la queue plus longue, on ne pourroit pas douter qu'il ne fût une simple variété produite par la différence du climat. Aucun naturaliste n'a fait mention de cette variété ou espèce nouvelle, qu'il ne faut pas confondre avec l'oiseau de la Caroline auquel Catesby a donné le même nom de *gros-bec bleu*.

LE DUR-BEC.

L'OISEAU du Canada, représenté dans les planches enluminées, sous la dénomination de *gros-bec de Canada*, et auquel nous avons donné le nom de *dur-bec*, parce qu'il paroît avoir le bec plus dur, plus court et plus fort à proportion que les autres gros-becs; il lui falloit nécessairement un nom particulier, parce que l'espèce est certainement différente, non-seulement de celle du gros-bec d'Europe, mais encore de toutes celles des gros-becs d'Amérique, ou des autres climats. C'est un bel oiseau rouge de la grosseur de notre gros-bec, avec une plus longue queue, et qu'il sera toujours aisé de distinguer de tous les autres oiseaux par la seule inspection de sa figure coloriée. La femelle a seulement un peu de rougeâtre sur la tête et le croupion, et une légère teinte couleur de rose

sur la partie inférieure du corps. Salerne, dit qu'au Canada on appelle cet oiseau *bouvreuil*. Ce nom n'a pas été mal appliqué, car il a peut-être plus d'affinité avec les bouvreuils qu'avec les gros-becs; les habitans de cette partie de l'Amérique pourroient nous en instruire par une observation bien simple, c'est de remarquer si cet oiseau siffle comme le bouvreuil presque continuellement, ou s'il est presque muet comme le gros-bec.

LE CARDINAL HUPPÉ.

L'OISEAU des climats tempérés de l'Amérique, représenté dans les planches enluminées, sous la dénomination de *gros-bec de Virginie*, appelé aussi *cardinal-huppé*, et auquel nous conserverons ce dernier nom, parce qu'il exprime en même temps deux caractères; savoir, la couleur et la huppe. Cette espèce approche assez de la précédente, c'est-à-dire, de celle du

dur-bec ; il est de la même grosseur, et en grande partie de la même couleur ; il a le bec aussi fort, la queue de la même longueur, et il est à-peu-près du même climat. On pourroit donc, s'il n'avoit pas une huppe, le regarder comme une variété dans cette belle espèce. Le mâle a les couleurs beaucoup plus vives que la femelle, dont le plumage n'est pas rouge, mais seulement d'un brun rougeâtre ; son bec est aussi d'un rouge bien plus pâle, mais tous deux ont la huppe. Ils peuvent la remuer à volonté, et la remuent très-souvent. M. Salerne dit que le ramage du cardinal huppé est délicieux, que son chant ressemble à celui du rossignol, qu'on lui apprend aussi à siffler comme aux serins de Canarie ; et il ajoute que cet oiseau, qu'il a observé vivant, est hardi, fort et vigoureux, qu'on le nourrissoit de graines, et surtout de millet, et qu'il s'apprivoise aisément.

Les quatre oiseaux étrangers que nous venons d'indiquer, sont tous de la même grosseur à-peu-près que le gros-bec d'Europe, mais il y a plusieurs autres espèces moyennes et plus petites, que nous allons donner par ordre de grandeur et de climat, et qui, quoique toutes différentes entre elles, ne peuvent être mieux comparées qu'avec les gros-becs, et sont plutôt du genre de ces oiseaux, que d'aucun autre genre auquel on voudroit les rapporter. On leur a même donné les noms de *moyens gros-becs, petits gros-becs*, parce qu'en effet leur bec est proportionnellement de la même forme et de la grandeur que celui des gros-becs d'Europe.

LE ROSE-GORGE.

La première de ces espèces, de moyenne grandeur, est celle qui est représentée dans les planches enlumi-

nées, sous la dénomination de *gros-bec de la Louisiane*, auquel nous donnons le nom de *rose-gorge*, parce qu'il est très-remarquable par ce caractère, ayant la gorge d'un beau rouge-rose, et parce qu'il diffère assez de toutes les autres espèces du même genre, pour qu'il doive être distingué par un nom particulier. M. Brisson a indiqué le premier cet oiseau, et en a donné une assez bonne figure; mais il ne dit rien de ses habitudes naturelles: nos habitans de la Louisiane pourroient nous en instruire.

LE GRIVELIN

LA seconde espèce de ces moyens gros-becs est l'oiseau représenté dans les planches enluminées sous la dénomination de *gros-bec du Brésil*, auquel nous avons donné le nom de *grivelin*, parce qu'il a tout le dessous du corps tacheté comme le sont les grives: c'est

un oiseau très-joli, et qui, ne ressemblant à aucun autre, mérite un nom particulier. Il paroît avoir beaucoup de rapports avec l'oiseau indiqué par Marcgrave, et qui s'appelle au brésil *guira-tirica*. Cependant, comme la courte description qu'en donne cet auteur ne convient pas parfaitement à notre grivelin, nous ne pouvons pas prononcer sur l'identité de ces deux espèces.

Au reste, ces espèces de moyenne grandeur, et les plus petites encore desquelles nous allons faire mention, approchent beaucoup plus du moineau que du gros-bec, tant par la grandeur que par la forme du corps; mais nous avons cru devoir les laisser avec les gros-becs, parce que leur bec est comme celui de ces oiseaux, beaucoup plus large à la base que ne l'est celui des moineaux.

LE ROUGE-NOIR.

La troisième espèce de ces gros-becs de moyenne grandeur, est l'oiseau représenté dans les planches enluminées, sous le nom de *gros-bec de Cayenne*, et auquel nous donnons le nom de *rouge-noir*, parce qu'il a tout le corps rouge et la poitrine et le ventre noirs. Cet oiseau, qui nous est venu de Cayenne, n'a été indiqué par aucun naturaliste; mais comme nous ne l'avons pas eu vivant, nous ne pouvons rien dire sur ses habitudes naturelles: nos habitans de la Guiane pourront nous en instruire.

LE FLAVERT.

La quatrième espèce de ces moyens gros-becs étrangers, est l'oiseau représenté dans les planches enluminées, sous la dénomination de *gros-bec de*

Cayenne, auquel nous avons donné le nom de *flavert*, parce qu'il est jaune et vert; il diffère donc du précédent presque autant qu'il est possible par les couleurs; cependant, comme il est de la même grosseur, de la même forme tant de corps que de bec, et qu'il est aussi du même climat, on doit le regarder comme étant d'une espèce très-voisine du rouge-noir, si même ce n'est pas une simple variété d'âge ou de sexe dans cette même espèce. M. Brisson a le premier indiqué cet oiseau.

LA QUEUE EN ÉVENTAIL.

La cinquième espèce de ces gros-becs étrangers, de moyenne grosseur, est l'oiseau représenté dans les planches enluminées, sous cette dénomination de *queue en éventail de Virginie;* il nous est venu de cette partie de l'Amérique, et n'a été indiqué par

aucun auteur avant nous. La figure supérieure dans notre planche, représente probablement le mâle, et la figure inférieure représente la femelle, parce qu'elle a les couleurs moins fortes. Nous avons vu ces deux oiseaux vivans; mais n'ayant pu les conserver, nous ne sommes pas sûrs que ce soient en effet le mâle et la femelle, et ce pourroit être une variété de l'âge. Au reste, ces oiseaux sont si remarquables par la forme de leur queue épanouie horizontalement, que ce caractère seul suffit pour ne pas les confondre avec les autres du même genre.

LE PADA, OU L'OISEAU DE RIZ.

LA sixième espèce de ces moyens gros-becs étrangers, est l'oiseau de la Chine, décrit et dessiné par M. Edwards, et qu'il nous indique sous ce nom de *padda* ou *oiseau de riz*, parce que l'on appelle en Chinois, *padda* le

riz, qui est encore en gousse, et que c'est de ces gousses de riz qu'il se nourrit. Cet auteur a donné la figure de deux de ces oiseaux, et il suppose, avec toute apparence de raison, que celle de sa *plauche* XLI, représente le mâle; et celle de la *planche* XLII, la femelle, Nous avons eu un mâle de cette espèce, qui est représenté dans nos planches enluminées : c'est un très-bel oiseau, car, indépendamment de l'agrément des couleurs, son plumage est si parfaitement arrangé, qu'une plume ne passe pas l'autre, et qu'elles paroissent duvetées ou plutôt couvertes partout d'une espcèce de fleur comme on voit sur les prunes, ce qui leur donne un reflet très-agréable. M. Edwards ajoute peu de chose à la description de cet oiseau, quoiqu'il l'ait vu vivant; il dit seulement qu'il détruit beaucoup les plantations de riz; que les voyageurs qui font le commerce des Indes orientales, l'appellent *moineau de Java* ou

moineau indien; que cela paroîtroit indiquer qu'il se trouve aussi bien dans les Indes qu'à la Chine, mais qu'il croit plutôt que dans le commerce qui se fait par les Européens entre la Chine et Java, on a apporté souvent ces beaux oiseaux, et que c'est de là qu'on les a nommés *moineaux de Java, moineaux indiens;* et enfin, que ce qui prouve qu'ils sont naturels aux pays de la Chine, c'est qu'on en trouve la figure sur les papiers peints et sur les étoffes chinoises.

Les espèces dont nous allons parler sont encore plus petites que les précédentes, et par conséquent diffèrent si fort de notre gros-bec par la grosseur, qu'on auroit tort de les rapporter à ce genre, si la forme du bec, la figure du corps, et même l'ordre et la position des couleurs, n'indiquoient pas que ces oiseaux, sans être précisément des gros-becs, appartiennent néanmoins plus à ce genre qu'à aucun autre.

LE TOUCNAM-COURVI.

Le premier de ces petites espèces de gros-bec étrangers est le toucnam-courvi des Philippines, dont M. Brisson a donné la description avec la figure du mâle, sous le nom de *gros-bec des Philippines*, et dont nous avons fait représenter le mâle dans nos planches enluminées, sous cette même dénomination, mais auquel nous conservons ici le nom qu'il porte dans son pays, parce qu'il est d'une espèce différente de toutes les autres. La femelle est de la même grosseur que le mâle, mais les couleurs ne sont pas les mêmes; elle a la tête brune, ainsi que le dessus du cou, tandis que le mâle l'a jaune, etc. M. Brisson donne aussi la description et la figure du nid de ces oiseaux.

L'ORCHET.

Le second de ces petits gros-becs étrangers est l'oiseau des Indes orientales, représenté dans les planches enluminées, sous la dénomination de *gros-bec des Indes*, et auquel nous donnons ici le nom d'*orchef*, parce qu'il a le dessus de la tête d'un beau jaune, et qu'étant d'une espèce différente de toutes les autres, il lui faut un nom particulier. Cette espèce est nouvelle, et n'a été présentée par aucun auteur avant nous.

LE GROS-BEC NONETTE.

La troisième de ces petites espèces est l'oiseau représenté dans les planches enluminées, sous la dénomination de *gros-bec*, appelé *la nonette*, et auquel nous a‹ ons donné ce nom, parce qu'il a une sorte de béguin noir sur la tête.

C'est encore une espèce nouvelle, mais sur laquelle nous ne pouvons rien dire de plus, n'ayant pas même connoissance des pays où on la trouve. Cet oiseau nous a été vendu par un marchand oiseleur qui n'a pu nous en informer.

LE GRISALBIN.

La quatrième espèce de ces petits gros-becs étrangers, aussi nouvelle et aussi peu connue que les deux précédentes, est l'oiseau représenté dans les planches enluminées, sous la dénomination de *gros-bec de Virginie*, auquel nous donnons ici le nom de *grisalbin*, parce qu'il a le cou blanc, aussi bien qu'une partie de la tête, et tout le reste du corps gris; et comme l'espèce diffère de toutes les autres, elle doit avoir un nom particulier.

LE JACOBIN ET LE DOMINO.

La cinquième espèce de ces petits gros-becs étrangers, est l'oiseau connu des curieux sous le nom de *jacobin*, et auquel nous couserverons ce nom distinctif et assez bien appliqué; nous l'avons fait représenter dans nos planches enluminées, sous la dénomination de *gros-bec de Java*, dit le *jacobin;* et nous croyons que celui de la même planche enluminée, et qu'on nous a donné sous le nom de *gros-bec des Moluques*, est de la même espèce, et probablement la femelle du premier. Nous avons vu ces oiseaux vivans, et on les nourrit comme les serins. M. Edwards en a donné la description et la figure sous le nom de *gowry*, *planche* XL; et, par la signification de ce mot, il présume que l'oiseau est des Indes et non pas de la Chine. Nous eussions adopté ce nom *gowry*

qu'il porte dans son pays natal, si celui de *jacobin* n'eût pas déjà prévalu par l'usage. On voit dans notre même planche enluminée, la représentation de deux autres oiseaux que les curieux appellent *dominos*, et qu'ils distinguent des jacobins; ils en diffèrent en effet en ce qu'ils sont plus petits, mais on doit les considérer comme variétés dans la même espèce. Les mâles sont probablement ceux qui ont le ventre tacheté, et les femelles l'ont d'un gris-blanc uniforme. On peut voir la description de ces oiseaux dans l'ouvrage de M. Brisson, depuis la *page* 239 jusqu'à la *page* 244; mais il n'y a pas un mot de leurs habitudes naturelles.

LE BAGLAFECHT.

C'est un oiseau d'Abyssinie qui a beaucoup de rapport avec le toucnam-courvi: seulement il en diffère par quelques nuances, ou par quelque dis-

tribution de couleurs. La tache noire qui est des deux côtés de la tête s'élève dans le baglafecht jusqu'au-dessus des yeux : la marbrure jaune et brune de la partie supérieure du corps est moins marquée; et les grandes couvertures des ailes, ainsi que les pennes de ces mêmes ailes et celles de la queue, sont d'un brun-verdâtre bordées de jaune. Cet oiseau a l'iris jaunâtre; et ses ailes, dans leur état de repos, vont à-peu-près au milieu de la queue.

Le baglafecht se rapproche encore du toucnam-courvi par les précautions industrieuses qu'il prend pour garantir ses œufs de la pluie et de tout autre danger : mais il donne à son nid une forme différente; il le roule en spirale à-peu-près comme un nautile; il le suspend comme le toucnam-courvi à l'extrémité d'une petite branche, presque toujours au-dessus d'une eau dormante, et son ouverture est constamment tournée du côté de l'est, c'est-à-dire,

du côté opposé à la pluie. De cette manière le nid est non-seulement fortifié avec intelligence contre l'humidité, mais il est encore défendu contre les différentes espèces d'animaux qui cherchent les œufs du baglafecht pour s'en nourrir.

GROS-BEC D'ABYSSINIE.

Je rapporte encore aux gros-becs cet oiseau d'Abyssinie, qui leur ressemble par le trait caractéristique, je veux dire par la grosseur de son bec, comme aussi par la grosseur totale de son corps. Il a l'iris rouge, le bec noir, ainsi que le dessus et les côtés de la tête, la gorge et la poitrine; le reste du dessous du corps, les jambes et la partie supérieure du corps d'un jaune-clair, mais qui prend une teinte de brun à l'endroit où il s'approche du noir de la partie antérieure, comme si dans ces endroits ces deux couleurs se fondoient en une seule; les plumes scapulaires

sont noirâtres, les couvertures des ailes brunes bordées de gris; les pennes des ailes et de la queue brunes, bordées de jaune, et les pieds d'un gris-rougeâtre.

Ce que l'histoire du gros-bec d'Abyssinie offre de plus singulier, c'est la construction de son nid et l'espèce de prévoyance qu'elle suppose dans cet oiseau et qui lui est commune avec le toucnam-courvi et le baglafecht. La forme de ce nid est à-peu-près pyramidale, et l'oiseau a l'attention de le suspendre toujours au-dessus de l'eau à l'extrémité d'une petite branche: l'ouverture est sur l'une des faces de la pyramide ordinairement tournée à l'est; la cavité de cette pyramide est séparée en deux par une cloison, ce qui forme, pour ainsi dire, deux chambres; la première où est l'entrée du nid, est une espèce de vestibule où l'oiseau s'introduit d'abord, ensuite il grimpe le long de la cloison intermé-

diaire, puis il redescend jusqu'au fond de la seconde chambre où sont les œufs. Par l'artifice assez compliqué de cette construction, les œufs sont à couvert de la pluie de quelque côté que souffle le vent; et il faut remarqner qu'en Abyssinie la saison des pluies dure six mois : car c'est une observation générale que les inconvéniens exaltent l'industrie, à moins qu'étant excessifs ils ne la rendent inutile et ne l'étouffent entièrement. Ici il y avoit à se garantir non-seulement de la pluie, mais des singes, des écureuils, des serpens, etc. L'oiseau semble avoir prévu tous ces dangers, et par des précautious raisonnées les avoir écartés de sa géniture. Cette espèce est nouvelle, et nous devons tout ce que nous en avons dit à M. le chevalier Bruce.

LE GUIFSO BALITO.

Il n'est point d'espèce européenne avec laquelle cet oiseau étranger ait plus de rapport que celle de nos gros-becs : comme eux il fuit les lieux habités, et vit retiré dans les bois solitaires; comme eux il est assez peu sensible aux plaisirs de l'amour, puisqu'il ne connoît pas le plaisir de chanter; comme eux enfin il ne se fait guère entendre que par des coups de bec réitérés dont il perce les noyaux pour en tirer l'amande. Mais il diffère des gros-becs par deux traits assez marqués; premièrement son bec est dentelé sur les bords; en second lieu, ses pieds n'ont que trois doigts, deux en avant et un en arrière, disposition remarquable et qui n'a lieu que dans un petit nombre d'espèces. Ces deux traits de dissemblance m'ont paru assez décisifs pour que je dusse distinguer cet oiseau par

un nom particulier, et je lui ai conservé celui sous lequel il est connu dans son pays natal.

La tête, la gorge et le devant du cou sont d'un beau rouge qui se prolonge en une bande assez étroite sous le corps jusqu'aux couvertures inférieures de la queue; il a tout le reste du dessous du corps, la partie supérieure du cou, le dos et la queue noirs, les couvertures supérieures des ailes brunes bordées de verdâtre et les pieds d'un rouge très-obscur. Les ailes dans leur situation de repos ne vont qu'au milieu de la longueur de la queue.

GROS-BEC TACHETÉ *du Cap de Bonne-Espérance.*

L'OISEAU que nous avons fait représenter sous ce nom dans nos planches enluminées, quoique différent de nos gros-becs d'Europe par les couleurs et la distribution des taches, nous

paroît néanmoins assez voisin de cette espèce pour qu'on puisse le regarder comme une variété produite par le climat ; et par cette raison nous ne lui donnons pas un nom particulier. D'ailleurs M. Sonnerat nous a assuré très-positivement que cet oiseau est le même que celui de l'article premier, représenté dans la *planche* 101, *fig.* 1 : et il observe que ce qui fait paroître ces oiseaux différens les uns des autres, c'est qu'ils changent de couleurs tous les ans.

LE GRIVELIN A CRAVATE.

L'OISEAU que nous avons fait représenter dans nos planches enluminées, sous la dénomination de gros-bec d'Angola, parce qu'il nous est venu de cette province de l'Afrique, paroît approcher de l'espèce du grivelin ; et comme il a tout le cou et le dessous de la gorge revêtus et environnés

d'une espèce de cravate blonde qui même s'étend jusqu'au-dessus du bec, nous avons cru pouvoir lui donner le nom de grivelin à cravate. Nous ne connoissons rien de ses habitudes naturelles.

L'ASTRILD, ou SÉNÉGALI RAYÉ.

Il est en effet rayé transversalement, jusqu'au bout de la queue, de brun et de gris, et la rayure est plus fine plus elle approche de la tête. La couleur générale qui résulte de cette rayure est beaucoup plus claire sur la partie inférieure du corps; elle est aussi nuancée de couleur de rose, et il y a une tache rouge oblongue sur le ventre : les couvertures inférieures de la queue sont noires, sans aucune rayure; mais on apperçoit quelques vestiges sur les pennes des ailes, qui sont brunes; le bec est rouge, et il a un trait ou plutôt une bande de cette couleur sur les yeux.

On m'a assuré que la femelle res-

sembloit parfaitement au mâle : cependant les différences que j'ai observées moi-même dans plusieurs individus, et celles qui ont été observées par d'autres, me donnent des doutes sur cette parfaite ressemblance des deux sexes. J'en ai vu plusieurs qui venoient du Cap, dont les uns avoient le dessus du corps plus ou moins rembruni, et le dessous plus ou moins rougeâtre : les autres avoient le dessus de la tête sans rayure.

L'individu observé par M. Brisson venoit du Sénégal, les deux de M. Edwards venoient des grandes Indes, et la plupart de ceux que j'ai vus avoient été envoyés du Cap de Bonne-Espérance. Il est difficile que, de tant de différences de plumage remarquées entre ces individus, il n'y en ait pas quelques-unes qui dépendent de la différence du sexe.

La longueur moyenne de ces oiseaux est d'environ quatre pouces et

demi; le bec de trois à quatre lignes, le vol de six pouces, et la queue de deux pouces; elle est étagée, et composée de douze pennes.

LE SEREVAN.

Le brun règne sur la tête, le dos, les ailes et les pennes de la queue; le dessous du corps est gris-clair, quelquefois fauve-clair, mais toujours nuancé de rougeâtre; le croupion est rouge, ainsi que le bec; les pieds sont rougeâtres : quelquefois la base du bec est bordée de noir, et le croupion semé de points blancs, ainsi que les couvertures des ailes. Tel étoit le serevan envoyé de l'Ile-de-France par M. Sonnerat sous le nom de *bengali*.

Celui que M. Commerson appelle *severan* avoit tout le dessus du corps fauve-clair; ses pieds étoient jaunâtres; il n'avoit ni le bec ni le croupion rouges, et on ne lui voyoit pas

une seule moucheture : c'étoit probablement un jeune ou une femelle.

LE BOUVREUIL.

La nature a bien traité cet oiseau; car elle lui a donné un beau plumage et une belle voix. Le plumage a toute sa beauté d'abord après la première mue; mais la voix a besoin des secours de l'art pour acquérir sa perfection. Un bouvreuil qui n'a point eu de leçons n'a que trois cris, tous fort peu agréables : le premier, je veux dire celui par lequel il débute ordinairement, est une espèce de coup de sifflet : il n'en fait d'abord entendre qu'un seul, puis deux de suite, puis trois et quatre, etc. Le son de ce sifflet est pur; et, quand l'oiseau s'anime, il semble articuler cette syllable répétée *tui, tui, tui,* et ses sons ont plus de force. Ensuite il fait entendre un ramage plus suivi, mais plus grave, presqu'enroué,

LLE

ît proba-
elle.

I L.

oiseau;
plumage
a toute
remière
secours
rfection.
de le-
ort peu
ux dire
linaire-
sifflet:
qu'un
trois et
st pur;
semble
i, tui,
e. En-
e plus
nroué,





Deseve del. Delvaux Sculp.

1. LE BOUVREUIL. 2. LE VERDIER.

et dégénérant en fausset. Enfin, dans les intervalles, il a un petit cri intérieur, sec et coupé, fort aigu, mais en même temps fort doux, et si doux qu'à peine on l'entend. Il exécute ce son, fort ressemblant à celui d'un ventriloque, sans aucun mouvement apparent du bec ni du gosier, mais seulement avec un mouvement sensible dans les muscles de l'abdomen. Tel est le chant du bouvreuil de la nature, c'est-à-dire du bouvreuil sauvage abandonné à lui-même, et n'ayant eu d'autre modèle que ses père et mère aussi sauvages que lui; mais, lorsque l'homme daigne se charger de son éducation, lorsqu'il veut bien lui donner des leçons de goût, lui faire entendre avec méthode des sons plus beaux, plus moelleux, mieux filés, l'oiseau docile, soit mâle, soit femelle, non-seulement les imite avec justesse, mais quelquefois les perfectionne et surpasse son maître, sans oublier pour cela son ra-

mage naturel. Il apprend aussi à parler sans beaucoup de peine, et à donner à ses petites phrases un accent pénétrant, une expression intéressante, qui feroit presque soupçonner en lui une ame sensible, et qui peut bien nous tromper dans le disciple, puisqu'elle nous trompe si souvent dans l'instituteur. Au reste, le bouvreuil est très-capable d'attachement personnel, et même d'un attachement très-fort et très-durable. On en a vu d'apprivoisés s'échapper de la volière, vivre en liberté dans les bois pendant l'espace d'une année, et, au bout de ce temps, reconnoître la voix de la personne qui les avoit élevés, et revenir à elle pour ne la plus abandonner. On en a vu d'autres qui, ayant été forcés de quitter leur premier maître, se sont laissé mourir de regret. Ces oiseaux se souviennent fort bien, et quelquefois trop bien, de ce qui leur a nui : un d'eux, ayant été jeté par terre avec sa

cage par des gens de la plus vile populace, n'en parut pas fort incommodé d'abord; mais, dans la suite, on s'apperçut qu'il tomboit en convulsion toutes les fois qu'il voyoit des gens mal vêtus; et il mourut dans un de ces accès, huit mois après le premier événement.

Les bouvreuils passent la belle saison dans les bois ou sur les montagnes: ils y font leur nid sur les buissons, à cinq ou six pieds de haut, et quelquefois plus bas. Le nid est de mousse en dehors, et de matières plus mollettes en dedans : il a, dit-on, son ouverture du côté le moins exposé au mauvais vent. La femelle y pond de quatre à six œufs d'un blanc-sale, un peu bleuâtre, environnés, près du gros bout, d'une zone formée par des taches de deux couleurs, les unes d'un violet teint, les autres d'un noir bien tranché.

Cette femelle dégorge la nourriture

à ses petits, ainsi que les chardonnerettes, linottes, etc. et le mâle a aussi grand soin de sa femelle. M. Linnæus dit qu'il tient quelquefois fort longtemps une araignée dans son bec, pour la donner à sa compagne. Les petits ne commencent à siffler que lorsqu'ils commencent à manger seuls; et dès-lors ils ont l'instinct de la bienfaisance, si ce que l'on m'a assuré est vrai, que, de quatre jeunes bouvreuils d'une même nichée, tous quatre élevés ensemble, les trois aînés, qui savoient manger seuls, donnoient la becquée au plus jeune qui ne le savoit pas encore. Après que l'éducation est finie, les père et mère restent appariés, et le sont encore tout l'hiver; car on les voit toujours deux à deux, soit qu'ils voyagent, soit qu'ils restent : mais ceux qui restent dans le même pays quittent les bois au temps des neiges, descendent de leurs montagnes, abandonnent les vignes où ils se jettent sur l'arrière-sai-

son, et s'approchent des lieux habités, ou bien se tiennent sur les haies le long des chemins ; ceux qui voyagent partent avec les bécasses aux environs de la Toussaint, et reviennent dans le mois d'avril : ils se nourrissent en été de toutes sortes de graines, de baies, d'insectes, de prunelles ; et l'hiver de grains de genièvre, des bourgeons du tremble, de l'aulne, du chêne, des arbres fruitiers, du marsaule, etc. d'où leur est venu le nom d'*ébourgeonneux* : on les entend, pendant cette saison, siffler, se répondre, et égayer, par leur chant, quoiqu'un peu triste, le silence encore plus triste qui règne alors dans la nature.

Ces oiseaux passent, auprès de quelques personnes, pour être attentifs et réfléchis, du moins ils ont l'air pensant ; et, à juger par la facilité qu'ils ont d'apprendre, on ne peut nier qu'ils ne soient capables d'attention jusqu'à un certain point : mais aussi, à juger

par la facilité avec laquelle ils se laissent approcher, et se prennent dans les différens piéges, on ne peut s'empêcher d'avouer que leur attention est souvent en défaut. Comme ils ont la peau très-fine, ceux qui se prennent aux gluaux perdent, en se débattant, une partie de leurs plumes et même de leurs pennes, à moins que l'on n'aille les débarrasser promptement. Il faut encore remarquer que les individus dont le plumage sera le plus beau seront ceux qui auront le moins de disposition pour apprendre à siffler ou à chanter, parce que ce seront les plus vieux, et par conséquent les moins dociles : au reste, quoique vieux, ils s'accoutument facilement à la cage, pourvu que, dans les premiers jours de leur captivité, on leur donne à manger largement : ils se privent aussi très-bien, comme je l'ai dit plus haut; mais il y faut du temps, de la patience et des soins raisonnés : c'est pourquoi l'on

n'y réussit pas toujours. Il est rare que l'on n'en prenne qu'un seul à-la-fois ; le second se fait bientôt prendre, pour peu qu'il entende son camarade : ils redoutent moins l'esclavage qu'ils ne craignent de se séparer.

On a dit, on a écrit, que le serin, qui s'allie avec tant d'autres espèces, ne s'allioit jamais avec celle du bouvreuil, et on en a donné pour raison que le mâle bouvreuil ouvre le bec lorsqu'il est en amour, et que cela fait peur à la serine : mais c'est une nouvelle preuve du risque que l'on court en avançant légèrement des propositions négatives qu'un seul fait peut réfuter et détruire. M. le marquis de Piolenc m'a assuré avoir vu un bouvreuil mâle apparié avec une femelle canari ; que de cette union il résulta cinq petits, qui étoient éclos vers le commencement d'avril : ils avoient le bec plus gros que les petits serins du même âge, et ils commençoient à se

revêtir d'un duvet noirâtre ; ce qui donnoit lieu de croire qu'ils tiendroient plus du père que de la mère : malheureusement ils moururent tous dans un petit voyage qu'on tenta de leur faire faire. Et ce qui donne du poids à cette observation, c'est que Frisch indique la manière d'apparier le mâle bouvreuil avec la femelle canari : il conseille de prendre ce mâle de la plus petite taille parmi ceux de son espèce, et de le tenir long-temps, dans la même volière, avec la femelle canari : il ajoute qu'il se passe souvent une année entière avant que cette femelle le laisse approcher, et lui permette de manger dans son auget ; ce qui suppose que cette union est difficile, mais qu'elle n'est pas impossible.

On a remarqué que les bouvreuils avoient dans la queue un mouvement brusque de haut en bas, comme la lavandière, mais moins marqué. Ils vivent cinq à six ans : leur chair est man-

geable, suivant quelques-uns; elle n'est point bonne à manger, selon d'autres, à cause de son amertume; cela dépend de l'âge, de la saison et de la nourriture. Ils sont de la grosseur de notre moineau, et pèsent environ une once. Ils ont le dessus de la tête, le tour du bec et la naissance de la gorge, d'un beau noir lustré, qui s'étend plus ou moins, soit en avant, soit en arrière; le devant du cou, la poitrine, et le haut du ventre, d'un beau rouge; le bas-ventre, et les couvertures inférieures de la queue et des ailes, blancs; le dessus du cou, le dos et les scapulaires, cendrés; le croupion blanc; les couvertures supérieures et les pennes de la queue d'un beau noir tirant sur le violet, et une tache blanchâtre sur la penne la plus extérieure; les pennes des ailes d'un cendré-noirâtre d'autant plus foncé qu'elles sont plus voisines du corps; la dernière de toutes, rouge en dehors; les grandes couvertures des

ailes d'un beau noir changeant, terminées de gris-clair rougeâtre; les moyennes cendrées; les petites d'un cendré-noirâtre bordé de rougeâtre; l'iris noisette; le bec noirâtre et les pieds bruns.

Les côtés de la tête, les côtés et le devant du cou, la poitrine, le haut du ventre, en un mot, presque tout ce qui est rouge dans le mâle, est d'un cendré vineux dans la femelle, quelquefois même le bas-ventre: elle n'a pas non plus ce beau noir changeant et lustré que le mâle a sur la tête et ailleurs; mais j'ai vu de ces femelles qui avoient la dernière des pennes de l'aile bordée de rouge, et qui n'avoient point de blanc sur la plus extérieure de celles de la queue. M. Linnæus ajoute qu'elle a le bout de la langue divisé en petits filets; cependant je l'ai toujours trouvée bien entière comme celle du mâle, ayant la forme d'un bec de cure-dent fort court.

Plusieurs jeunes bouvreuils, que j'ai

observés sur la fin de juin, avoient le front d'un roux-clair; le devant du cou et la poitrine d'un brun-roussâtre; le ventre et les couvertures inférieures de la queue d'un fauve qui alloit toujours se dégradant du côté de la queue; le dessus du corps plus ou moins rembruni; la raie blanche de l'aile chargée d'une forte teinte de roussâtre; le croupion d'un blanc plus ou moins pur. On sent bien que tout cela est sujet à beaucoup de petites variétés.

Longueur totale, six pouces, bec, cinq lignes, épais et crochu : Kramer a remarqué que ses deux pièces sont mobiles, comme dans les pinsons et les bruans; vol, neuf pouces un quart; queue, deux pouces un tiers, un peu fourchue (mais pas toujours dans les femelles) composée de douze pennes; doigt extérieur, uni, par sa première phalange, au doigt du milieu; ongle postérieur, plus fort et plus crochu que les autres.

Voici les dimensions intérieures d'une femelle que j'ai disséquée. Tube intestinal, dix-huit pouces, vestiges de cœcum; œsophage, deux pouces et demi, dilaté en forme de poche dans sa partie contiguë au gésier; cette poche distinguée de l'œsophage par un rebord saillant; le gésier musculeux, contenant beaucoup de petites pierres, et même deux ou trois petites graines jaunes bien entières, quoique cet oiseau fût resté deux jours et demi dans une cage sans rien manger; grappe de l'ovaire, d'un volume médiocre, garnie de petits œufs presque tous égaux entr'eux, *oviductus* développé, trois pouces et plus; la trachée formoit une espèce de nœud assez gros à l'endroit de sa bifurcation.

VARIÉTÉS DU BOUVREUIL.

ROGER SIBBALD n'a écrit qu'une seule ligne sur le bouvreuil; et dans cette ligne, il dit qu'il y en a diverses espèces en Écosse, sans en indiquer

d'autre que l'espèce commune. Il est probable que ces espèces dont il parle, ne sont autre chose que les variétés dont nous allons bientôt faire mention.

Frisch nous dit que l'on distingue des bouvreuils de trois grandeurs différentes; M. le marquis de Piolenc en connoît de deux grandeurs; enfin d'autres prétendent qu'ils sont plus petits en Nivernois qu'en Picardie. M. Lottinger assure que le bouvreuil de montagne est plus grand que celui de la plaine; et cela exprime assez naturellement l'origine de ces variétés de grandeur, qui dépendent en effet, du moins à plusieurs égards, de la différence de l'habitation; mais dont les limites ne sont point assez connues, et les caractères, c'est-à-dire, les mesures relatives aux circonstances locales, ne sont point assez déterminées pour que l'on puisse traiter de chacune dans un article séparé; je me contenterai

donc d'indiquer ici les seules variétés de plumage.

I. LE BOUVREUIL BLANC. Schwenckfeld parle d'un bouvreuil blanc que l'on avoit pris aux environs du village de Frischbach en Silésie, et qui avoit seulement quelques plumes noires sur le dos. Ce fait a été confirmé par M. de l'Isle. « Il y a dans ce canton (de Berosow en Sibérie), dit cet habile astronome, des pivoines ou bouvreuils blancs, dont le dos est un peu noirâtre, et grisonne vers l'été : ces oiseaux ont le chant agréable, fin et beaucoup plus beau que les pivoines d'Europe. » Il paroît vraisemblable que le climat du nord a beaucoup influé sur ce changement de couleur.

II. LE BOUVREUIL NOIR. Je comprends, sous cette dénomination, non-seulement les bouvreuils entièrement ou presque entièrement noirs, mais encore ceux qui commencent sensiblement à le devenir; tel étoit celui que

j'ai vu chez M. le baron de Goula : il avoit la gorge noire ainsi que le croupion ; les couvertures inférieures de la queue et le bas-ventre, le haut de la poitrine varié de roux vineux et de noir, et il n'y avoit point de tache blanche sur la dernière penne de la queue : ceux dont parlent And. Schæenberg, Anderson, et M. Salerne, étoient tout noirs, d'un noir de charbon comme les corbeaux, dit ce dernier : celui de M. de Réaumur, dont parle M. Brisson, étoit exactement noir par tout le corps. J'en ai observé un qui étoit devenu noir, et d'un beau noir lustré à la première mue ; mais qui avoit conservé un peu de rouge de chaque côté du cou, et un peu de gris derrière le cou et sur les petites couvertures supérieures des ailes : il avoit les pieds couleur de chair, et l'intérieur du bec rouge. Celui d'Albin, avoit quelques plumes rouges sous le ventre ; les cinq premières pennes de l'aile bordées de

blanc; l'iris blanche et les pieds couleur de chair. Albin remarque que cet oiseau étoit d'une grande douceur, comme sont tous les bouvreuils. Il arrive souvent que cette couche de noir disparoît à la mue, et fait place aux couleurs naturelles; mais quelquefois aussi elle se renouvelle à chaque mue, et se soutient pendant plusieurs années; tel étoit celui de M. Réaumur. Cela ferait croire que ce changement de couleur n'est pas l'effet d'une maladie.

III. Le grand bouvreuil noir d'Afrique. Quoique cet oiseau soit d'un pays fort éloigné, et qu'il surpasse en grosseur notre bouvreuil d'Europe, je ne puis m'empêcher de le regarder comme analogue à la variété que j'ai décrite sous le nom de bouvreuil noir, et de soupçonner que les grandes chaleurs de l'Afrique noircissent le plumage de ces oiseaux, comme les grands froids de la Sibérie le blanchissent. Ce

bouvreuil est tout noir, à l'exception d'une très-petite tache blanche sur les grandes couvertures de l'aile; il faut encore excepter le bec qui est gris, et les pieds qui sont cendrés. On l'a vu vivant à Paris, où il avoit été apporté des côtes d'Afrique.

Longueur totale, sept pouces un quart; bec, six lignes; vol, onze pouces un quart; queue, deux pouces et demi, composée de douze pennes, dépasse les ailes de dix-huit lignes.

Oiseaux étrangers qui ont rapport au Bouvreuil.

LE BOUVERT.

Je réunis sous ce nom deux oiseaux annoncés comme étant l'un de l'Ile de Bourbon, et l'autre du Cap de Bonne-Espérance: ils se ressemblent trop en effet pour qu'on puisse ne pas les rapporter à la même espèce. D'ailleurs,

on sait combien il y a de communication entre le Cap de Bonne-Espérance et l'Ile de Bourbon.

Le noir et l'orangé vif sont les couleurs dominantes de celui de ces oiseaux que je regarde comme le mâle; l'orangé règne sur la gorge, le cou et sur tout le corps sans exception; le noir règne sur la tête, la queue et les ailes; mais les pennes sont bordées d'orangé, et quelques-unes terminées de blanc.

La femelle a toute la tête, la gorge, et le devant du cou, recouverts d'une espèce de capuchon noir; le dessous du corps blanc; le dessus d'un orangé moins vif qu'il n'est dans le mâle, et dont la teinte se répand en s'affoiblissant encore sur les pennes de la queue; les pennes des ailes sont finement bordées de gris-clair presque blanc; l'un et l'autre ont le bec brun et les pieds rougâtres.

Longueur totale, environ quatre

pouces et demi ; bec, un peu moins de quatre lignes ; vol, près de sept pouces; queue, vingt lignes, composée de douze pennes, dépasse les ailes d'environ quinze lignes.

LE BOUVREUIL A BEC BLANC.

C'est ici le seul oiseau de la Guiane que M. de Sonini reconnoissse pour un véritable bouvreuil : son bec est de couleur de corne dans l'oiseau desséché ; mais on assure qu'il est blanc dans le vivant ; la gorge, le devant du cou et tout le dessus du corps, sans excepter les ailes et la queue, sont noirs ; il y a sur les ailes, une petite tache blanche, qui souvent est cachée sous les grandes couvertures ; la poitrine et le ventre sont d'un marron-foncé.

Cet oiseau est de la grosseur de notre bouvreuil ; il a, de longueur totale, quatre pouces deux tiers, et sa queue dépasse ses ailes de presque toute sa longueur.

LE BOUVERON.

J'APPELLE ainsi cet oiseau, parce qu'il me paroît faire la nuance entre les bouvreuils d'Europe et les becs-ronds d'Amérique, dont je parlerai bientôt; sa taille ne surpasse pas celui du cabaret : un beau noir, changeant en vert, règne sur les plumes de la tête, de la gorge et de toute la partie supérieure du corps, compris les pennes et les couvertures de la queue et des ailes, ou, pour parler plus juste, sur ce qui paroît de plumes; car le côté intérieur et caché n'est pas noir, ou du moins n'est pas de ce beau noir changeant; il faut encore excepter une très-petite tache blanche sur chaque aile, et trois taches de même couleur, mais plus grandes, l'une sur le sommet de la tête, et les deux autres au-dessous des yeux. Toute la partie inférieure du corps est blanche, les plumes du ventre, et les cou-

vertures inférieures de la queue sont frisées dans quelques individus ; car on ne peut s'empêcher de regarder le bouvreuil à plumes frisées du Brésil comme appartenant à l'espèce du bouveron, puisque ces deux oiseaux ne diffèrent entre eux que par la frisure des plumes, différence trop superficielle et trop légère, pour former un caractère spécifique, et d'autant moins que cette frisure n'est nullement permanente, et qu'elle tombe en certaines circonstances. Il est probable que les individus frisés sont les mâles, puisqu'en général, parmi les animaux, la nature semble avoir choisi les mâles, pour leur accorder exclusivement le don de la beauté, et tout le luxe des ornemens qui peuvent la faire valoir. Mais, dira-t-on, comment supposer que le mâle se trouve au Brésil et la femelle en Afrique? Je réponds, 1°. que rien n'est moins connu que le pays natal des oiseaux qui viennent de

loin, et passent par plusieurs mains; je réponds en second lieu, que si l'on a pu transporter à Paris ceux dont nous parlons, et les transporter vivans, on a pu les transporter de même de l'Amérique méridionale en Afrique. Quiconque aura jeté un regard de comparaison sur ces oiseaux, admettra sans hésiter l'une de ces deux suppositions, plutôt que de les rapporter à deux espèces différentes.

Longueur totale, quatre pouces un tiers; bec, quatre lignes; vol, sept pouces et demi; queue, vingt-une lignes, composée de douze pennes, dépasse les ailes d'environ un pouce.

LE BEC-ROND A VENTRE ROUX.

L'Amérique a ses bouvreuils, et j'en ai fait connoître une espèce d'après M. Sonini: elle a aussi ses becs-ronds, qui ont à la vérité du rapport avec les bouvreuils, mais qui en diffèrent assez pour qu'on doive les désigner par une

autre dénomination. Leur bec est beaucoup moins crochu et plus arrondi, d'où le nom de bec-rond leur a été donné.

Celui dont il s'agit dans cet article demeure apparié toute l'année avec sa femelle : ils sont très-vifs et peu farouches ; ils vivent autour des lieux habités, dans les terreins qui étoient auparavant en culture, et qui ont été abandonnés depuis peu. Ils se nourrissent de fruits et de graines, et font entendre en sautillant, un cri assez semblable à celui du moineau, mais plus aigu. Ils font, avec une certaine herbe rougeâtre, un petit nid rond de deux pouces de diamètre intérieur, et le posent sur les mêmes arbustes où ils trouvent leur nourriture; la femelle y pond trois ou quatre œufs.

Cet oiseau a le dessus de la tête, du cou et du dos d'un gris brun; les couvertures des ailes, leurs pennes et celles de la queue, de la même couleur,

à-peu-près bordées de blanc ou de marron-clair ; la gorge, le devant du cou, le dessous du corps, les couvertures inférieures de la queue et le croupion, d'un marron-foncé ; le bec et les pieds bruns. Dans quelques individus la gorge est du même gris-brun que le dessus de la tête.

LE BEC-ROND,

OU BOUVREUIL-BLEU D'AMÉRIQUE.

M. Brisson fait mention de deux bouvreuils bleus d'Amérique, dont il a fait deux espèces séparées ; mais comme il sont tous deux d'Amérique, tous deux de même grosseur, tous deux proportionnés à-peu-près de même, tous deux du même bleu, et qu'ils ne diffèrent que par la couleur des ailes, de la queue et du bec, j'ai cru devoir les rapporter à une seule et même espèce, et regarder leurs différences comme produites par l'influence du climat.

Dans l'un et l'autre, le bleu-foncé est la couleur dominante; celui de l'Amérique méridionale a une petite tache noire entre le bec et l'œil; les pennes de la queue, celles des ailes, et les grandes couvertures de celles-ci, noires bordées de bleu; le bec noirâtre, et les pieds gris.

Celui de l'Amérique septentrionale a la base du bec entourée d'une zone noire qui va rejoindre les yeux; les pennes de la queue, celles de l'aile, et leurs grandes couvertures, d'un brun teinté de vert; leurs moyennes couvertures rouges, formant une bande transversale de cette couleur; le bec brun et les pieds noirs. Le plumage de la femelle est uniforme, et par-tout d'un brun-foncé, mêlé d'un peu de bleu.

A l'égard des mœurs et des habitudes de ces oiseaux, on ne peut les comparer, parce qu'on ne sait rien de celles du premier. Voici ce que Catesby

nous apprend de celui de la Caroline; c'est un oiseau fort solitaire et fort rare; il reste toujours apparié avec sa femelle, et ne se met point en troupes. On ne le voit jamais l'hiver à la Caroline; son chant est très-monotone, et ne roule que sur une seule note. Je vois dans tout cela beaucoup de traits de conformité avec notre bouvreuil.

LE BOUVREUIL,

OU BEC-ROND NOIR ET BLANC.

Il faudroit avoir vu cet oiseau, ou du moins sa dépouille, pour savoir s'il est bouvreuil ou bec rond : il a un peu de blanc sur le bord antérieur et sur la base des deux premières pennes de l'aile; tout le reste du plumage est absolument noir; même le bec et les pieds; le bec supérieur a une échancrure considérable de chaque côté.

Cet oiseau est du Mexique; sa gros-

seur est à-peu-près celle du serin : longueur totale, cinq pouces un quart ; bec, cinq lignes ; queue, deux pouces, dépasse les ailes d'un pouce.

LE BOUVREUIL,

OU BEC ROND VIOLET *de la Caroline.*

TOUT est violet dans cet oiseau, et d'un violet obscur, excepté le ventre qui est blanc, les couvertures supérieures des ailes, où le violet est un peu mêlé de brun, et les pennes de la queue et des ailes, qui sont mi-parties de violet et de brun, les premières, suivant leur largeur, et les dernières, suivant leur longueur.

La femelle est brune par tout le corps, et elle a la poitrine tachetée comme notre mauvis.

Ces oiseaux paroissent au mois de novembre, et se retirent avant l'hiver par petites volées. Ils vivent de genièvre, et détruisent, comme nos bou-

vreuils, les bourgeons des arbres fruitiers. Leur grosseur est à-peu-près celle du pinson.

Longueur totale, cinq pouces deux tiers; bec, cinq lignes; queue, deux pouces, un peu fourchue, composée de douze pennes, dépasse les ailes de sept à huit lignes.

LE BOUVREUIL,
OU BEC-ROND VIOLET *à gorge et sourcils rouges.*

CET oiseau est encore plus violet que le précédent; car les pennes de la queue et des ailes sont aussi de cette couleur : mais ce qui relève son plumage, et donne du caractère et du jeu à sa physionomie, c'est sa gorge rouge; ce sont de beaux sourcils rouges que la nature s'est plu à dessiner sur ce fond violet. La couleur rouge reparoît encore sur les couvertures inférieures de la queue; le bec et les pieds sont gris.

La femelle a les mêmes marques rouges que le mâle; mais le fond de son plumage est brun, et non pas violet.

Ces oiseaux se trouvent dans les îles de Bahama; ils sont à-peu-près de la grosseur de notre moineau-franc.

Longueur totale, cinq pouces deux tiers; bec, cinq à six lignes; queue, deux pouces et demi, dépasse les ailes de treize à quatorze lignes.

LA HUPPE NOIRE.

Le plumage de cet oiseau est peint des plus riches couleurs; la tête noire, surmontée d'une huppe de même couleur; le bec blanc; tout le dessus du corps d'un rouge brillant; le dessous d'un beau bleu; une marque noire devant le cou: voilà de quoi justifier ce que dit Seba de cet oiseau, qu'il ne le cède en beauté à aucun oiseau chanteur. On peut conclure de là, ce me semble, qu'il a quelque ramage: il se trouve en Amérique.

M. Brisson le juge beaucoup plus gros que notre bouvreuil. Voici comment il détermine ses dimensions principales, autant qu'on peut le faire d'après une figure dont l'exactitude n'est pas trop bien garantie. Longueur totale, six pouces ; bec, six lignes ; queue, dix-huit lignes et plus, dépasse les ailes d'environ six lignes.

L'HAMBOUVREUX.

Quoique ce prétendu bouvreuil habite notre Europe, je ne le place cependant qu'après ceux d'Afrique et d'Amérique, parce que ce n'est point l'ordre géographique que je suis, et que son habitude de grimper, soit en montant, soit en descendant, le long des branches des arbres, comme les mésanges, celle de vivre de cerfs-volans, et d'autres insectes, et sa queue étagée, semblent l'éloigner plus de nos bouvreuils, qu'une distance de deux

mille lieues entre le pays natal des uns et des autres.

Cet oiseau a le dessus de la tête et du cou d'un brun-rougeâtre, teinté de pourpre ; la gorge brune ; un large collier de même couleur sur un fond blanc ; la poitrine d'un brun jaunâtre, semé de taches noires un peu longuettes ; le ventre et les couvertures inférieures de la queue blancs ; le dos, les scapulaires, et tout le dessus du corps, comme la poitrine ; deux taches blanches sur chaque aile ; les pennes des ailes d'un brun-clair et jaunâtre ; celles de la queue d'un brun-sombre dessus, mais blanches dessous ; l'iris jaune, et le bec noir. L'hambouvreux est plus grand que notre moineau-franc : il se trouve aux environs de la ville de Hambourg.

Longueur totale, cinq pouces trois quarts ; bec, six lignes ; queue, vingt-une lignes, un peu étagée ; elle dépasse les ailes de presque toute sa longueur.

LE VERDIER.

Il ne faut pas confondre cet oiseau avec le bruant, quoiqu'il en porte le nom dans plusieurs provinces; sans parler des autres différences, il n'a pas de tubercule osseux dans le palais, comme en a le bruant véritable.

Le verdier passe l'hiver dans les bois: il se met à l'abri des intempéries de la mauvaise saison sur les arbres toujours verts, et même sur les charmes et les chênes touffus, qui conservent encore leurs feuilles quoique desséchées.

Au printemps, il fait son nid sur ces mêmes arbres, et quelquefois dans les buissons : ce nid est plus grand, et presque aussi bien fait que celui du pinson: il est composée d'herbe sèche et de mousse en dehors, de crin, de laine et de plume en dedans; quelquefois il l'établit dans les gerçures des branches, lesquelles gerçures il sait agrandir avec

son bec; il sait aussi pratiquer tout autour un petit magasin pour les provisions.

La femelle pond cinq ou six œufs, tachetés au gros bout de rouge-brun sur un fond blanc-verdâtre : elle couve avec beaucoup d'assiduité, et elle se tient sur ses œufs, quoiqu'on en approche d'assez près, en sorte qu'on la prend souvent avec les petits : dans tout autre cas elle est très-défiante. Le mâle paroît prendre beaucoup d'intérêt à tout ce qui regarde la famille future : il se tient sur les œufs alternativement avec la femelle, et souvent on le voit se jouer autour de l'arbre où est le nid, décrire, en voltigeant, plusieurs cercles, dont ce nid est le centre, s'élever par petits bonds, puis retomber, comme sur lui-même, en battant des ailes avec des mouvemens et un ramage fort gai. Lorsqu'il arrive ou qu'il s'en retourne, c'est-à-dire, au temps de ses deux passages, il fait entendre un cri fort sin-

guiier, composé de deux sons, et qui a pu lui faire donner en allemand plusieurs noms dont la racine commune signifie une sonnette : on prétend au reste que le chant de cet oiseau se perfectionne dans les métis, qui résultent de son union avec le serin.

Les verdiers sont doux et faciles à apprivoiser : ils apprennent à prononcer quelques mots, et aucun autre oiseau ne se façonne plus aisément à la manœuvre de la galère ; ils s'accoutument à manger sur le doigt, à revenir à la voix de leur maître, etc. Ils se mêlent en automne avec d'autres espèces, pour parcourir les campagnes : pendant l'hiver, ils vivent de baies de genièvre ; ils pincent les boutons des arbres, entr'autres ceux du marsaule : l'été, ils se nourrissent de toutes sortes de graines ; mais ils semblent préférer le chenevis : ils mangent aussi des chenilles, des fourmis, des sauterelles, etc.

Le seul nom de verdier indique assez

que le vert est la couleur dominante du plumage ; mais ce n'est point un vert pur, il est ombré de gris-brun sur la partie supérieure du corps et sur les flancs, et il est mêlé de jaune sur la gorge et la poitrine : le jaune domine sur le haut du ventre, les couvertures inférieures de la queue et des ailes, et sur le croupion : il borde la partie antérieure et les plus grandes pennes de l'aile, et encore les pennes latérales de la queue. Toutes ces pennes sont noirâtres et la plupart bordées de blanc à l'intérieur : le bas-ventre est de cette dernière couleur, et les pieds d'un brun-rougeâtre.

La femelle a plus de brun : son ventre est presque entièrement blanc, et les couvertures inférieures de la queue sont mêlées de blanc, de brun et de jaune.

Le bec est couleur de chair, de forme conique, fait comme celui du gros-bec, mais plus petit : ses bords supérieurs

sont légèrement échancrés près de la pointe, et reçoivent les bords du bec inférieur, qui sont un peu rentrans : l'oiseau pèse un peu plus d'une once, et sa grosseur est à-peu-près celle de notre moineau-franc.

Longueur totale, cinq pouces et demi ; bec, six lignes et demie ; vol, neuf pouces ; queue, vingt-trois lignes, un peu fourchue, dépasse les ailes de dix à onze lignes ; pieds, sept lignes et demie ; doigt du milieu, neuf lignes. Ces oiseaux ont un vésicule du fiel, un gésier musculeux, doublé d'une membrane sans adhérence, et un jabot assez considérable.

Quelques-uns prétendent qu'il y a des verdiers de trois grandeurs différentes ; mais cela n'est point constaté par des observations assez exactes, et il est vraisemblable que ces différences de taille ne sont qu'accidentelles et dépendent de l'âge, de la nourriture, du

climat, ou d'autres circonstances du même genre.

LE VERDERIN.

Nous appelons ainsi ce verdier, parce qu'il a moins de vert que les précédens. Il a aussi le bec plus court; le tour des yeux d'un blanc-verdâtre; toutes les plumes du dessus du corps, compris les pennes moyennes des ailes; leurs couvertures, et les pennes de la queue, d'un vert-brun, bordée d'une couleur plus claire; les grandes pennes des ailes noires; la gorge, et tout le dessous du corps jusqu'aux jambes, d'un roux sombre moucheté de brun; le bas-ventre et les couvertures inférieures de la queue d'un blanc assez pur : cet oiseau se trouve à Saint-Domingue.

LE VERDIER SANS VERT.

Il n'y auroit sans doute jamais eu de verdier, s'il n'y eût pas eu d'oiseau à

plumage vert; mais le premier verdier ayant été nommé ainsi à cause de sa couleur, il s'est trouvé d'autres oiseaux qui, lui ressemblant à tous égards, excepté par les couleurs du plumage, ont dû recevoir la même dénomination de verdier : tel est l'oiseau dont il s'agit ici. C'est un verdier presque sans aucun vert; mais qui, dans tout le reste, a plus de rapport avec notre verdier qu'avec tout autre oiseau. Il a la gorge blanche, le dessous du corps de la même couleur; la poitrine variée de brun; le dessus de la tête et du corps mêlé de gris et de brun-verdâtre; une teinte de roux au bas du dos, et sur les couvertures supérieures de la queue; les couvertures supérieures des ailes d'un roux décidé; les pennes moyennes bordées extérieurement de cette couleur; les grandes pennes et les grandes couvertures bordées de blanc-roussâtre, ainsi que les pennes latérales de la queue; enfin, la plus extérieure de ces dernières est ter-

minée par une tache de ce même blanc, et elle est plus courte que les autres: parmi les pennes de l'aile, la seconde et la troisième sont les plus longues de toutes; cet oiseau a été apporté du Cap de Bonne-Espérance par M. Sonnerat.

Longueur totale, six pouces un tiers, bec, six lignes; tarse, sept lignes; queue, environ deux pouces et demi, dépasse les ailes de seize lignes.

Espèces connues dans ce genre.

Le Bec-croisé, *loxia Curvirostra.*
Le Gros-bec, *loxia Coccothraustes.*
Le Dur-bec, *loxia Enucleator.*
Le Gros-bec tacheté du Cap de Bonne-Espérance, *loxia Nævia.*
Le Père-noir à longue queue, *loxia Macroura.*
Le Gros-bec à dos doré, *loxia Aurea.*
Le Gros-bec du Caucase, *loxia Rubicilla.*
Le Bouvreuil, *loxia Pyrrhula.*
Le Cardinal huppé, *loxia Cardinalis.*
Le Foudi, *loxia Madagascariensis.*
Le Grivelin, *loxia Brasiliana.*
Le Paroare, *loxia Dominicana.*

Le Gros-bec de Sibérie, *loxia Sibirica.*
Le Majan, *loxia Maja.*
Le Noir-souci, *loxia Bonariensis.*
Le Padda, *loxia Oryzivora.*
La Queue en éventail, *loxia Flabellifera.*
Le Bouvreuil noir d'Afrique, *loxia Panicivora.*
Le Jacobin, *loxia Malacca.*
Le Gros-bec des Moluques, *loxia Molucca.*
Le Domino, *loxia Punctularia.*
L'Astrild, *loxia Astrild.*
Le Bouveret, *loxia Aurantia.*
Le Bouvreuil à bec blanc, *loxia Torrida.*
L'Hambouvreux, *loxia Hamburgia.*
Le Gros-bec à tête jaune, *loxia Mexicana.*
Le Verdier, *loxia Chloris.*
Le Verderin, *loxia Dominicensis.*
Le Verdier sans vert, *loxia Africana.*
Le Flavert, *loxia Canadensis.*
La Nonette, *loxia Collaria.*
Le Grisalbin, *loxia Grisea.*
L'Orchef, *loxia Bengalensis.*
Le Gros-bec à huppe noire, *loxia Coronata.*
Le Gros-bec gris-de-fer, *loxia Cana.*
Le Toucnam-Courvi, *loxia Philippina.*
Le Gros-bec d'Abyssinie, *loxia Abyssinica.*
Le Gros-bec de l'ile de Bourbon, *loxia Striata.*

Le Rose-Gorge, *loxia Ludoviciana.*
Le Gros-bec de Coromandel, *loxia Capensis.*
Le Bec-rond noir et blanc, *loxia Nigra.*
Le Bec-rond bleu, *loxia Cærulea.*
Le Cardinal du Cap de Bonne-Espérance, *loxia Orix.*
Le Bec-rond violet, *loxia Violacea*
Le Gros-bec bleu d'Amérique à gosier blanc, *loxia Grossa.*
Le Bec-rond à ventre roux, *loxia Minuta.*
Le Brunor, *loxia Bicolor.*
Le Guifso-Balito, *loxia Tridactyla.*

LXXIe GENRE.

LE COLIOU, *COLIUS.*

Caractère générique : bec gros, convexe en dessus, plus étroit en dessous.

LE COLIOU.

Il nous paroît que le genre de cet oiseau doit être placé entre celui des veuves et celui de bouvreuils; il tient au premier par les deux longues plumes qu'il porte comme les veuves au milieu de la queue, et il s'approche du second par la forme du bec, qui seroit précisément la même que celle du bouvreuil , s'il étoit convexe en dessous comme en dessus; mais il est applati

LLE

R E.

OLIUS.

, convexe
essous.

le cet oi-
celui des
; il tient
ues plu-
euves au
roche du
ui seroit
du bou-
dessous
applati



Deseve del. Jourdan Sculp.

1. LE COLIOU. 2. LE COLIOU DE L'ISLE DE PANAY.

da
to
ét
pr
gu
se
de
co
de
vr
su
ces
que
dic
que
plu
gal
qu'
con
do
tre
qu
ou
Ca

dans la partie inférieure, et du reste tout semblable à celui du bouvreuil, étant également un peu crochu, et proportionnellement de la même longueur. D'autre côté, nous devons observer que la queue du coliou diffère de celle des veuves, en ce qu'elle est composée de plumes étagées, dont les deux dernières, ou celles qui recouvrent et excèdent les autres, ne les surpassent que de trois ou quatre pouces; au lieu que les veuves ont une queue proprement dite, et des appendices à cette queue. J'entends par la queue proprement dite, un amas de plumes attachées au croupion et d'égale longueur; mais, outre cette queue qu'ont toutes les veuves, les unes, comme la veuve commune et la veuve dominicaine, ont deux plumes; les autres en ont quatre, comme la veuve à quatre brins, et les autres enfin ont six ou huit plumes, comme les veuves du Cap de Bonne-Espérance; toutes ces

plumes excèdent celles de la queue proprement dite; et cet excédent dans certaines espèces n'est que de la longueur de la queue proprement dite, et dans les autres, cet excédent est du double et du triple de cette longueur. Les colious n'ont point cette queue proprement dite, car leur queue n'est composée que de plumes étagées. On doit encore observer que, dans les veuves, les plumes qui excèdent les autres plumes, ont des barbes assez longues et égales des deux côtés; que ces barbes vont insensiblement diminuant de longueur de la base à la pointe de la plume, excepté dans la veuve dominicaine, et la veuve à quatre brins: dans la première, les plumes excédentes n'ont que des barbes fort courtes, qui vont en diminuant sensiblement de la base à la pointe de la plume: dans la veuve à quatre brins, au contraire, les quatre plumes excédentes n'ont, dans leur longueur, que des barbes très-

courtes, qui s'alongent et forment un épanouissement au bout des plumes; et, dans les colious, les plumes de la queue, soit celles qui excèdent, soit celles qui sont excédées, ont également des barbes, qui vont en diminuant de la base à la pointe des plumes: ainsi le rapport réel entre la queue des veuves et celles des colious n'est que dans la longueur, et celle de toutes les veuves dont la queue ressemble le plus à la queue des colious est la veuve dominicaine.

M. Mauduit a fait, à cette occasion, deux remarques intéressantes: la première est que les longues queues et les autres appendices ou ornemens que portent certains oiseaux ne sont pas des parties surabondantes et particulières à ces oiseaux, dont les autres soient dépourvus; ce ne sont, au contraire, que les mêmes parties communes à tous les autres oiseaux, mais seulement beaucoup plus étendues; de

sorte qu'en général les longues queues ne consistent que dans le prolongement de toutes les plumes, ou seulement de quelques plumes de la queue. De même les huppes ne sont que l'alongement des plumes de la tête. Il en est encore de même des plumes longues et étroites qui forment des moustaches à l'oiseau de paradis; elles ne paroissent être qu'une extension des plumes fines, étroites et oblongues, qui, dans tous les oiseaux, servent à couvrir le *méat auditif externe*. Les plumes longues et flottantes, qui partent de dessous les ailes de l'oiseau de paradis commun, et celles qui représentent comme des doubles ailes dans le roi des oiseaux de paradis, sont les mêmes plumes qui partent des aisselles dans tous les autres oiseaux : lorsque ces plumes sont couchées, elles sont dirigées vers la queue; et, lorsqu'elles sont relevées, elles sont transversales à l'axe du corps de l'oiseau. Ces plumes diffèrent, dans

tous les oiseaux, des autres plumes, en ce qu'elles ont les barbes égales des deux côtés du tuyau ; elles représentent, quand elles sont relevées, de véritables rames, et l'on peut croire qu'elles servent non-seulement à soutenir les oiseaux, mais à prendre la direction du vent lorsqu'ils volent. Ainsi tous les ornemens du plumage des oiseaux ne sont que des prolongemens ou des excroissances des mêmes plumes plus petites dans le commun des oiseaux.

La seconde remarque de M. Mauduit est que ces ornemens des plumes prolongées sont assez rares dans les climats froids et tempérés de l'un et l'autre continent, tandis qu'ils sont assez communs dans les oiseaux des climats les plus chauds, sur-tout dans l'ancien continent. Il n'y a guère d'oiseaux à longue queue, en Europe, que les faisans, les coqs, qui sont en même temps souvent huppés, et qui ont de

longues plumes flottantes sur les côtés, les pies, et les mésanges à longue queue; et de même nous ne connoissons guère en Europe d'autres oiseaux huppés que le grand, le moyen et le petit duc, la huppe, le cochevis et la mésange huppée; quelques oiseaux d'eau, tels que les canards et les hérons, ont souvent de longues queues, ou des ornemens composés de plumes, des aigrettes et des plumes flottantes sur le croupion : ce sont là tous les oiseaux des zones froides et tempérées auxquels on voye des ornemens de plumes : dans la zone torride, au contraire, et sur-tout dans l'ancien continent, le plus grand nombre des oiseaux ont de ces ornemens; on peut citer, avec les colious, tous les oiseaux de paradis, toutes les veuves, les kakatoës, les pigeons couronnés, les huppes, les paons qui sont originaires des climats chauds de l'Asie, etc.

Les colious appartiennent à l'an-

cien continent, et se trouvent dans les contrées les plus chaudes de l'Asie et de l'Afrique; mais jamais on n'en a trouvé en Amérique, non plus qu'en Europe.

Nous en connoissons assez imparfaitement quatre espèces ou variétés, dont nous ne pouvons donner ici que les descriptions; car nous ne savons rien de leurs habitudes naturelles.

1°. *Le coliou du Cap de Bonne-Espérance*, que nous avons décrit d'après un individu qui est au Cabinet du roi.

Nous ne savons si c'est le mâle ou si c'est la femelle; il a tout le corps d'une couleur cendrée-pure sur le dos et le croupion, et mêlée sur la tête; la gorge et le cou d'une légère teinte de lilas, plus foncé sur la poitrine; le ventre est d'un blanc-sale; les pennes de la queue sont cendrées, mais les deux latérales de chaque côté sont bordées extérieurement de blanc; les deux

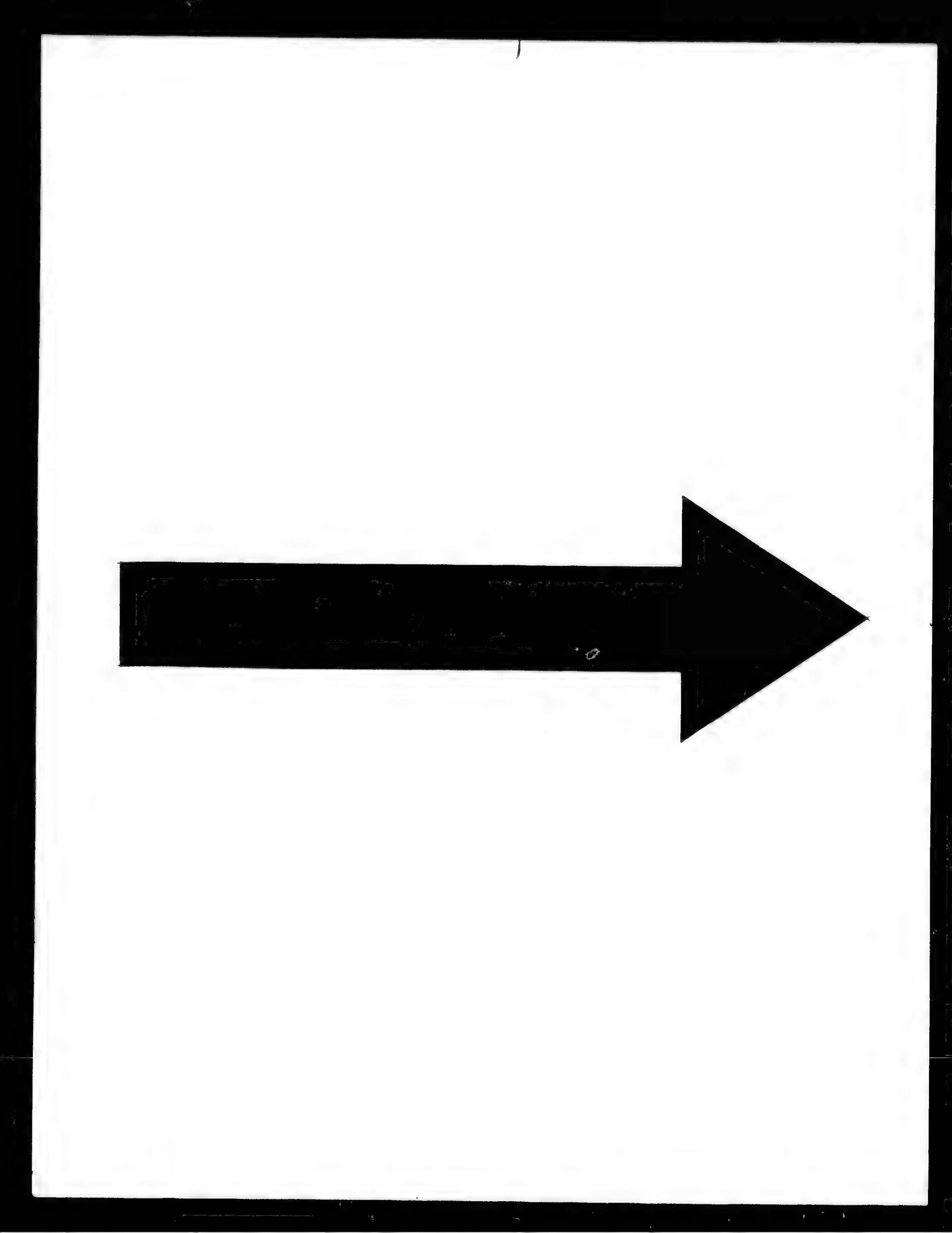
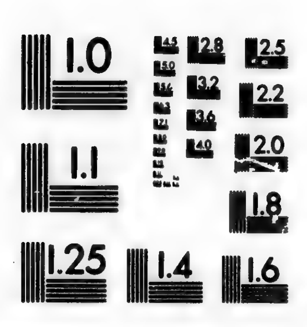
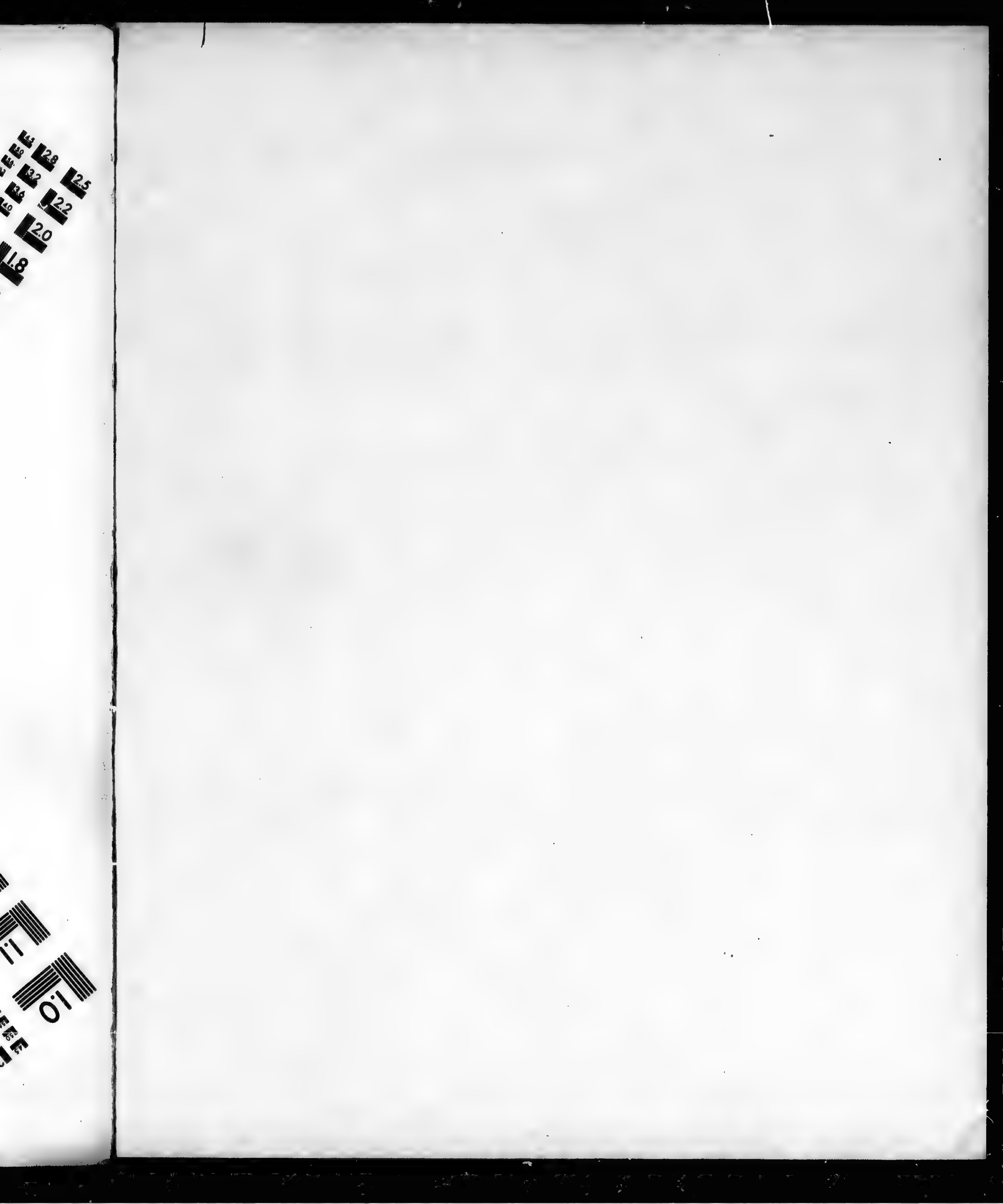


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"



pennes intermédiaires sont longues de six pouces neuf lignes; celles des côtés vont tout en diminuant de longueur par degré, et la plus extérieure, de chaque côté, n'a plus que dix lignes de long; les pieds sont gris, et les ongles noirâtres; le bec est gris à sa base, et noirâtre à son extrémité : ce coliou a dix pouces trois lignes, y compris les longues plumes de la queue : ainsi le corps de l'oiseau n'a réellement que trois pouces et demi de grandeur : il se trouve au Cap de Bonne-Espérance.

2°. *Le coliou huppé du Sénégal* ressemble beaucoup au précédent, et l'on pourroit le regarder comme une variété de cette espèce, quoiqu'il en diffère par la grandeur; car il a deux pouces de longueur de plus que le coliou du Cap : il a de plus une espèce de huppe, formée par des plumes plus longues, sur le sommet de la tête, et cette huppe est du même ton de couleur que le reste du corps; on voit une

bande bien marquée d'un beau bleu-céleste derrière la tête, à la naissance du cou : ce bleu est beaucoup plus vif et plus marqué qu'il n'est représenté dans la planche. La queue de ce coliou se rétrécit de la base à la pointe : le bec n'est pas entièrement noir ; la mandibule supérieure est blanche, depuis la base jusqu'aux deux tiers de sa longueur ; le bout de cette mandibule est noir : ces différences, quoiqu'assez grandes, ne le sont cependant pas assez pour prononcer si ce coliou huppé du Sénégal est une espèce différente ou une simple variété de celui du Cap de Bonne-Espérance.

3°. Une troisième espèce ou variété, encore un peu plus grande que la précédente, est le *coliou rayé* que nous avons vu dans le cabinet de M. Mauduit. Il a treize pouces de longueur, y compris les longues plumes de la queue, lesquelles ont elles seules huit pouces et demi, et dépassent les ailes de sept

pouces et demi : le bec a neuf lignes ; il est noir en dessus, et blanchâtre en dessous.

On l'appelle *coliou rayé*, parce que tout le dessous de son corps est rayé, d'abord, sous la gorge, de bandes brunes sur un fond gris-roussâtre, et, sous le ventre, de bandes également brunes sur un fond roux ; le dessus du corps n'est point rayé, il est d'un gris-terne, légèrement varié de couleur de lilas, qui devient plus rougeâtre sur le croupion et la queue, laquelle est verte, et tout-à-fait semblable à celle des autres colious.

M. Mauduit, auquel nous devons la connoissance de cet oiseau, croit qu'il est natif des contrées voisines du Cap de Bonne-Espérance, parce qu'il lui a été apporté du Cap avec plusieurs autres oiseaux que nous connoissons, et que nous savons appartenir à cette partie de l'Afrique.

4°. *Le coliou de l'île Panay.* Nous

tirons du Voyage de M. Sonnerat la notice que nous allons donner de cet oiseau.

« Il est, dit ce voyageur, de la taille du gros-bec d'Europe ; la tête, le cou, le dos, les ailes et la queue sont d'un gris-cendré, avec une teinte jaune ; la poitrine est de la même couleur, traversée de raies noires ; le bas du ventre et le dessus de la queue sont roussâtres ; les ailes s'étendent un peu au-delà de l'origine de la queue, qui est extrêmement longue, composée de douze pennes d'inégale longueur : les deux premières sont très-courtes ; les deux suivantes, de chaque côté, sont plus longues, et ainsi de paires en paires, jusqu'aux deux dernières plumes qui excèdent toutes les autres ; la quatrième et la cinquième paires diffèrent peu de longueur entr'elles ; le bec est noir ; les pieds sont de couleur de chair pâle ; les plumes qui couvrent la tête sont étroites, et assez longues ; elles

forment une huppe que l'oiseau baisse eu élève à volonté.

Espèces connues dans ce genre.

Le Coliou du Cap de Bonne-Espérance, *colius Capensis.*
Le Coliou huppé du Sénégal, *colius Senegalensis.*
Le Coliou rayé, *colius Striatus.*
Le Coliou de l'île Panay, *colius Panayensis.*

l'oiseau baisse

ns ce genre.

nne - Espérance ,

al, *colius Sene-*

iatus.

colius Panayen-



Deseve del. Jourdan Sculp.

1. LE SERIN. 2. LE TARIN.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]
poème.

[illegible]

[illegible]

. XII.

Sculp.



LXXIIe GENRE.

LE PINSON, *FRINGILLA*.

Caractère générique : bec conique, pointu.

LE SERIN DES CANARIES.

Si le rossignol est le chantre des bois, le serin est le musicien de la chambre; le premier tient tout de la nature, le second participe à nos arts; avec moins de force d'organe, moins d'étendue dans la voix, moins de variété dans les sons, le serin a plus d'oreille, plus de facilité d'imitation, plus de mémoire; et, comme la différence du caractère (sur-tout dans les animaux) tient de

très-près à celle qui se trouve entre leurs sens, le serin, dont l'ouïe est plus attentive, plus susceptible de recevoir et de conserver les impressions étrangères, devient aussi plus social, plus doux, plus familier ; il est capable de connoissance et même d'attachement ; ses caresses sont aimables, ses petits dépits innocens, et sa colère ne blesse ni n'offense : ses habitudes naturelles le rapprochent encore de nous ; il se nourrit de graines comme nos autres oiseaux domestiques ; on l'élève plus aisément que le rossignol, qui ne vit que de chair ou d'insectes, et qu'on ne peut nourrir que de mets préparés. Son éducation, plus facile, est aussi plus heureuse ; on l'élève avec plaisir, parce qu'on l'instruit avec succès ; il quitte la mélodie de son chant naturel pour se prêter à l'harmonie de nos voix et de nos instrumens ; il applaudit, il accompagne, et nous rend au-delà de ce qu'on peut lui donner. Le rossignol,

plus fier de son talent, semble vouloir le conserver dans toute sa pureté; au moins paroît-il faire assez peu de cas des nôtres: ce n'est qu'avec peine qu'on lui apprend à répéter quelques-unes de nos chansons. Le serin peut parler et siffler: le rossignol méprise la parole autant que le sifflet, et revient sans cesse à son brillant ramage; son gosier, toujours nouveau, est un chef-d'œuvre de la nature auquel l'art humain ne peut rien changer, rien ajouter; celui du serin est un modèle de graces d'une trempe moins ferme, que nous pouvons modifier. L'un a donc bien plus de part que l'autre aux agrémens de la société; le serin chante en tout temps, il nous récrée dans les jours les plus sombres, il contribue même à notre bonheur; car il fait l'amusement de toutes les jeunes personnes, les délices des recluses; il charme au moins les ennuis du cloître, porte de la gaîté dans les ames innocentes et captives; et ses

petites amours, qu'on peut considérer de près en le faisant nicher, ont rappelé mille et mille fois à la tendresse des cœurs sacrifiés; c'est faire autant de bien que nos vautours savent faire de mal.

C'est dans le climat heureux des Hespérides que cet oiseau charmant semble avoir pris naissance, ou du moins avoir acquis toutes ses perfections; car nous connoissons en Italie une espèce de serin plus petite que celle des Canaries, et en Provence une autre espèce presque aussi grande; toutes deux plus agrestes, et qu'on peut regarder comme les tiges d'une race civilisée : ces trois oiseaux peuvent se mêler ensemble dans l'état de captivité; mais, dans l'état de nature, ils paroissent se propager sans mélange chacun dans leur climat : ils forment donc trois variétés constantes, qu'il seroit bon de désigner chacune par un nom différent, afin de ne pas les con-

fondre. Le plus grand s'appeloit *cinit* ou *cini* dès le temps de Belon (il y a plus de deux cents ans); en Provence on le nomme encore aujourd'hui *cini* ou *cigni*, et l'on appelle *venturon* celui d'Italie. Le canari, le venturon et le cini sont les noms propres que nous adopterons pour désigner ces trois variétés, et le serin sera le nom de l'espèce générique.

Le venturon ou serin d'Italie se trouve non-seulement dans toute l'Italie, mais en Grèce, en Turquie, en Autriche, en Provence, en Languedoc, en Catalogne, et probablement dans tous les climats de cette température. Néanmoins il y a des années où il est fort rare dans nos provinces méridionales, et particulièrement à Marseille : son chant est agréable et varié, la femelle est inférieure au mâle et par le chant et par le plumage; la forme, la couleur, la voix et la nourriture du venturon et du canari sont

à-peu-près les mêmes, à la différence seulement que le venturon a le corps sensiblement plus petit, et que son chant n'est ni si beau ni si clair.

Le cini ou serin vert de Provence, plus grand que le venturon, a aussi la voix bien plus grande; il est remarquable par ses belles couleurs, par la force de son chant, et par la variété des sons qu'il fait entendre: la femelle, un peu plus grosse que le mâle, et moins chargée de plumes jaunes, ne chante pas comme lui, et ne répond, pour ainsi dire, que par monosyllabes; il se nourrit des plus petites graines qu'il trouve à la campagne; il vit long-temps en cage, et semble se plaire à côté du chardonneret; il paroît l'écouter et en emprunter des accens, qu'il emploie agréablement pour varier son ramage. Il se trouve non-seulement en Provence, mais encore en Dauphiné, dans le Lyonnais, en Bugey, à Genève, en Suisse, en Allemagne, en Italie, en

Espagne. C'est le même oiseau qu'on connoît en Bourgogne sous le nom de *serin ;* il fait son nid sur les osiers plantés le long des rivières, et ce nid est composé de crin et de poil à l'intérieur, et de mousse au-dehors. Cet oiseau, qui est assez commun aux environs de Marseille, et dans nos provinces méridionales jusqu'en Bourgogne, est rare dans nos provinces septentrionales. M. Lottinger dit qu'il n'est que de passage en Lorraine.

La couleur dominante du venturon, comme du cini, est d'un vert jaune sur le dessus du corps, et d'un jaune vert sur le ventre; mais le cini, plus grand que le venturon, en diffère encore par une couleur brune qui se trouve par tache longitudinale sur les côtés du corps, et par ondes au-dessus; au lieu que, dans notre climat, la couleur ordinaire du canari est uniforme d'un jaune citron sur tout le corps, et même sur le ventre. Ce n'est cependant qu'à

leur extrémité que les plumes sont teintes de cette belle couleur, elles sont blanches dans tout le reste de leur étendue. La femelle est d'un jaune plus pâle que le mâle. Mais cette couleur citron, tirant plus ou moins sur le blanc, que le canari prend dans notre climat, n'est pas la couleur qu'il porte dans son pays natal; elle varie suivant les différentes températures. « J'ai remarqué, dit un de nos plus habiles naturalistes, que le serin des Canaries, qui devient tout blanc en France, est à Ténériffe d'un gris presqu'aussi foncé que la linotte; ce changement de couleur provient vraisemblablement de la froideur de notre climat. » La couleur peut varier aussi par la diversité des alimens, par la captivité, et sur-tout par les assortimens des différentes races : dès le commencement de ce siècle les oiseleurs comptoient déjà, dans la seule espèce de canaris, vingt-neuf variétés toutes assez reconnoissables

pour être bien indiquées. La tige primitive de ces vingt-neuf variétés, c'est-à-dire celle du pays natal ou du climat des Canaries, est le serin gris commun. Tous ceux qui sont d'autres couleurs uniformes les tiennent de la différence des climats; ceux qui ont les yeux rouges tendent plus ou moins à la couleur absolument blanche, et les panachés sont de variétés plutôt factices que naturelles.

Indépendamment de ces différences, qui paroissent être les premières variétés de l'espèce pure du serin des Canaries, transporté dans différens climats; indépendamment de quelques races nouvelles qui ont paru depuis, il y a d'autres variétés encore plus apparentes, qui proviennent du mélange du canari avec le venturon et avec le cini; car non-seulement ces trois oiseaux peuvent s'unir et produire ensemble, mais les petits qui en résultent, et qu'on met au rang des mulets stéri-

les, sont des métis féconds dont les races se propagent. Il en est de même du mélange des canaris avec les tarins; les chardonnerets, les linottes, les bruants, les pinsons; on prétend même qu'ils peuvent produire avec le moineau. Ces espèces d'oiseaux, quoique très-différentes, et en apparence assez éloignées de celle des canaris, ne laissent pas de s'unir, et de produire ensemble lorsqu'on prend les précautions et les soins nécessaires pour les apparier. La première attention est de séparer les canaris de tous ceux de leur espèce; et la seconde, d'employer à ces essais la femelle plutôt que le mâle: on s'est assuré que la serine de Canarie produit avec tous les oiseaux que nous venons de nommer; mais il n'est pas également certain que le mâle canari puisse produire avec les femelles de tous ces mêmes oiseaux. Le tarin et le chardonneret sont les seuls sur lesquels il me paroît que la production de la

femelle avec le mâle canari soit bien constatée. Voici ce que m'a écrit à ce sujet un de mes amis, homme aussi expérimenté que véridique, le R. P. Bougot, gardien des capucins.

« Il y a trente ans que j'élève un grand nombre de ces petits oiseaux, et je me suis particulièrement attaché à leur éducation : ainsi, c'est d'après plusieurs expériences et observations que je puis assurer les faits suivans. Lorsqu'on veut apparier des canaris avec des chardonnerets, il faut prendre dans le nid des jeunes chardonnerets de dix à douze jours, et les mettre dans des nids de canaris du même âge, les nourrir ensemble, et les laisser dans la même volière, en accoutumant le chardonneret à la même nourriture du canari. On met pour l'ordinaire des chardonnerets mâles avec des canaris femelles ; ils s'accouplent beaucoup plus facilement, et réussissent aussi beaucoup mieux que quand on donne

aux serins mâles des chardonnerets femelles. Il faut cependant remarquer que la première progéniture est plus tardive, parce que le chardonneret n'entre pas si tôt en *pariage* que le canari. Au contraire, lorsqu'on unit la femelle chardonneret avec le mâle canari, le *pariage* se fait plus tôt. Pour qu'il réussisse, il ne faut jamais lâcher le canari mâle dans des volières où il y a des canaris femelles, parce qu'il préféreroit alors ces dernières à celles du chardonneret.

« A l'égard de l'union du canari mâle avec la femelle tarin, je puis assurer qu'elle réussit très-bien : j'ai depuis neuf ans, dans ma volière, une femelle tarin qui n'a pas manqué de faire trois pontes tous les ans, qui ont assez bien réussi les cinq premières années; mais elle n'a fait que deux pontes par an dans les quatre dernières. J'ai d'autres oiseaux de cette même espèce du tarin, qui ont produit avec les canaris sans

avoir été élevés ni placés séparément. On lâche, pour cela simplement, le tarin mâle ou femelle dans une chambre avec un bon nombre de canaris; on les verra s'apparier dans cette chambre dans le même temps que les canaris entr'eux; au lieu que les chardonnerets ne s'apparient qu'en cage avec le canari, et qu'il faut encore qu'il n'y ait aucun oiseau de leur espèce. Le tarin vit autant de temps qu'un canari, il s'accoutume et mange la même nourriture avec bien moins de répugnance que le chardonneret.

« J'ai encore mis ensemble des linottes avec des canaris; mais il faut que ce soit une linotte mâle avec un canari femelle, autrement il arrive très-rarement qu'ils réussissent, la linotte même ne faisant pas son nid, et pondant seulement quelques œufs dans le panier, lesquels, pour l'ordinaire, sont clairs. J'en ai vu l'expérience, parce que j'ai fait couver des œufs par des

femelles canaris, et, à plusieurs fois, sans aucun produit.

« Les pinsons et les bruants sont très-difficiles à unir avec les canaris : j'ai laissé trois ans une femelle bruant avec un mâle canari, elle n'a pondu que des œufs clairs : il en est de même de la femelle pinson; mais le pinson et le bruant mâles avec la femelle canari ont produit quelques œufs féconds. »

Il résulte de ces faits, et de quelques autres que j'ai recueillis, qu'il n'y a, dans tous ces oiseaux, que le tarin dont le mâle et la femelle produisent également avec le mâle ou la femelle du serin des Canaries. Cette femelle produit aussi assez facilement avec le chardonneret, un peu moins aisément avec le mâle linotte, enfin elle peut produire, quoique plus difficilement, avec les mâles pinsons, bruants et moineaux, tandis que le serin mâle ne peut féconder aucune de ces dernières femelles. La nature est donc plus ambiguë et moins

constante, et le type de l'espèce moins ferme dans la femelle que dans le mâle; celui-ci en est le vrai modèle : la trempe en est beaucoup plus forte que celle de la femelle, qui se prête à des modifications diverses, et même subit des altérations par le mélange des espèces étrangères. Dans le petit nombre d'expériences que j'ai pu faire sur le mélange de quelques espèces voisines d'animaux quadrupèdes, j'ai vu que la brebis produit aisément avec le bouc, et que le belier ne produit point avec la chèvre : on m'a assuré qu'il y avoit exemple de la production du cerf avec la vache, tandis que le taureau ne s'est jamais joint à la biche; la jument produit plus aisément avec l'âne que le cheval avec l'ânesse, et, en général, les races tiennent toujours plus du mâle que de la femelle. Ces faits s'accordent avec ceux que nous venons de rapporter au sujet du mélange des oiseaux. On voit que la femelle canari

peut produire avec le venturon, le cini, le tarin, le chardonneret, la linotte, le pinson, le bruant, et le moineau; tandis que le mâle canari ne produit aisément qu'avec la femelle du tarin, difficilement avec celle du chardonneret, et point avec les autres. On peut donc en conclure que la femelle appartient moins rigoureusement à son espèce que le mâle, et qu'en général c'est par les femelles que se tiennent de plus près les espèces voisines. Il est bien évident que la serine approche beaucoup plus que le serin de l'espèce du bruant, de la linotte, du pinson et du moineau, puisqu'elle s'unit et produit avec tous, tandis que son mâle ne veut s'unir, ni produire avec aucune femelle de ces mêmes espèces. Je dis ne veut, car ici la volonté peut faire beaucoup plus qu'on ne pense; et peut-être n'est-ce que faute d'une volonté ferme que les femelles se laissent subjuguer, et souffrent des recherches étrangères et des unions

disparates. Quoi qu'il en soit, on peut, en examinant les résultats du mélange de ces différens oiseaux, tirer des inductions qui s'accordent avec tout ce que j'ai dit au sujet de la génération des animaux et de leur développement. Comme cet objet est important, j'ai cru devoir donner ici les principaux résultats du mélange des canaris, soit entre eux, soit avec les espèces que nous venons de citer.

La première variété, qui paroît constituer deux races distinctes dans l'espèce du canari, est composée des canaris panachés et de ceux qui ne le sont pas. Les blancs ne sont jamais panachés, non plus que les jaunes citron ; seulement lorsque ces derniers ont quatre ou cinq ans, l'extrémité des ailes et la queue deviennnent blanches. Les gris ne sont pas d'une seule couleur grise. Il y a sur le même oiseau des plumes plus ou moins grises ; et dans un nombre de ses oiseaux gris, il

s'en trouve d'un gris plus clair, plus foncé, plus brun et plus noir. Les agates sont de couleur uniforme, seulement il y en a dont la couleur agate est plus claire ou plus foncée. Les isabelles sont plus semblables; leur couleur ventre-de-biche est constante et toujours uniforme, soit sur le même oiseau, soit dans plusieurs individus. Dans les panachés, les jaunes jonquilles sont panachés de noirâtre; ils ont ordinairement du noir sur la tête. Il y a des canaris panachés dans toutes les couleurs simples que nous avons indiquées; mais ce sont les jaunes jonquilles qui sont le plus panachés de noir.

Lorsque l'on apparie des canaris de couleur uniforme, les petits qui en proviennent sont de la même couleur. Un mâle gris et une femelle grise ne produiront ordinairement que des oiseaux gris : il en est de même des isabelles, des blonds, des blancs, des jaunes, des agates, tous produisent leurs

semblables en couleur ; mais si l'on mêle ces différentes couleurs en donnant, par exemple, une femelle blonde à un mâle gris, ou une femelle grise à un mâle blond, et ainsi dans toutes les autres combinaisons, on aura des oiseaux qui seront plus beaux que ceux de même couleur ; et, comme ce nombre de combinaisons de races que l'on peut croiser est presque inépuisable, on peut encore tous les jours amener à la lumière des nuances et des variétés qui n'ont pas encore paru. Les mélanges que l'on peut faire des canaris panachés avec ceux de couleur uniforme, augmentent encore de plusieurs milliers de combinaisons les résultats que l'on doit en attendre ; et les variétés de l'espèce peuvent être multipliées, pour ainsi dire, à l'infini. Il arrive même assez souvent que, sans employer des oiseaux panachés, on a de très-beaux petits oiseaux bien panachés, qui ne doivent leur beauté qu'au

mélange de couleurs différentes de leurs père et mère, ou à leurs ascendans, dont quelques-uns, du côté paternel ou maternel, étoient panachés.

A l'égard du mélange des autres espèces, avec celle du canari, voici les observations que j'ai pu recueillir. De tous les serins, le cini, ou serin vert, est celui qui a la voix la plus forte, et qui paroît être le plus vigoureux, le plus ardent pour la propagation; il peut suffire à trois femelles canaris; il leur porte à manger sur leurs nids, ainsi qu'à leurs petits. Le tarin et le chardonneret ne sont ni si vigoureux, ni si vigilans, et une seule femelle canari suffit à leurs besoins.

Les oiseaux qui proviennent des mélanges du cini, du tarin, et du chardonneret avec une serine, sont ordinairement plus forts que les canaris; ils chantent plus long-temps, et leur voix très-sonore est plus forte; mais ils apprennent plus difficilement; la

plupart ne sifflent jamais qu'imparfaitement, et il est rare d'en trouver qui puissent répéter un seul air sans y manquer.

Lorsqu'on veut se procurer des oiseaux par le mélange du chardonneret avec la serine de Canarie, il faut que le chardonneret ait deux ans et la serine un an, parce qu'elle est plus précoce ; et, pour l'ordinaire, ils réussissent mieux, quand on a pris la précaution de les élever ensemble : néanmoins cela n'est pas absolument nécessaire, et l'auteur du Traité des Serins se trompe, en assurant qu'il ne faut pas que la serine se soit auparavant accouplée avec un mâle de son espèce, que cela l'empêcheroit de recevoir les mâles d'une autre espèce. Voici un fait tout opposé. « Il m'est arrivé (dit le P. Bougot) de mettre ensemble douze canaris, quatre mâles et huit femelles ; du mouron de mauvaise qualité fit mourir trois de ces mâles, et toutes

les femelles perdirent leur première ponte. Je m'avisai de substituer aux trois mâles morts, trois chardonnerets mâles pris dans un battant; je les lâchai dans la volière au commencement de mai. Sur la fin de juillet, j'eus deux nids de petits mulets qui réussirent on ne peut pas mieux; et l'année suivante, j'ai eu trois pontes de chaque chardonneret mâle avec les femelles canaris. Les femelles canaris ne produisent ordinairement avec le chardonneret que depuis l'âge d'un an jusqu'à quatre; tandis qu'avec leurs mâles naturels, elles produisent jusqu'à huit ou neuf ans d'âge; il n'y a que la femelle commune panachée qui produise au-delà de l'âge de quatre ans avec le chardonneret. Au reste, il ne faut jamais lâcher le chardonneret dans une volière, parce qu'il détruit les nids, et casse les œufs des autres oiseaux.» On voit que les serines, quoiqu'accoutumées aux mâles de leur espèce, ne

laissent pas de se prêter à la recherche des chardonnerets, et ne s'en unissent pas moins avec eux. Leur union est même aussi féconde qu'avec leurs mâles naturels, puisqu'elles font trois pontes dans un an avec le chardonneret : il n'en est pas de même de l'union du mâle linotte avec la serine; il n'y a pour l'ordinaire qu'une seule ponte, et très-rarement deux dans l'année.

Ces oiseaux bâtards, qui proviennent du mélange des canaris avec les tarins, les chardonnerets, etc., ne sont pas des mulets stériles, mais des métis féconds qui peuvent s'unir et produire non-seulement avec leurs races maternelle ou paternelle, mais même reproduire entre eux des individus féconds, dont les variétés peuvent aussi se mêler et se perpétuer. Mais il faut convenir que le produit de la génération dans ces métis n'est pas aussi certain, ni aussi nombreux à beaucoup près

dans les espèces pures ; ces métis ne font ordinairement qu'une ponte par an, et rarement deux ; souvent les œufs sont clairs, et la production réelle dépend de plusieurs petites circonstances qu'il n'est pas possible de reconnoître, et moins encore d'indiquer précisément. On prétend que, parmi ces métis, il se trouve toujours beaucoup plus de mâles que de femelles. « Une femelle de canari et un chardonneret (dit le P. Bougot) m'ont, dans la même année, produit en trois pontes dix-neuf œufs, qui tous ont réussi ; dans ces dix-neuf petits mulets, il n'y avoit que trois femelles sur seize mâles. » Il seroit bon de constater ce fait par des observations réitérées. Dans les espèces pures de plusieurs oiseaux, comme dans celle de la perdrix, on a remarqué qu'il y a aussi plus de mâles que de femelles. La même observation a été faite sur l'espèce humaine ; il naît environ dix-sept garçons sur seize

filles dans nos climats : on ignore quelle est la proportion du nombre des mâles et de celui des femelles dans l'espèce de la perdrix ; on sait seulement que les mâles sont en plus grand nombre, parce qu'il y a toujours des *bourdons* vacans dans le temps du *pariage* : mais il n'est pas à présumer que, dans aucune espèce pure, le nombre des mâles excède celui des femelles, autant que seize excède trois ; c'est-à-dire, autant que dans l'espèce mêlée de la serine et du chardonneret. J'ai ouï dire seulement qu'il se trouvoit de même plus de femelles que de mâles dans le nombre des mulets qui proviennent de l'âne et de la jument ; mais je n'ai pu me procurer sur cela des informations assez exactes pour qu'on doive y compter. Il s'agiroit donc (et cela seroit assez facile) de déterminer, par des observations, combien il naît de mâles, et combien de femelles dans l'espèce pure du canari, et voir ensuite

si le nombre des mâles est encore beaucoup plus grand dans les métis qui proviennent des espèces mêlées du chardonneret et de la serine. La raison qui me porte à le croire, c'est qu'en général le mâle influe plus que la femelle sur la force et la qualité des races. Au reste, ces oiseaux métis, qui sont plus forts, et qui ont la voix plus perçante, l'haleine plus longue que les canaris de l'espèce pure, vivent aussi plus long-temps. Mais il y a une observation constante, qui porte sur les uns et sur les autres; c'est que, plus ils travaillent à la propagation, et plus ils abrègent leur vie. Un serin mâle, élevé seul, et sans communication avec une femelle, vivra communément treize ou quatorze ans: un métis provenant du chardonneret, traité de même, vit dix-huit, et même dix-neuf ans. Un métis provenant du tarin, et également privé de femelles, vivra quinze ou seize ans, tandis que le serin mâle,

auquel on donne une femelle ou plusieurs, ne va guère que dix ou onze ans, le métis tarin onze ou douze ans, et le métis chardonneret quatorze ou quinze : encore faut-il avoir l'attention de les séparer tous de leurs femelles après les pontes, c'est-à-dire, depuis le mois d'août jusqu'au mois de mars; sans cela leur passion les use, et leur vie se raccourcit encore de deux ou trois années.

A ces remarques particulières, qui toutes sont intéressantes, je dois ajouter une observation générale plus importante, et qui peut encore donner quelques lumières sur la génération des animaux, et sur le développement de leurs différentes parties. L'on a constamment observé en mêlant les canaris, soit entr'eux, soit avec des oiseaux étrangers, que les métis provenus de ces mélanges ressemblent à leur père par la tête, la queue, les jambes, et à leur mère par le reste du corps:

on peut faire la même observation sur les mulets quadrupèdes ; ceux qui viennent de l'âne et de la jument ont le corps aussi gros que leur mère, et tiennent du père, les oreilles, la queue, la sécheresse des jambes ; il paroît donc que dans le mélange des deux liqueurs séminales, quelqu'intime qu'on doive le supposer pour l'accomplissement de la génération, les molécules organiques fournies par la femelle, occupent le centre de cette sphère vivante qui s'accroît dans toutes les dimensions, et que les molécules données par le mâle environnent celles de la femelle, de manière que l'enveloppe et les extrémités du corps appartiennent plus au père qu'à la mère. La peau, le poil et les couleurs, qu'on doit aussi regarder comme faisant partie extérieure du corps, tiennent plus du côté paternel que du côté maternel. Plusieurs métis que j'ai obtenus en donnant un bouc à des brebis, avoient tous, au

lieu de laine, le poil rude de leur père. Dans l'espèce humaine on peut de même remarquer que communément le fils ressemble plus à son père qu'à sa mère par les jambes, les pieds, les mains, l'écriture, la quantité et la couleur des cheveux, la qualité de la peau, la grosseur de la tête; et dans les mulâtres qui proviennent d'un blanc et d'une négresse, la teinte de noir est plus diminuée que dans ceux qui viennent d'un nègre et d'une blanche; tout cela semble prouver que dans l'établissement local des molécules organiques fournies par les deux sexes, celles du mâle surmontent et enveloppent celles de la femelle, lesquelles forment le premier point d'appui, et, pour ainsi dire, le noyau de l'être qui s'organise; et que, malgré la pénétration et le mélange intime de ces molécules, il en reste plus de masculines à la surface, et plus de féminines à l'intérieur, ce qui paroît naturel, puisque

ce sont les premières qui vont chercher les secondes; d'où il résulte que dans le développement du corps, les membres doivent tenir plus du père que de la mère, et le corps doit tenir plus de la mère que du père.

Et comme en général la beauté des espèces ne se perfectionne et ne peut même se maintenir qu'en croisant les races, et qu'en même temps la noblesse de la figure, la force et la vigueur du cops dépendent presqu'en entier de la bonne proportion des membres, ce n'est que par les mâles qu'on peut ennoblir ou relever les races dans l'homme et dans les animaux; de grandes et belles jumens avec de vilains petits chevaux ne produiront jamais que des poulains mal faits; tandis qu'un beau cheval avec une jument, quoique laide, produira de très-beaux chevaux, et d'autant plus beaux, que les races du père et de la mère seront plus éloignées, plus étrangères l'une à l'autre.

Il en est de même des moutons, ce n'est qu'avec des beliers étrangers, qu'on peut en relever les races, et jamais une belle brebis avec un petit belier commun ne produira que des agneaux tout aussi communs. Il me resteroit plusieurs choses à dire sur cette matière importante; mais ici ce seroit se trop écarter de notre sujet, dont néanmoins l'objet le plus intéressant, le plus utile pour l'Histoire de la Nature seroit l'exposition de toutes les observations qu'on a déjà faites, et que l'on pourroit faire encore sur le mélange des animaux. Comme beaucoup de gens s'occupent ou s'amusent de la multiplication des serins, et qu'elle se fait en peu de temps, on peut aisément tenter un grand nombre d'expériences sur leurs mélanges avec des oiseaux différens, ainsi que sur les produits ultérieurs de ces mélanges; je suis persuadé que, par la réunion de toutes ces observations et leur compa-

raison avec celles qui ont été faites sur les animaux et sur l'homme, on parviendroit à déterminer peut-être assez précisément l'influence, la puissance effective du mâle dans la génération relativement à celle de la femelle, et par conséquent désigner les rapports généraux par lesquels on pourroit présumer que tel mâle convient ou disconvient à telle ou telle femelle, etc.

Néanmoins il est vrai que, dans les animaux comme dans l'homme, et même dans nos petits oiseaux, la disconvenance du caractère, ou, si l'on veut, la différence des qualités morales, nuit souvent à la convenance des qualités physiques. Si quelque chose peut prouver que le caractère est une impression bonne ou mauvaise donnée par la nature, et dont l'éducation ne peut changer les traits, c'est l'exemple de nos serins. « Ils sont presque tous, dit M. Hervieux, différens les

uns des autres par leurs inclinations; il y a des mâles d'un tempérament toujour triste, rêveur, pour ainsi dire, et presque toujours bouffis, chantant rarement et ne chantant que d'un ton lugubre.... qui sont des temps infinis à apprendre et ne savent jamais que très-imparfaitement ce qu'on leur a montré, et le peu qu'ils savent, ils l'oublient aisément.... Ces mêmes serins sont souvent d'un naturel si mal-propre, qu'ils ont toujours les pattes et la queüe sales; ils ne peuvent plaire à leur femelle qu'ils ne réjouissent jamais par leur chant, même dans le temps que ses petits viennent d'éclore, et d'ordinaire ces petits ne valent pas mieux que leur père.... Il y a d'autres serins qui sont si mauvais, qu'ils tuent la femelle qu'on leur donne, et qu'il n'y a d'autre moyen de les dompter qu'en leur en donnant deux; elles se réuniront pour leur défense commune, et l'ayant d'abord vaincu par la force,

elles le vaincront ensuite par l'amour. Il y en a d'autres d'une inclination si barbare, qu'ils cassent et mangent les œufs lorsque la femelle les a pondus, ou si ce père dénaturé les laisse couver, à peine les petits sont ils éclos qu'il les saisit avec le bec, les traîne dans la cabane et les tue. » D'autres, qui sont sauvages, farouches, indépendans, qui ne veulent être ni touchés ni caressés, qu'il faut laisser tranquilles, et qu'on ne peut gouverner ni traiter comme les autres; pour peu qu'on se mêle de leur ménage, ils refusent de produire, il ne faut ni toucher à leur cabane, ni leur ôter les œufs, et ce n'est qu'en les laissant vivre à leur fantaisie qu'ils s'uniront et produiront. Il y en a d'autres enfin qui sont très-paresseux; par exemple, les gris ne font presque jamais de nid, il faut que celui qui les soigne fasse leur nid pour eux, etc. Tous ces caractères sont, comme l'on voit, très-distincts entr'eux, et très-

différens de celui de nos serins favoris, toujours gais, toujours chantans, si familiers, si aimables, si bon maris, si bons pères, et en tout d'un caractère si doux, d'un naturel si heureux, qu'ils sont susceptibles de toutes les bonnes impressions et doués des meilleures inclinations ; ils récréent sans cesse leur femelle par leur chant ; ils la soulagent dans la pénible assiduité de couver ; ils l'invitent à changer de situation, à leur céder la place, et couvent eux-mêmes tous les jours pendant quelques heures ; ils nourrissent aussi leurs petits, et enfin apprennent tout ce qu'on veut leur montrer. C'est par ceux-ci seuls qu'on doit juger l'espèce, et je n'ai fait mention des autres que pour démontrer que le caractère, même dans les animaux, vient de la nature, et n'appartient pas à l'éducation.

Au reste, le mauvais naturel apparent, qui leur fait casser les œufs et tuer leurs petits, vient souvent de leur

tempérament et de leur trop grande pétulance en amour ; c'est pour jouir de leur femelle, plus pleinement et plus souvent, qu'ils la chassent du nid et lui ravissent les plus chers objets de son affection. Aussi la meilleure manière de faire nicher ces oiseaux n'est pas de les séparer et de les mettre en cabane ; il vaut beaucoup mieux leur donner une chambre bien exposée au soleil et au levant d'hiver : ils s'y plaisent davantage et y multiplient mieux ; car s'ils sont en cage ou en cabane avec une seule femelle, ils lui casseront ses œufs pour en jouir de nouveau : dans la chambre, au contraire, où il doit y avoir plus de femelles que de mâles, ils en chercheront une autre, et laisseront la première couver tranquillement. D'ailleurs les mâles par jalousie ne laissent pas de se donner entr'eux de fortes distractions ; et lorsqu'ils en voient un trop ardent tourmenter sa femelle et vouloir casser

les œufs, ils le battent assez pour amortir ses desirs.

On leur donnera, pour faire les nids, de la charpie de linge fin, de la bourre de vache ou de cerf, qui n'ait pas été employée à d'autres usages, de la mousse, et du petit foin sec et très-menu. Les chardonnerets et les tarins, qu'on met avec les serines, lorsqu'on veut se procurer des métis, emploient le petit foin et la mousse de préférence; mais les serins se servent plutôt de la bourre et de la charpie : il faut qu'elle soit bien hachée, crainte qu'ils n'enlèvent les œufs avec cette espèce de filasse qui s'embarrasseroit dans leurs pieds.

Pour les nourrir, on établit, dans la chambre, une trémie percée tout à l'entour, de manière qu'ils puissent y passer la tête. On mettra dans cette trémie une portion du mélange suivant : trois pintes de navette, deux d'avoine, deux de millet, et enfin une

pinte de chenevis, et tous les douze ou treize jours on regarnira la trémie, prenant garde que toutes ces graines soient bien nettes et bien vannées. Voilà leur nourriture tant qu'ils n'ont que des œufs ; mais la veille que les petits doivent éclore, on leur donnera un échaudé sec et pêtri sans sel, qu'on leur laissera jusqu'à ce qu'il soit mangé, après quoi on leur donnera des œufs cuits durs : un seul œuf dur s'il n'y a que deux mâles et quatre femelles; deux œufs s'il y a quatre mâles et huit femelles, et ainsi à proportion du nombre : on ne leur donnera ni salade ni verdure pendant qu'ils nourrissent, cela affoibliroit beaucoup les petits, mais, pour varier un peu leurs alimens, et les réjouir par un nouveau mets, vous leur donnerez, tous les trois jours, sur une assiette, au lieu de l'échaudé, un morceau de pain blanc trempé dans l'eau et pressé dans la main : ce pain, qu'on ne leur donnera qu'un seul jour

sur trois, étant pour ces oiseaux une nourriture moins substantielle que l'échaudé, les empêchera de devenir trop gras pendant leur ponte : on fera bien aussi de leur fournir, dans le même temps, quelques graines d'alpis, et seulement tous les deux jours, crainte de les trop échauffer : le biscuit sucré produit ordinairement cet effet, qui est suivi d'un autre encore plus préjudiciable ; c'est qu'étant nourris de biscuit, ils font souvent des œufs clairs ou des petits foibles et trop délicats. Lorsqu'ils auront des petits, on leur fera tous les jours bouillir de la navette, afin d'en ôter l'âcreté. « Une longue expérience (dit le P. Bougot) m'a appris que cette nourriture est celle qui leur convient le mieux, quoi qu'en disent tous les auteurs qui ont écrit sur les canaris. »

Après leur ponte il faut leur donner du plantain et de la graine de laitue pour les purger ; mais il faut en même temps

ôter tous les jeunes oiseaux, qui s'affoibliroient beaucoup par cette nourriture, qu'on ne doit fournir que pendant deux jours aux pères et mères. Quand vous voudrez élever des serins à la brochette, il ne faudra pas, comme le conseillent la plupart des oiseleurs, les laisser à leur mère jusqu'au onzième ou douzième jour; il vaut mieux lui ôter ses petits dès le huitième jour; on les enlèvera avec le nid, et on ne lui laissera que le panier. On préparera d'avance la nourriture de ces petits; c'est une pâtée composée de navette bouillie, d'un jaune d'œuf et de mie d'échaudé, mêlée et pétrie avec un peu d'eau, dont on leur donnera des becquées toutes les deux heures; il ne faut pas que cette pâtée soit trop liquide, et l'on doit, crainte qu'elle ne s'aigrisse, la renouveler chaque jour, jusqu'à ce que les petits mangent seuls.

Dans ces oiseaux captifs la pro-

duction ne paroît pas aussi constante, mais paroît néanmoins plus nombreuse qu'elle ne le seroit probablement daus leur état de liberté; car il y a quelques femelles qui font quatre et même cinq pontes par an, chacune de quatre, cinq, six et quelquefois sept œufs : communément elles font trois pontes, et la mue les empêche d'en faire davantage. Il y a néanmoins des femelles qui couvent pendant la mue, pourvu que leur ponte soit commencée avant ce temps. Les oiseaux de la même nichée ne muent pas tous en même temps. Les plus foibles sont les premiers qui subissent ce changement d'état; les plus forts ne muent souvent que plus d'un mois après. La mue des serins jonquilles est plus longue et ordinairement plus funeste que celle des autres. Ces femelles jonquilles ne font que trois pontes de trois œufs chacune; les blonds mâles et femelles sont trop délicats, et leur nichée réussit

rarement ; les isabelles ont quelque répugnance à s'apparier ensemble ; le mâle prend rarement, dans une grande volière, une femelle isabelle ; et ce n'est qu'en les mettant tous deux en cage qu'ils se déterminent à s'unir. Les blancs, en général, sont bons à tous ; ils couvent, nichent et produisent aussi bien et mieux qu'aucun des autres, et les blancs panachés sont aussi les plus forts de tous.

Malgré ces différences dans le naturel, le tempérament, et dans le nombre de la production de ces oiseaux, le temps de l'incubation est le même ; tous couvent également treize jours ; et, lorsqu'il y a un jour de plus ou de moins, cela paroît venir de quelque circonstance particulière : le froid retarde l'exclusion des petits, et le chaud l'accélère ; aussi arrive-t-il souvent que la première couvée, qui se trouve au mois d'avril, dure treize jours et demi, ou quatorze jours au lieu de

treize, si l'air est alors plus froid que tempéré ; et au contraire dans la troisième couvée, qui se fait pendant les grandes chaleurs du mois de juillet ou d'août, il arrive quelquefois que les petits sortent de l'œuf au bout de douze jours et demi ou même douze jours. On fera bien de séparer les mauvais œufs des bons ; mais, pour les reconnoître d'une manière sûre, il faut attendre qu'ils ayent été couvés pendant huit ou neuf jours ; on prend doucement chaque œuf par les deux bouts, crainte de les casser, on les mire au grand jour ou à la lumière d'une chandelle, et l'on rejette tous ceux qui sont clairs ; ils ne feroient que fatiguer la femelle si on les lui laissoit : en triant ainsi les œufs clairs, on peut assez souvent de trois couvées n'en faire que deux ; la troisième femelle se trouvera libre, et travaillera bientôt à une seconde nichée. Une pratique fort recommandée par les oiseleurs, c'est d'en-

lever les œufs à la femelle à mesure qu'elle les pond, et de leur substituer des œufs d'ivoire, afin que tous les œufs puissent éclore en même temps; on attend le dernier œuf avant de rendre les autres à la femelle et de lui ôter ceux d'ivoire. D'ordinaire le moment de la ponte est à six ou sept heures du matin; on prétend que, quand elle retarde seulement d'une heure, c'est que la femelle est malade; la ponte se fait ainsi successivement : il est donc aisé de se saisir des œufs à mesure qu'ils sont produits. Néanmoins cette pratique, qui est plutôt relative à la commodité de l'homme qu'à celle de l'oiseau, est contraire au procédé de la nature; elle fait subir à la mère une plus grande déperdition de chaleur, et la surcharge tout-à-la-fois de cinq ou six petits, qui, venant tous ensemble, l'inquiètent plus qu'ils ne la réjouissent; tandis qu'en les voyant éclore successivement les uns après les

autres, ses plaisirs se multiplient, et soutiennent ses forces et son courage; aussi des oiseleurs très-intelligens m'ont assuré qu'en n'ôtant pas les œufs à la femelle, et les laissant éclore successivement, ils avoient toujours mieux réussi que par cette substitution des œufs d'ivoire.

Au reste, nous devons dire qu'en général les pratiques trop recherchées, et les soins scrupuleux que nos écrivains conseillent de donner à l'éducation de ces oiseaux, sont plus nuisibles qu'utiles; il faut, autant qu'il est possible, se rapprocher en tout de la nature. Dans leur pays natal, les serins se tiennent sur les bords des petits ruisseaux ou des ravines humides; il ne faut donc jamais les laisser manquer d'eau, tant pour boire que pour se baigner. Comme ils sont originaires d'un climat très-doux, il faut les mettre à l'abri de la rigueur de l'hiver; il paroît même qu'étant déjà assez ancien-

nement naturalisés en France, ils se sont habitués au froid de notre pays; car on peut les conserver en les logeant dans une chambre sans feu, dont il n'est pas même nécessaire que la fenêtre soit vitrée; une grille maillée, pour les empêcher de fuir, suffira: je connois plusieurs oiseleurs, qui m'ont assuré qu'en les traitant ainsi on en perd moins que quand on les tient dans des chambres échauffées par le feu. Il en est de même de la nourriture; on pourroit la rendre plus simple, et peut-être ils ne s'en porteroient que mieux. Une attention, qui paroît plus nécessaire qu'aucune autre, c'est de ne jamais presser le temps de la première nichée; on a coutume de permettre à ces oiseaux de s'unir vers le 20 ou le 25 de mars, et l'on feroit mieux d'attendre le 12 ou le 15 d'avril; car, lorsqu'on les met ensemble dans un temps encore froid, ils se dégoûtent souvent l'un de l'autre; et si, par hasard, les fe-

melles font des œufs, elles les abandonnent, à moins que la saison ne devienne plus chaude; on perd donc une nichée toute entière en voulant avancer le temps de la première.

Les jeunes serins sont différens des vieux, tant par les couleurs du plumage que par quelques autres caractères. « Un jeune serin de l'année, observé le 13 septembre 1772, avoit la tête, le cou, le dos et les pennes des ailes noirâtres, excepté les quatre premières pennes de l'aile gauche, et les six premières pennes de l'aile droite, qui étoient blanchâtres; le croupion, les couvertures des ailes, la queue, qui n'étoit pas encore entièrement formée, et le dessous du corps, étoient aussi de couleur blanchâtre, et il n'y avoit pas encore de plumes sur le ventre depuis le *sternum* jusqu'à l'*anus*. Ce jeune oiseau avoit le bec inférieur rentrant dans le bec supérieur, qui étoit assez gros et un peu crochu. « A mesure que

l'oiseau avance en âge, la disposition et les nuances de couleur changent; on distingue les vieux des jeunes par la force, la couleur et le chant : les vieux ont constamment les couleurs plus foncées et plus vives que les jeunes; leurs pattes sont plus rudes et tirant sur le noir, s'ils sont de la race grise; ils ont aussi les ongles plus gros et plus longs que les jeunes. La femelle ressemble quelquefois si fort au mâle, qu'il n'est pas aisé de les distinguer au premier coup d'œil : cependant le mâle a toujours les couleurs plus fortes que la femelle, la tête un peu plus grosse et plus longue, les tempes d'un jaune plus orangé, et sous le bec une espèce de flamme jaune qui descend plus bas que sous le bec de la femelle; il a aussi les jambes plus longues; enfin il commence à gazouiller presque aussitôt qu'il mange seul. Il y a des femelles qui, dans ce premier âge, gazouillent aussi fort que les mâles : mais, en ras-

semblant ces différens indices, on pourra distinguer, même avant la première mue, les serins mâles et les femelles. Après ce temps il n'y a plus d'incertitude à cet égard ; car les mâles commencent dès-lors à déclarer leur sexe par le chant.

Toute expression subite de la voix est, dans les animaux, un indice vif de passion ; et, comme l'amour est de toutes les émotions intérieures celle qui les remue le plus souvent, et qui les transporte le plus puissamment, ils ne manquent guère de manifester leur ardeur. Les oiseaux par leur chant, le taureau par son mugissement, le cheval par le hennissement, l'ours par son gros murmure, etc. annoncent tous un seul et même desir. L'ardeur de ce desir n'est pas, à beaucoup près, aussi grande, aussi vive dans la femelle que dans le mâle ; aussi ne l'exprime-t-elle que rarement par la voix : celle de la serine n'est tout au plus qu'un petit

ton de tendre satisfaction, un signe de consentement qui n'échappe qu'après avoir écouté long-temps, et après s'être laissé pénétrer de la prière ardente du mâle, qui s'efforce d'exciter ses desirs en lui transmettant les siens. Néanmoins cette femelle a, comme toutes les autres, grand besoin de l'usage de l'amour dès qu'elle est une fois excitée; car elle tombe malade et meurt lorsqu'étant séparés, celui qui a fait naître sa passion ne peut la satisfaire.

Il est rare que les serins, élevés en chambre, tombent malades avant la ponte; il y a seulement quelques mâles qui s'excèdent, et meurent d'épuisement: si la femelle devient malade pendant la couvée, il faut lui ôter ses œufs et les donner à une autre; car, quand même elle se rétabliroit promptement, elle ne les couveroit plus. Le premier symptôme de la maladie, surtout dans le mâle, est la tristesse; dès qu'on ne lui voit plus sa gaîté ordi-

naire, il faut le mettre seul dans une cage, et le placer au soleil dans la chambre où réside sa femelle. S'il devient bouffi, on regardera s'il n'a pas un bouton au-dessus la queue : lorsque ce bouton est mûr et blanc, l'oiseau le perce souvent lui-même avec le bec; mais si la suppuration tarde trop, on pourra ouvrir le bouton avec une grosse aiguille, et en suite étuver la plaie avec de la salive sans y mêler de sel, ce qui la rendroit trop cuisante sur la plaie : le lendemain, on lâchera l'oiseau malade, et l'on reconnoîtra, par son maintien et son empressement auprès de sa femelle, s'il est guéri ou non. Dans ce dernier cas, il faut le reprendre, lui souffler, avec un petit tuyeau de plume, du vin blanc sous ses ailes, le remettre au soleil, et reconnoître, en le lâchant le lendemain, l'état de sa santé : si la tristesse et le dégoût continuent après ces petits remèdes, on ne peut guère espérer de le

sauver ; il faudra dès-lors le remettre en cage séparée, et donner à sa femelle un autre mâle ressemblant à celui qu'elle perd, ou si cela ne se peut, on tâchera de lui donner un mâle de la même espèce qu'elle; il y a ordinairement plus de sympathie entre ceux qui se ressemblent qu'avec les autres, à l'exception des serins isabelles, qui donnent la préférence à des femelles d'autre couleur. Mais il faut que ce nouveau mâle, qu'on veut substituer au premier, ne soit point un novice en amour, et que par conséquent il ait déjà niché ; si la femelle tombe malade, on lui fera le même traitement qu'au mâle.

La cause la plus ordinaire des maladies, est la trop abondante ou la trop bonne nourriture : lorsqu'on fait nicher ces oiseaux en cage ou en cabane, souvent ils mangent trop, ou prennent de préférence les alimens succulens destinés aux petits; et la plupart tombent

malades de réplétion ou d'inflammation. En les tenant en chambre, on prévient en grande partie cet inconvénient parce qu'étant en nombre, ils s'empêchent réciproquement de s'excéder. Un mâle qui mange longtemps est sûr d'être battu par les autres mâles ; il en est de même des femelles ; ces débats leur donnent du mouvement, des distractions et de la tempérance par nécessité : c'est principalement pour cette raison qu'ils ne sont presque jamais malades en chambre pendant le temps de la nichée ; ce n'est qu'après celui de la couvée que les infirmités et les maux se déclarent, la plupart ont d'abord le bouton dont nous venons de parler, ensuite tous sont sujets à la mue ; les uns soutiennent assez bien ce changement d'état, et ne laissent pas de chanter un peu chaque jour ; mais la plupart perdent la voix, et quelques-uns dépérissent et meurent. Dès que les femelles ont

atteint l'âge de six ou sept ans, il en périt beaucoup dans la mue; les mâles supportent plus aisément cette espèce de maladie, et subsistent trois ou quatre années de plus. Cependant, comme la mue est un effet dans l'ordre de la nature, plutôt qu'une maladie accidentelle, ces oiseaux n'auroient pas besoin de remèdes, ou les trouveroient eux-mêmes s'ils étoient élevés par leurs pères et mères dans l'état de nature et de liberté; mais étant contraints, nourris par nous, et devenus plus délicats, la mue qui, pour les oiseaux libres, n'est qu'une indisposition, un état de santé moins parfaite, devient, pour ces captifs, une maladie grave et très-souvent funeste, à laquelle même il y a peu de remèdes : au reste, la mue est d'autant moins dangereuse qu'elle arrive plus tôt, c'est-à-dire, en meilleure saison. Les jeunes serins muent dès la première année, six semaines après qu'ils sont nés; ils deviennent tristes, parois-

sent bouffis, et mettent la tête dans leurs plumes; leur duvet tombe dans cette première mue, et à la seconde, c'est-à-dire l'année suivante, les grosses plumes, même celles des ailes et de la queue tombent aussi. Les jeunes oiseaux des dernières couvées qui ne sont nés qu'en septembre ou plus tard, souffrent donc beaucoup plus de la mue que ceux qui sont nés au printemps; le froid est très-contraire à cet état, et ils périroient tous si on n'avoit soin de les tenir alors dans un lieu tempéré, et même sensiblement chaud. Tant que dure la mue, c'est-à-dire pendant six semaines ou deux mois, la nature travaille à produire des plumes nouvelles; et les molécules organiques, qui étoient précédemment employées à faire le fond de la liqueur séminale, se trouvent absorbées pour cette autre production : c'est par cette raison que, dans ce même temps de mue, les oiseaux ne se cherchent, ni ne s'accou-

plent, et qu'ils cessent de produire; car ils manquent alors de ce surplus de vie, dont tout être a besoin pour pouvoir la communiquer à d'autres.

La maladie la plus funeste et la plus ordinaire, sur-tout aux jeunes serins, est celle qu'on appelle l'*avalure;* il semble en effet que les boyaux soient alors *avalés,* et descendus jusqu'à l'extrémité de leur corps. On voit les intestins à travers la peau du ventre dans un état d'inflammation, de rougeur et de distension: les plumes de cette partie cessent de croître, et tombent; l'oiseau maigrit, ne mange plus, et cependant se tient toujours dans la mangeoire, enfin il meurt en peu de jours; la cause du mal, est la trop grande quantité, ou la qualité trop succulente de la nourriture qu'on leur a donnée. Tous les remèdes sont inutiles; il n'y a que par la diète qu'on peut sauver quelques-uns de ces malades dans un très-grand nombre. On met l'oiseau dans

une cage séparée, on ne lui donne que de l'eau et de la graine de laitue; ces alimens, rafraîchissans et purgatifs, tempèrent l'ardeur qui le consume, et opèrent quelquefois des évacuations qui sauvent la vie. Au reste, cette maladie ne vient pas de la nature, mais de l'art que nous mettons à élever ces oiseaux; car il est très-rare que ceux qu'on laisse nourrir par leurs pères et mères en soient atteints. On doit donc avoir la plus grande attention à ne leur donner que très-peu de chose en les élevant à la brochette; de la navette bouillie, un peu de mouron, et point du tout de sucre, ni de biscuit, et en tout, plutôt moins que trop de nourriture.

Lorsque le serin fait un petit cri fréquent, qui paroît sortir du fond de la poitrine, on dit qu'il est asthmatique; il est encore sujet à une certaine extinction de voix, sur-tout après la mue: on guérit cette espèce d'asthme en lui

donnant de la graine de plantain et du biscuit dur trempé dans du vin blanc, et on fait cesser l'extinction de voix en lui fournissant de bonnes nourritures, comme du jaune d'œuf haché avec de la mie de pain, et pour boisson de la tisane de réglisse; c'est-à-dire de l'eau où l'on fait tremper et bouillir de cette racine.

Les serins ont quelquefois une espèce de chancre, qui leur vient dans le bec; cette maladie provient des mêmes causes que celle de l'avalure: les nourritures trop abondantes ou trop substantielles que nous leur fournissons produisent quelquefois une inflammation qui se porte à la gorge et au palais, au lieu de tomber sur les intestins; aussi guérit-on cette espèce de chancre comme l'avalure, par la diète et par des rafraîchissans. On leur donne de la graine de laitue, et on met dans leur eau quelques semences de melon concassées.

Les mittes et la gale, dont ces petits oiseaux sont souvent infectés, ne leur viennent ordinairement que de la ma-lpropreté dans laquelle on les tient; il faut avoir soin de les bien nettoyer, de leur donner de l'eau pour se baigner, de ne jamais les mettre dans des cages ou des cabanes de vieux ou de mauvais bois, ni les couvrir qu'avec des étoffes neuves et propres, où les teignes n'ayent point travaillé; il faut vaner, bien laver les graines et les herbes qu'on leur fournit. On leur doit ces petits soins, si l'on veut qu'ils soient propres et sains : ils le seroient s'ils avoient leur liberté; mais captifs et souvent mal soignés, ils sont comme tous les prisonniers, sujets aux maux de la misère. De tous ceux que nous venons d'exposer, aucun ne paroît donc leur être naturel, à l'exception de la mue. Il y a même plusieurs de ces oiseaux qui, dans ce malheureux état de captivité, ne sont jamais malades, et dans lesquels

l'habitude semble avoir formé une seconde nature. En général, leur tempérament ne pêche que par trop de chaleur ; ils ont toujours besoin d'eau : dans leur état de liberté, on les trouve près des ruisseaux, ou dans des ravines humides ; le bain leur est très-nécessaire, même en toute saison ; car, si l'on met, dans leur cabane, ou dans leur volière, un plat chargé de neige, ils se coucheront dedans, et s'y tourneront plusieurs fois avec une expression de plaisir, et cela dans le temps même des plus grands froids : ce fait prouve assez qu'il est plus nuisible qu'utile de les tenir dans des endroits bien chauds.

Mais il y a encore une maladie à laquelle les serins, comme plusieurs autres oiseaux, paroissent être sujets, sur-tout dans l'état de captivité, c'est l'épilepsie : les serins jaunes, en particulier, tombent plus souvent que les autres de ce mal-caduc, qui les saisit tout-à-coup, et dans le temps même qu'ils

chantent le plus fort : on prétend qu'il ne faut pas les toucher, ni les prendre dans le moment qu'ils viennent de tomber, qu'on doit regarder seulement s'ils ont jeté une goutte de sang par le bec ; que, dans ce cas, on peut les prendre, qu'ils reviennent d'eux-mêmes, et reprennent en peu de temps leurs sens et la vie : qu'il faut donc attendre de la nature cet effort salutaire, qui leur fait jeter une goutte de sang ; qu'enfin si on les prenoit auparavant, le mouvement qu'on leur communiqueroit leur feroit jeter trop tôt cette goutte de sang, et leur causeroit la mort : il seroit bon de constater cette observation, dont quelques faits me paroissent douteux : ce qu'il y a de certain, c'est que, quand ils ne périssent pas du premier accident, c'est-à-dire, dans le premier accès de cette espèce d'épilepsie, ils ne laissent pas de vivre long-temps, et quelquefois autant que ceux qui ne sont pas atteints de cette maladie ; je

crois néanmoins qu'on pourroit les guérir tout en leur faisant une petite blessure aux pattes, car c'est ainsi que l'on guérit les perroquets de l'épilepsie.

Que de maux à la suite de l'esclavage ! Ces oiseaux en liberté seroient-ils asthmatiques, galeux, épileptiques, auroient-ils des inflammations, des abcès, des chancres ? et la plus triste des maladies, celle qui a pour cause l'amour non-satisfait, n'est-elle pas commune à tous les êtres captifs ? Les femelles sur-tout plus profondément tendres, plus délicatement susceptibles, y sont plus sujettes que les mâles. On a remarqué qu'assez souvent la serine tombe malade au commencement du printemps, avant qu'on l'ait appariée; elle se dessèche, languit et meurt en peu de jours. Les émotions vaines et les desirs vides qui sont la cause de la langueur qui la saisit subitement lorsqu'elle entend plusieurs mâles chanter à ses côtés, et qu'elle ne peut

s'approcher d'aucun. Le mâle, quoique premier moteur du desir, quoique plus ardent en apparence, résiste mieux que la femelle au mal du célibat; il meurt rarement de privation, mais fréquemment d'excès.

Au reste, le physique du tempérament dans la serine est de même que dans les femelles des autres oiseaux; elle peut, comme les poules, produire des œufs sans la communication avec le mâle. L'œuf en lui-même, comme nous l'avons dit, n'est qu'une matrice que l'oiseau femelle jette au-dehors; cette matrice demeure inféconde, si elle n'a pas auparavant été imprégnée de la semence du mâle; et la chaleur de l'incubation corrompt l'œuf, au lieu de le vivifier. On a de plus observé, dans les femelles privées de mâles, qu'elles ne font que rarement des œufs, si elles sont absolument séquestrées, c'est-à-dire, si elles ne peuvent les voir ni les entendre; qu'elles en font

plus souvent et en plus grand nombre, lorsqu'elles sont à portée d'être excitées par l'oreille ou la vue, c'est-à-dire, par la présence du mâle, ou par son chant : tant les objets, même de loin, émeuvent les puissances dans tous les êtres sensibles, tant le feu de l'amour a de routes pour se communiquer !

Nous ne pouvons mieux terminer cette histoire des serins, que par l'extrait d'une lettre de M. Daines Barrington, vice-président de la société royale, sur le chant des oiseaux, à M. Maty.

« La plupart de ceux qui ont des *serins de Canaries*, ne savent pas que ces oiseaux chantent, ou comme la *farlouse* ou comme le rossignol; cependant rien n'est plus marqué que ce trait du chant du rossignol, que les Anglais appellent *jug*, et que la plupart des *serins du Tyrol* expriment dans leur chant, aussi bien que quelques autres

phrases de la chanson du rossignol.

« Je fais mention de la supériorité des habitans de Londres dans ce genre de connoissances, parce que je suis convaincu que si l'on en consulte d'autres snr le chant des oiseaux, leur réponse ne pourra que jeter dans l'erreur. »

Oiseaux étrangers qui ont rapport au Serin.

Les oiseaux étrangers qu'on pourroit rapporter à l'espèce du serin, sont en assez petit nombre ; nous n'en connoissons que trois espèces. La première est celle qui nous a été envoyée des côtes orientales de l'Afrique, sous le nom de *serin de Mozambique*, qui nous paroît faire la nuance entre les serins et les tarins ; le jaune est la couleur dominante de la partie inférieure du corps de l'oiseau, et le brun celle de la partie supérieure, excepté que le crou-

pion et les couvertures de la queue sont jaunes; ces couvertures, ainsi que celles des ailes et leurs pennes, sont bordées de blanc ou de blanchâtre. Le même jaune et le même brun se trouvent sur la tête distribués par bandes alternatives. Celle qui court sur le sommet de la tête est brune; ensuite deux jaunes qui surmontent les yeux, puis deux brunes qui prennent naissance derrière les yeux, puis deux jaunes, et enfin deux brunes qui partent des coins du bec. Ce serin est un peu plus petit que celui des Canaries; la longueur de la pointe du bec à l'extrémité de la queue (que j'appelle constamment *longueur totale*) est d'environ 4 pouces $\frac{1}{2}$; celle de la queue n'est que d'environ 1 pouce. La femelle est très-peu différente du mâle, soit par la grandeur, soit pour les couleurs. Cet oiseau est peut-être le même que celui de Madagascar, indiqué par Flaccourt, sous le nom de *mangoiche*,

qu'il dit être une espèce de serin.

Il se pourroit que ce serin qui, par les couleurs, a beaucoup de rapport avec nos serins panachés, fût la tige primitive de cette race d'oiseaux panachés, et que l'espèce entière n'appartînt qu'à l'ancien continent et aux îles Canaries qu'on doit regarder comme parties adjacentes à ce continent; car celui dont parle M. Brisson, sous le nom de *serin de la Jamaïque*, et duquel Slaone et Ray ont donné une courte description, me paroît un oiseau d'une espèce différente, et même assez éloignée de celle de nos serins, lesquels sont tout-à-fait étrangers à l'Amérique. Les historiens et les voyageurs nous apprennent qu'il n'y en avoit point au Pérou; que le premier serin y fut apporté dans l'année 1556, et que la multiplication de ces oiseaux en Amérique, et notamment dans les îles Antilles, est bien postérieure à cette époque. Le P. du Tertre rap-

porte que M. du Parquet acheta en l'année 1657, d'un marchand qui avoit abordé dans ces îles, un grand nombre de serins des Canaries, auxquels il donna la liberté; que, depuis ce temps, on les entendoit ramager autour de son habitation, en sorte qu'ils se sont multipliés dans cette contrée. Si l'on trouve de vrais serins à la Jamaïque, ils pourroient bien venir originairement de ces serins transportés et naturalisés aux Antilles dès l'année 1657. Néanmoins l'oiseau décrit par MM. Sloane, Ray et Brisson, sous le nom de *serin de la Jamaïque*, nous paroît être trop différent du serin des Canaries, pour qu'on puisse le regarder comme provenant de ces serins transportés aux Antilles.

Tandis qu'on finissoit l'impression de cet article, il nous est arrivé plusieurs serins du Cap de Bonne-Espérance, parmi lesquels j'ai cru reconnoître trois mâles, une femelle et un

jeune oiseau de l'année. Ce sont tous des serins panachés, mais dont le plumage est émaillé de couleurs plus distinctes et plus vives dans les mâles que dans les femelles. Ces mâles approchent beaucoup de la femelle de notre serin vert de Provence : ils en diffèrent en ce qu'ils sont un peu plus grands, qu'ils ont le bec plus gros à proportion ; leurs ailes sont aussi mieux panachées ; les pennes de la queue sont bordées d'un jaune décidé, et ils n'ont point de jaune sur le croupion.

Dans le jeune serin, les couleurs étoient encore plus foibles et moins tranchées que dans la femelle.

Mais, quoi qu'il en soit de ces petites différences, il me paroît prouvé de plus en plus que les serins panachés du Cap, de Mozambique, de Provence, d'Italie, dérivent tous d'une souche commune, et qu'ils appartiennent à une seule et même espèce, laquelle s'est répandue et fixée dans tous les

climats de l'ancien continent dont elle a pu s'accommoder, depuis la Provence et l'Italie jusqu'au Cap de Bonne-Espérance et aux îles voisines; seulement cet oiseau a pris plus de vert en Provence, plus de gris en Italie, plus de brun ou plus de panaché en Afrique, et semble présenter, sur son plumage différemment varié, l'influence des différens climats.

LE WORABÉE.

La seconde espèce, qui nous paroît avoir plus de rapport avec les serins qu'avec aucun autre genre, est un petit oiseau d'Abyssinie, dont nous avons vu la figure bien dessinée et coloriée dans les porte-feuilles de M. le chevalier Bruce, sous le nom de *Worabée d'Abyssinie.*

On retrouve dans ce petit oiseau, non-seulement les couleurs de certaines variétés appartenant à l'espèce

des serins, le jaune et le noir, mais la même grandeur à-peu-près, la même forme totale, seulement un peu plus arrondie, le même bec, et un appétit de préférence pour une graine huileuse, comme le serin en a pour le mil et le panis. Mais le worabée a un goût exclusif pour la plante qui porte la graine dont je viens de parler, et qui s'appelle *nuk* en abyssin; il ne s'éloigne jamais beaucoup de cette plante, et ne la perd que rarement de vue.

Le worabée a les côtés de la tête jusqu'au dessus des yeux, la gorge, le devant du cou, la poitrine et le haut du ventre jusqu'aux jambes, noirs; le dessus de la tête et de tout le corps, et le bas-ventre, jaunes, à l'exception d'une espèce de collier noir qui embrasse le cou par-derrière, et qui tranche avec le jaune. Les couvertures et les pennes des ailes sont noires, bordées d'une couleur plus claire; les pennes de la queue sont pareillement

noires, mais bordées d'un jaune verdâtre; le bec est encore noir, et les pieds d'un brun-clair. Cet oiseau va par troupes, et nous ne savons rien de plus sur ses habitudes naturelles.

L'OUTRE-MER.

La troisième espèce de ces oiseaux étrangers qui ont rapport au serin, ne nous est connue de même que par les dessins de M. Bruce J'appelle *outre-mer* cet oiseau d'Abyssinie, parce que son plumage est d'un beau bleu foncé. Dans la première année, cette belle couleur n'existe pas, et le plumage est gris comme celui de l'alouette, et cette couleur grise est celle de la femelle dans tous les âges; mais les mâles prennent cette belle couleur bleue dès la seconde année, avant l'équinoxe du printemps.

Ces oiseaux ont le bec blanc et les pieds rouges : ils sont communs en

Abyssinie, et ne passent point d'une contrée à l'autre. Leur grosseur est à-peu-près celle des canaris, mais ils ont la tête plus ronde : leurs ailes vont un peu au-delà de la moitié de la queue; leur ramage est fort agréable, et ce dernier rapport semble les rapprocher encore du genre de nos serins.

L'HABESCH DE SYRIE.

M. le chevalier Bruce regarde cet oiseau comme une espèce de linotte, et je dois cet égard à un si bon observateur, de ne point m'écarter de son opinion; mais M. Bruce ayant représenté cet oiseau avec un bec épais et court, fort semblable à celui des serins, j'ai cru devoir le placer entre les serins et les linottes.

Il a le dessus de la tête d'un beau rouge vif; les joues, la gorge et le dessus du cou d'un brun-noirâtre mêlé; le reste du cou, la poitrine, le dessus du corps,

et les petites couvertures des ailes variés de brun, de jaune et de noirâtre; les grandes couvertures des ailes d'un cendré-foncé, bordées d'une couleur plus claire; les pennes de la queue et les grandes pennes des ailes du même cendré, bordées extérieurement d'un orangé-vif; le ventre et le dessous de la queue d'un blanc-sale, avec des taches peu apparentes de jaunâtre et de noirâtre; le bec et les pieds de couleur plombée. Les ailes vont presque jusqu'au milieu de la longueur de la queue qui est fourchue.

L'habesch est plus gros que notre linotte, il a le corps plus plein, et il chante joliment : c'est un oiseau de passage; mais M. Bruce ignore sa marche, et il assure que, dans le cours de ses voyages, il ne l'a point vu ailleurs qu'à Tripoli en Syrie.

s ailes va-
noirâtre;
ailes d'un
e couleur
queue et
du même
ment d'un
dessous de
vec des ta-
âtre et de
de couleur
esque jus-
le la queue

que notre
lein, et il
oiseau de
re sa mar-
e cours de
vu ailleurs



1. LA LINOTTE. 2. LES MAIA


Tom . XII .
Sculp .

LA LINOTTE.

C'est la nature elle-même qui semble avoir marqué la place de ces oiseaux immédiatement après le serin, puisque c'est en vertu des rapports établis par elle entre ces deux espèces que leur mélange réussit mieux que celui de l'une des deux avec toute autre espèce voisine; et ce qui annonce encore une plus grande analogie, les individus qui résultent de ce mélange, sont féconds, sur-tout lorsqu'on a eu soin de former la première union entre le linot mâle et la femelle canari.

Il est peu d'oiseaux aussi communs que la linotte; mais il en est peut-être encore moins qui réunissent autant de qualités : ramage agréable, couleurs distinguées, naturel docile, et susceptible d'attachement; tout lui a été donné, tout ce qui peut attirer l'attention de l'homme, et contribuer à ses

plaisirs : il étoit difficile, avec cela, que cet oiseau conservât sa liberté ; mais il étoit encore plus difficile qu'au sein de la servitude où nous l'avons réduit, il conservât ses avantages naturels dans toute leur pureté. En effet, la belle couleur rouge dont la nature a décoré sa tête et sa poitrine, et qui, dans l'état de liberté, brille d'un éclat durable, s'efface par degrés, et s'éteint bientôt dans nos cages et nos volières : il en reste à peine quelques vestiges obscurs après la première mue.

A l'égard de son chant, nous le dénaturons ; nous substituons aux modulations libres et variées que lui inspirent le printemps et l'amour, les phrases contraintes d'un chant apprêté qu'il ne répète qu'imparfaitement, et où l'on ne retrouve, ni les agrémens de l'art, ni le charme de la nature. On est parvenu aussi à lui apprendre à parler différentes langues, c'est-à-dire, à siffler quelques mots italiens, français,

anglais, etc., quelquefois même à les prononcer assez franchement. Plusieurs curieux ont fait exprès le voyage de Londres à Kensington, pour avoir la satisfaction d'entendre la linotte d'un Apothicaire, qui articuloit ces mots : *pretty boy ;* c'est tout son ramage, et même tout son cri, parce qu'ayant été enlevée du nid deux ou trois jours après qu'elle étoit éclose, elle n'avoit pas eu le temps d'écouter, de retenir le chant de ses père et mère, et que, dans le moment où elle commençoit à donner de l'attention aux sons, les sons articulés de *pretty boy* furent apparemment les seuls qui frappèrent son oreille, les seuls qu'elle apprit à imiter : ce fait, joint à plusieurs autres, prouve assez bien, ce me semble, l'opinion de M. Daines Barrington, que les oiseaux n'ont point de chant inné, et que le ramage propre aux diverses espèces d'oiseaux, et ses variétés, ont eu à-peu-près la même

origine que les langues des différens peuples, et leurs dialectes divers. M. Barrington avertit que, dans les expériences de ce genre, il s'est servi par préférence du jeune linot mâle, âgé d'environ trois semaines, et commençant à avoir des ailes, non-seulement à cause de sa grande docilité, et de son talent pour l'imitation, mais encore à cause de la facilité de distinguer, dans cette espèce, le jeune mâle de la jeune femelle; le mâle, ayant le côté extérieur de quelques-unes des pennes de l'aile blanc jusqu'à la côte, et la femelle l'ayant seulement bordé de cette couleur.

Il résulte des expériences de ce savant, que les jeunes linots élevés par différentes espèces d'alouettes, et même par une linotte d'Afrique, appelée *vengoline*, dont nous parlerons bientôt, avoient pris, non le chant de leur père, mais celui de leur institutrice : seulement, quelques-uns d'eux avoient con-

servé ce qu'il nomme le *petit cri d'appel*, propre à leur espèce, et commun au mâle et à la femelle, qu'ils avoient pu entendre de leurs père et mère avant d'en être séparés.

Il est plus que douteux que notre linotte ordinaire, nommée par quelques-uns *linotte grise*, soit une espèce différente de celle qui est connue sous le nom de *linotte de vignes*, ou de *linotte rouge* : car, 1°. les taches rouges qui distinguent les mâles de cette dernière linotte, ne sont rien moins qu'un caractère constant, puisqu'elles s'effacent dans la cage, comme nous l'avons vu plus haut. 2°. Elles ne sont pas même un caractère exclusif, puisqu'on en reconnoît des vestiges dans l'oiseau décrit comme le mâle de la linotte grise, lequel mâle a les plumes de la poitrine d'un rouge obscur dans leur partie moyenne. 3°. La mue ternit et fait presque disparoître pour un temps ce rouge qui ne reprend son éclat qu'à

la belle saison, mais qui, dès la fin du mois de septembre, colore la partie moyenne des plumes de la poitrine, comme dans l'individu que M. Brisson donne pour le mâle de la linotte ordinaire. 4°. Gesner à Turin, Olina à Rome, M. Linnæus à Stockolm, Belon en France, et plusieurs autres, n'ont connu, dans leurs pays respectifs, que des linottes rouges. 5°. Des oiseleurs expérimentés de notre pays, qui ont suivi les petites chasses des oiseaux pendant plus de trente ans, n'ont jamais pris un seul linot mâle qui n'eût cette livrée rouge au degré que comportoit la saison; et il est à remarquer que, dans ce même pays, on voit beaucoup de linottes grises en cage. 6°. Ceux même qui admettent l'existence des linottes grises, conviennent que l'on ne prend presque jamais de ces linottes, sur-tout en été; ce qu'ils attribuent à leur naturel défiant. 7°. Ajoutez que les linottes rouges et grises se

ressemblent singulièrement quant au reste du plumage, à la taille, aux proportions et à la forme des parties, au ramage, aux habitudes; et il sera facile de conclure que, s'il existe des linottes grises, ce sont, 1°. toutes les femelles; 2°. tous les jeunes mâles de l'année avant le mois d'octobre, qui est le temps où ils commencent à marcher; 3°. celles qui, ayant été élevées à la brochette, n'ont pu prendre de rouge dans l'état de captivité; 4°. celles qui l'ayant pris dans l'état de nature, l'ont perdu dans la cage, 5°. enfin celles en qui cette belle couleur est presque effacée par la mue ou les maladies ou par quelque cause que ce soit.

D'après cela, on sera peu surpris que je rapporte ces deux linottes à une seule et même espèce, et que je regarde la grise comme une variété accidentelle que les hommes ont créée en partie, et qui ensuite a été méconnue par ses auteurs.

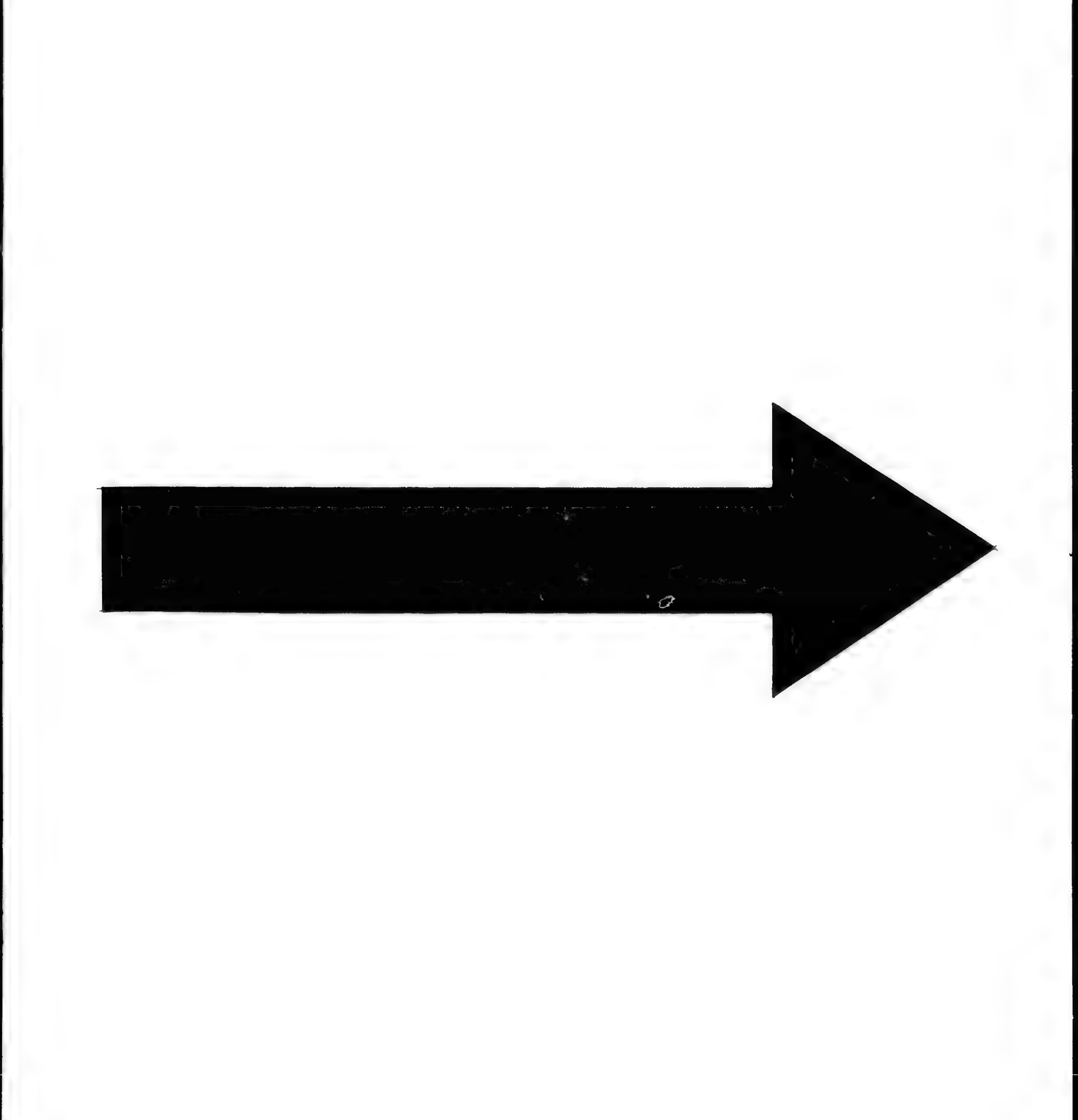
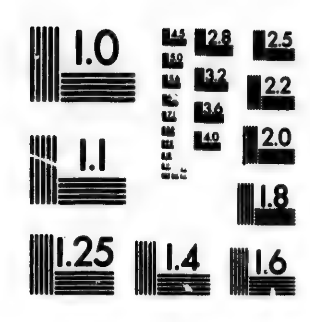


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"



La linotte fait souvent son nid dans les vignes; c'est de là que lui est venu le nom de *linotte de vignes*: quelquefois elle le pose à terre; mais plus fréquemment elle l'attache entre deux perches, ou au cep même: elle le fait aussi sur les genevriers, les groseillers, les noisetiers, dans les jeunes taillis, etc. On m'a apporté un grand nombre de ces nids dans le mois de mai, quelques-uns dans le mois de juillet, et un seul dans le mois de septembre : ils sont tous composés de petites racines, de petites feuilles et de mousse au-dehors, d'un peu de plumes, de crin, de beaucoup de laine au-dedans. Je n'y ai jamais trouvé plus de six œufs : celui du 4 septembre n'en avoit que trois. Ils sont d'un blanc sale, tachetés de rouge-brun au gros bout. Les linottes ne font ordinairement que deux pontes, à moins qu'on ne leur enlève leurs œufs, ou qu'on ne les oblige de les renoncer; dans ce cas,

elles font jusqu'à quatre pontes : la mère, pour nourrir ses petits, leur dégorge, dans le bec, les alimens qu'elle leur a préparés en les digérant à demi dans son jabot.

Lorsque les couvées sont finies et la famille élevée, les linottes vont par troupes nombreuses; ces troupes commencent à se former dès la fin d'août, temps auquel le chenevis parvient à sa maturité; on en a pris, à cette époque, jusqu'à soixante d'un seul coup de filet, et parmi ces soixante, il y avoit quarante mâles. Elles continuent de vivre ainsi en société pendant tout l'hiver; elles volent très-serrées, s'abattent et se lèvent toutes ensemble, se posent sur les mêmes arbres; et, vers le commencement du printemps, on les entend chanter toutes à la fois: leur asyle pour la nuit, ce sont des chênes, des charmes, dont les feuilles, quoique sèches, ne sont point encore tombées.

On les a vues sur des tilleuls, des peupliers, dont elles piquoient les boutons. Elles vivent encore de toutes sortes de petites graines, notamment de celles de chardons, etc., aussi les trouve-t-on indifféremment dans les terres en friche, et dans les champs cultivés : elles marchent en sautillant; mais leur vol est suivi, et ne va point par élans répétés comme celui du moineau.

Le chant de la linotte s'annonce par une espèce de prélude. En Italie, on préfère les linottes de l'Abruzze ultérieure, et de la Marche-d'Ancone, pour leur apprendre à chanter. On croit communément en France que le ramage de la linotte rouge meilleur que celui de la linotte grise : cela est dans l'ordre, car l'oiseau qui a formé son chant au sein de la liberté, et d'après les impressions intérieures du sentiment, doit avoir des accens plus touchans, plus expressifs que l'oiseau qui

chante sans objet, et seulement pour se désennuyer, ou par la nécessité d'exercer ses organes.

Les femelles ne chantent, ni n'apprennent à chanter; les mâles adultes, pris au filet ou autrement, ne profiteroient point non plus des leçons qu'on pourroit leur donner; les jeunes mâles, pris au nid, sont les seuls qui sont susceptibles d'éducation. On les nourrit avec du gruau d'avoine et de la navette broyée dans du lait, ou de l'eau sucrée. On les siffle le soir à la lueur d'une chandelle, ayant attention de bien articuler les mots qu'on veut leur faire dire : quelquefois, pour les mettre en train, on les prend sur le doigt, on leur présente un miroir, où ils croient voir un autre oiseau de leur espèce; bientôt ils croient l'entendre, et cette illusion produit une sorte d'émulation, des chants plus animés et des progrès réels. On a cru remarquer qu'ils chantoient

plus dans une petite cage que dans une grande.

Le nom seul de ces oiseaux indique assez la nourriture qui leur convient : on ne les a nommés linottes (*linariæ*) que parce qu'ils aiment la graine de lin, ou celle de la liniaire; on y ajoute le panis, la navette, le chenevis, le millet, l'alpiste, les graines de raves, de choux, de pavots, de plantain, de poirée, et quelquefois celle de melon broyée : de temps en temps du massepain, de l'épinevinette, du mouron, quelques pois de blé, de l'avoine concassée, même un peu de sel, tout cela varié avec intelligence. Ils cassent les petites graines dans leur bec, et rejettent les enveloppes : il leur faut très-peu de chenevis, parce qu'il les engraisse trop, et que cette graisse excessive les fait mourir, ou tout au moins, les empêche de chanter. En les nourrissant, et les élevant ainsi soi-même, non-seulement on leur appren-

dra les airs que l'on voudra, avec une serinette, un flageolet, etc. mais on les apprivoisera. Olina conseille de les garantir du froid, et même il veut qu'on les traite dans leurs maladies; que l'on mette, par exemple, dans leur cage un petit platras, afin de prévenir la constipation à laquelle ils sont sujets; il ordonne l'oximel, la chicorée, et d'autres remèdes contre l'asthme, l'étisie, et certaines convulsions ou battemens de bec que l'on prend quelquefois, et que j'ai pris moi-même pour une caresse: on diroit que ce petit animal, pressé par le sentiment, fait tous ses efforts pour l'exprimer; on diroit qu'il parle en effet, et cette expression muette, il ne l'adresse pas indistinctement à tout le monde: quiconque aura bien observé tout cela sera tenté de croire que c'est Olina qui s'est trompé, en prenant une simple caresse pour un symptôme de maladie. Quoi qu'il en soit, il faut sur-tout

beaucoup d'attention sur le choix et la qualité des graines que l'on donne à ces oiseaux, beaucoup de propreté dans la nourriture, le breuvage, la volière. Avec tous ces soins on peut les faire vivre en captivité cinq ou six années, suivant Olina, et beaucoup plus selon d'autres. Ils reconnoissent les personnes qui les soignent, ils s'y attachent, viennent se poser sur elles par préférence, et les regardent avec l'air de l'affection. On peut, si l'on veut abuser de leur docilité, les accoutumer à l'exercice de la galère; ils en prennent les habitudes aussi facilement que le tarin et le chardonneret. Ils entrent en mue aux environs de la canicule, et quelquefois beaucoup plus tard. On a vu une linotte et un tarin qui n'ont commencé à muer qu'au mois d'octobre : ils avoient chanté jusque-là, et leur chant étoit plus animé que celui d'aucun autre oiseau de la même volière; leur mue, quoique

retardée, se passa fort vîte et très-heureusement.

La linotte est un oiseau pulvérateur, et on fera bien de garnir le fond de sa cage d'une couche de petit sable, qu'on renouvellera de temps en temps. Il lui faut aussi une petite baignoire; car elle aime également à se poudrer et à se baigner. Sa longueur totale est de cinq pouces quelques lignes; vol, près de neuf pouces; bec, cinq lignes; queue, deux pouces, un peu fourchue, dépassant les ailes d'un pouce.

Dans le mâle le sommet de la tête et la poitrine sont rouges, la gorge et le dessous du corps d'un blanc-roussâtre, le dessus couleur de marron, presque toutes les pennes de la queue et des ailes noires, bordées de blanc, d'où résulte, sur les ailes repliées, une raie blanche parallèle aux pennes; communément la femelle n'a point de rouge, comme on l'a dit ci-dessus, et

elle a le plumage du dos plus varié que le mâle.

Variétés de la linotte.

I. La linotte blanche. J'ai vu cette variété chez le sieur Desmoulins, peintre : le blanc dominoit en effet dans son plumage ; mais les pennes des ailes et de la queue étoient noires, bordées de blanc, comme dans notre linotte ordinaire, et de plus on voyoit quelques vestiges de gris de linotte sur les couvertures supérieures des ailes.

II. La linotte aux pieds noirs. Elle a le bec verdâtre et la queue très-fourchue ; du reste, c'est la même taille, mêmes proportions, mêmes couleurs que dans notre linotte ordinaire. Cet oiseau se trouve en Lorraine, et nous en devons la connoissance à M. le docteur Lottinger de Sarbourg.

LE GYNTEL DE STRASBOURG.

On sait fort peu de chose de cet oiseau ; mais le peu qu'on en sait ne présente guère que des traits de ressemblance avec notre linotte. Il est de même taille, il se nourrit des mêmes graines, il vole comme elle en troupes nombreuses, il pond des œufs de la même couleur ; il a la queue fourchue, le dessus du corps rembruni, la poitrine rousse mouchetée de brun, et le ventre blanc. A la vérité, il ne pond que trois ou quatre œufs, selon Gesner, et il a les pieds rouges : mais Gesner étoit-il assez instruit de la ponte de ces oiseaux ? Et, quant aux pieds rouges, nous avons vu, nous verrons encore que cette couleur n'est rien moins qu'étrangère aux linottes, sur-tout aux linottes sauvages. L'analogie perce à travers ces différences mêmes, et je suis tenté de croire que, lorsque le gyn-

tel sera mieux connu, il pourroit bien se rapporter, comme variété de climat, de local, etc. à l'espèce de notre linotte.

LA LINOTTE DE MONTAGNE.

Elle se trouve en effet dans la partie montagneuse de la province de Derby en Angleterre; elle est plus grosse que la nôtre : elle a le bec plus fin à proportion; et le rouge que notre linotte mâle a sur la tête et la poitrine, le mâle de celle-ci le porte sur le croupion. Du reste, c'est à-peu-près le même plumage : la poitrine et la gorge sont variées de noir et de blanc, la tête de noir et de cendré, et le dos de noir et de roussâtre. Les ailes ont une raie blanche transversale très-apparente, attendu qu'elle se trouve sur un fond noir; elle est formée par les grandes couvertures, qui sont terminées de blanc. La queue est longue de deux pouces et demi, composée de douze

pennes brunes, mais dont les latérales ont une bordure blanche d'autant plus large, que la penne est plus extérieure.

Il est probable que la linotte de montagne a la queue fourchue, et le ramage agréable, quoique Willulghby ne le dise pas expressément; mais il a rangé cet oiseau avec les linottes, et il compte ces deux caractères parmi ceux qui sont propres aux linottes. Si l'on admet cette conséquence, la linotte de montagne pourroit bien aussi n'être qu'une variété de climat ou de local.

LE CABARET.

Lorsqu'il s'agit d'oiseaux en qui les couleurs sont aussi variables que dans ceux-ci, on s'exposeroit à une infinité de méprises si l'on vouloit prendre ces mêmes couleurs pour les marques distinctives des espèces. Nous avons vu que notre linotte ordinaire, dans l'état de

liberté, avoit du rouge sur la tête et sur la poitrine; que la linotte captive n'en avoit que sur la poitrine, encore étoit-il caché; que la linotte de Strasbourg l'avoit aux pieds; que celle de montagne l'avoit sur le croupion; M. Brisson dit que celle qu'il nomme *petite linotte de vignes* en a sur la tête et sur la poitrine, et Gesner ajoute sur le croupion : Willulghby fait mention d'une petite linotte qui n'avoit de rouge que sur la tête, et ressembloit en cela à deux autres décrites par Aldrovande, mais qui en différoit à d'autres égards. Enfin le cabaret de M. Brisson avoit du rouge sur la tête et le croupion, et celui de M. Frisch n'en avoit point sur la tête. Il est visible qu'une grande partie de ces variétés viennent du temps et des circonstances où ces oiseaux ont été vus : si c'est au milieu du printemps, ils avoient leurs plus belles couleurs; si c'est pendant la mue, ils n'avoient plus de rouge; si c'est

d'abord après, ils n'en avoient pas encore; si c'est après avoir été tenus plus ou moins de temps en cage, ils en avoient perdu plus ou moins; et si les plumes différentes des parties tombent en des temps différens, c'est encore une source abondante de variétés. Dans cette incertitude, on est forcé d'avoir recours, pour déterminer les espèces, à des propriétés plus constantes, à la forme du corps, aux mœurs, aux habitudes. Faisant l'application de cette méthode, je trouve qu'il n'y a que deux espèces d'oiseaux à qui l'on ait donné le nom de *petite linotte*: l'un, qui ne chante point, qui ne paroît que tous les six ou sept ans, arrive par troupes très-nombreuses, ressemble au tarin, etc.; c'est la petite linotte de vignes de M. Brisson: l'autre est le cabaret de cet article.

M. Daubenton le jeune a eu, pendant deux ou trois ans, un de ces oiseaux qui avoit été pris au filet: il étoit

d'abord très-sauvage ; mais il s'apprivoisa peu à peu, et devint tout-à-fait familier. Le chenevis étoit la graine dont il paroissoit le plus friand. Il avoit la voix douce et mélodieuse, presque semblable à celle de la fauvette, appelée *traîne-buisson ;* il perdit tout son rouge dès la première année, et il ne le reprit point ; ses autres couleurs n'éprouvèrent aucune altération. On a remarqué que, lorsqu'il étoit en mue ou malade, son bec devenoit aussitôt pâle et jaunâtre, puis reprenoit par nuances sa couleur brune à mesure que l'oiseau se portoit mieux. La femelle n'est pas entièrement dépourvue de belles couleurs ; elle a du rouge sur la tête ; mais elle n'en a point sur le croupion : quoique plus petite que la femelle de la linotte ordinaire, elle a la voix plus forte et plus variée. Cet oiseau est assez rare, soit en Allemagne, soit en France ; il a le vol rapide, et ne va point par grandes troupes : son bec

est un peu plus fin à proportion que celui de la linotte.

Mesures : la longueur totale du cabaret est de quatre pouces et demi ; son vol a près de huit pouces, son bec un peu plus de quatre lignes, sa queue deux pouces ; elle est fourchue, et ne dépasse les ailes que de huit lignes.

Couleurs : le dessus de la tête et le croupion rouges ; une bande roussâtre sur les yeux ; le dessus du corps varié de noir et de roux ; le dessous du corps roux, tacheté de noirâtre sous la gorge ; le ventre blanc ; les pieds bruns, quelquefois noirs : les ongles sont fort alongés, et celui du doigt postérieur est plus long que ce doigt.

Oiseaux étrangers qui ont rapport à la Linotte.

I.

LA VENGOLINE.

Tout ce que l'on sait de l'histoire de cet oiseau, c'est qu'il se trouve dans le royaume d'Angola; qu'il est très-familier, qu'il est compté parmi les oiseaux de ce pays qui ont le ramage le plus agréable, et que son chant n'est pas le même que celui de notre linotte. Le cou, le dessus de la tête et du corps sont variés de deux bruns; le croupion a une belle plaque de jaune, qui s'étend jusqu'aux pennes de la queue : ces pennes sont brunes, bordées et terminées de gris-clair, ainsi que les pennes des ailes, et leurs grandes et moyennes couvertures. Les côtés de la tête sont d'un roux-clair; il y a un trait brun sur les yeux : le dessous du corps et les

côtés sont tachetés de brun sur un fond plus clair.

M. Edwards, qui nous a fait connoître la vengoline, et qui en a donné la figure au bas de la *planche* 129, incline à croire que c'est la femelle d'un autre oiseau représenté au haut de la même planche : cet autre oiseau est appelé *négral* ou *tobaque*, et son chant approche fort de celui de la vengoline. Pour moi, j'avoue que le chant de celle-ci me fait douter que ce soit une femelle; je croirois plus volontiers que ce sont deux mâles de la même espèce, mais de climats différens, dans lesquels chacun aura été nommé différemment; ou du moins que ce sont deux mâles du même climat, dont l'un ayant été élevé dans la volière, aura perdu l'éclat de son plumage, et l'autre, n'ayant été pris que dans l'âge adulte, ou n'étant resté que peu de temps en cage, aura mieux conservé ses couleurs. Les couleurs du négral sont, en effet, plus

riches et plus tranchées que celles de la vengoline. La gorge, le front, le trait qui passe sur les yeux, sont noirs; les joues blanches, la poitrine et tout le dessous du corps d'une couleur orangée sans mouchetures, et qui devient plus foncée sous le ventre et sous la queue. Ces deux oiseaux sont de la grosseur de notre linotte. M. Edwards ajoute qu'ils en ont l'œil et le regard.

II.

LA LINOTTE GRIS-DE-FER.

Nous devons la connoissance de cet oiseau à M. Edwards qui l'a eu vivant, et qui en donne la figure et la description, sans nous apprendre de quel pays il lui est venu. Son ramage est très-agréable. Il a les allures, la taille, la forme et les proportions de la linotte, à cela près que son bec est un peu plus fort. Il a le dessous du corps d'un cendré fort clair, le croupion un peu

moins clair ; le dos, le cou et le dessus de la tête gris-de-fer ; les pennes de la queue et des ailes noirâtres, bordées de cendré-clair, excepté toutefois les plus longues pennes des ailes, qui sont entièrement noires vers leur extrémité, et blanches vers leur origine ; ce qui forme à l'aile un bord blanc dans sa partie moyenne. Le bec inférieur a sa base entourée aussi de blanc, et cette couleur s'étend jusque sous les yeux.

III.

LA LINOTTE A TÊTE JAUNE.

M. Edwards savoit bien que cet oiseau étoit nommé par quelques-uns *moineau du Mexique ;* et s'il lui a donné le nom de *linotte,* c'est en connoissance de cause, et qu'il lui a paru avoir plus de rapport avec les linottes qu'avec les moineaux : il est vrai qu'il lui trouve aussi du rapport avec les serins, et, d'après cela, on seroit fondé à le placer

avec l'habesch, entre les serins et les linottes, moins l'histoire d'un oiseau est connue, plus il est difficile de lui marquer sa véritable place.

Celui-ci a le bec couleur de chair pâle, les pieds de même couleur, mais plus sombres; la partie antérieure de la tête et de la gorge, jaunes, et sur ce fond jaune, une bande brune de chaque côté de la tête, partant de l'œil et descendant sur les côtés du cou; tout le dessus du corps brun, mais plus foncé sur les pennes de la queue que par-tout ailleurs, et semé de taches plus claires sur le cou et sur le dos : la partie inférieure du corps, jaunâtre, avec des taches brunes longitudinales, et clair-semées sur le ventre et la poitrine.

Cet oiseau a été apporté du Mexique. M. Brisson dit qu'il est à-peu-près de la grosseur du pinson d'Ardennes; mais à juger par la figure de grandeur naturelle qu'en donne M. Edwards, il doit être plus gros.

ins et les
ın oiseau
ile de lui

de chair
ur, mais
rieure de
, et sur ce
le chaque
il et des-
ı; tout le
lus foncé
par-tout
us claires
rtie infé-
ec des ta-
t clair-se-
ine.
du Mexi-
-peu-près
rdennes;
grandeur
wards, il





Desève del. Delvaux Sculp.

1. LE PINSON. 2. LE CHARDONNERET.

m. XII.

2.

aux Sculp.

NERET.

IV.

LA LINOTTE BRUNE.

Comme cet oiseau n'est connu que par M. Edwards, qui l'a dessiné vivant, j'ai cru devoir lui conserver le nom que cet habile observateur lui a donné. Presque toutes ses plumes sont noirâtres, bordées d'une couleur plus claire, laquelle tient du roussâtre sur la partie supérieure du corps; la couleur générale qui résulte de ce mélange est rembrunie, quoique variée: il y a une teinte de cendré sur la poitrine et le croupion; le bec est aussi cendré, et les pieds sont bruns.

LE PINSON.

Cet oiseau a beaucoup de force dans le bec; il sait très-bien s'en servir pour se faire craindre des autres petits oiseaux, comme aussi pour pincer jus-

qu'au sang les personnes qui le tiennent ou qui veulent le prendre; et c'est pour cela que, suivant plusieurs auteurs, il a reçu le nom de *pinson :* mais comme l'habitude de pincer n'est rien moins que propre à cette espèce, que même elle lui est commune, non-seulement avec beaucoup d'autres espèces d'oiseaux, mais avec beaucoup d'animaux de classes toutes différentes, quadrupèdes, mille-pèdes, bipèdes, etc. je trouve mieux fondée l'opinion de Frisch, qui tire ce mot *pinson* de *pincio,* latinisé du mot allemand *pinck,* qui semble avoir été formé d'après le cri de l'oiseau.

Les pinsons ne s'en vont pas tous en automne; il y en a toujours un assez bon nombre qui restent l'hiver avec nous : je dis avec nous, car la plupart s'approchent en effet des lieux habités, et viennent jusque dans nos basse-cours, où ils trouvent une subsistance plus facile; ce sont de petits parasites

qui nous recherchent pour vivre à nos dépens, et qui ne nous dédommagent par rien d'agréable : jamais on ne les entend chanter dans cette saison, à moins qu'il n'y ait de beaux jours; mais ce ne sont que des momens, et des momens fort rares; le reste du temps, ils se cachent dans des haies fourrées, sur des chênes qui n'ont pas encore perdu leurs feuilles, sur des arbres toujours verts; quelquefois même dans des trous de rochers, où ils meurent lorsque la saison est trop rude: ceux qui passent en d'autres climats, se réunissent assez souvent en troupes innombrables : mais où vont-ils? M. Frisch croit que c'est dans les climats septentrionaux, et il se fonde, 1°. sur ce qu'à leur retour, ils ramènent avec eux des pinsons blancs, qui ne se trouvent guère que dans ces climats; 2°. sur ce qu'ils ne ramènent point de petits, comme ils feroient s'ils eussent passé le temps de leur absence dans un

pays chaud où ils eussent pu nicher, et où ils n'auroient pas manqué de le faire : tous ceux qui reviennent, mâles et femelles, sont adultes; 3°. sur ce qu'ils ne craignent point le froid, mais seulement la neige, qui, en couvrant les campagnes, les prive d'une partie de leurs subsistances.

Il faut donc, pour concilier tout cela, qu'il y ait un pays au nord où la neige ne couvre point la terre; or, on prétend que les déserts de la Tartarie sont ce pays; il y tombe certainement de la neige; mais les vents l'emportent, dit-on, à mesure qu'elle tombe, et laissent de grands espaces découverts.

Une singularité très-remarquable dans la migration des pinsons, c'est ce que dit Gesner de ceux de la Suisse, et M. Linnæus de ceux de la Suède, que ce sont les femelles qui voyagent, et que les mâles restent l'hiver dans le pays; mais ces habiles naturalistes n'auroient-ils pas été trompés par ceux qui

leur ont attesté ce fait, et ceux-ci par quelque altération périodique dans le plumage des femelles, occasionnée par le froid ou par quelque autre cause ? Le changement de couleur me paroît plus dans l'ordre de la nature, plus conforme à l'analogie que cette séparation à jour nommé des mâles et des femelles, et que la fantaisie de celles-ci de voyager seules, et de quitter leur pays natal, où elles pourroient trouver à vivre tout aussi bien que leurs mâles.

Au reste, on sent bien que l'ordre de ces migrations doit varier dans les différens climats : Aldrovande assure que les pinsons font rarement leur ponte aux environs de Bologne, et qu'ils s'en vont presque tous sur la fin de l'hiver, pour revenir l'automne suivant. Je vois au contraire, par le témoignage de Willulghby, qu'ils passent toute l'année en Angleterre, et qu'il est peu d'oiseaux que l'on y voie aussi fréquemment.

Ils sont généralement répandus dans toute l'Europe, depuis la mer Baltique et la Suède, où ils sont fort communs, et où ils nichent, jusqu'au détroit de Gibraltar, et même jusque sur les côtes d'Afrique.

Le pinson est un oiseau très-vif; on le voit toujours en mouvement; et cela, joint à la gaîté de son chant, a donné lieu sans doute à la façon de parler proverbiale : *gai comme pinson*. Il commence à chanter de fort bonne heure au printemps, et plusieurs jours avant le rossignol; il finit vers le solstice d'été : son chant a paru assez intéressant pour qu'on l'analysât; on y a distingné un prélude, un roulement, une finale; on a donné des noms particuliers à chaque reprise, on les a presque notées; et les plus grands connoisseurs de ces petites choses s'accordent à dire que la dernière reprise est la plus agréable. Quelques personnes trouvent son ramage trop fort, trop

mordant; mais il n'est trop fort que parce que nos organes sont trop foibles, ou plutôt parce que nous l'entendons de trop près et dans les appartemens trop résonnans, où le son direct est exagéré, gâté par les sons réfléchis: la nature a fait les pinsons pour être les chantres des bois; allons donc dans les bois pour juger leur chant, et surtout pour en jouir.

Si l'on met un jeune pinson pris au nid sous la leçon d'un serin, d'un rossignol, etc. il se rendra propre le chant de ses maîtres: on en a vu plus d'un exemple, mais on n'a point vu d'oiseaux de cette espèce qui eussent appris à siffler des airs de notre musique; ils ne savent pas s'éloigner de la nature jusqu'à ce point.

Les pinsons, outre leur ramage ordinaire, ont encore un certain frémissement d'amour qu'ils font entendre au printemps, et de plus un autre cri peu agréable, qui, dit-on, annonce la pluie:

on a aussi remarqué que ces oiseaux ne chantoient jamais mieux ni plus long-temps, que lorsque par quelque accident ils avoient perdu la vue; et cette remarque n'a pas été plutôt faite, que l'art de les rendre aveugles a été inventé : ce sont de petits esclaves à qui nous crevons les yeux, pour qu'ils puissent mieux servir à nos plaisirs. Mais je me trompe, on ne leur crève point les yeux; on réunit seulement la paupière inférieure à la supérieure, par une espèce de cicatrice artificielle, en touchant légèrement et à plusieurs reprises les bords de ces deux paupières avec un fil de métal rougi au feu, et prenant garde de blesser le globe de l'œil. Il faut les préparer à cette singulière opération, d'abord en les accoutumant à la cage pendant douze ou quinze jours, et ensuite en les tenant enfermés nuit et jour avec leur cage dans un coffre, afin de les accoutumer à prendre leur nourriture dans l'obs-

curité. Ces pinsons aveugles sont des chanteurs infatigables, et l'on s'en sert par préférence, comme d'appeaux ou d'*appelans*, pour attirer dans les piéges les pinsons sauvages : on prend ceux-ci aux gluaux, et avec différentes sortes de filets, entr'autres celui d'alouettes ; mais il faut que les mailles soient plus petites, et proportionnées à la grosseur de l'oiseau.

Le temps de cette chasse est celui où les pinsons volent en troupes nombreuses, soit en automne à leur départ, soit au printemps à leur retour : il faut, autant que l'on peut, choisir un temps calme, parce qu'alors ils volent plus bas et qu'ils entendent mieux l'appeau. Ils ne se façonnent point aisément à la captivité ; les premiers jours ils ne mangent point ou presque point, ils frappent continuellement de leur bec les bâtons de la cage, et fort souvent ils se laissent mourir.

Ces oiseaux font un nid bien rond

et solidement tissu ; il semble qu'ils n'aient pas moins d'adresse que de force dans le bec : ils posent ce nid sur les arbres ou les arbustes les plus touffus ; ils le font quelquefois jusque dans nos jardins, sur les arbres fruitiers ; mais ils le cachent avec tant de soin, que souvent on a de la peine à l'appercevoir, quoiqu'on en soit fort près : ils le construisent de mousse blanche, et de petites racines en dehors, de laine, de crins, de fils d'araignées, et de plumes en dedans. La femelle pond cinq ou six œufs gris-rougeâtres, semés de taches noirâtres plus fréquentes au gros bout : le mâle ne la quitte point tandis qu'elle couve, sur-tout la nuit ; il se tient toujours fort près du nid ; et le jour il s'éloigne un peu, c'est pour aller à la provision. Il se pourroit que la jalousie fût pour quelque chose dans cette grande assiduité ; car ces oiseaux sont d'un naturel très-jaloux : s'il se trouve deux mâles dans un même verger au prin-

temps, ils se battent avec acharnement jusqu'à ce que le plus foible cède la place ou succombe : c'est bien pis, s'ils se trouvent dans une même volière où il n'y ait qu'une femelle.

Les pères et mères nourrissent leurs petits de chenilles et d'insectes, ils en mangent eux-mêmes ; mais ils vivent plus communément de petites graines, de celles d'épine blanche, de pavot, de bardane, de rosier, sur-tout de faine, de navette et de chenevis : ils se nourrissent aussi de blé et même d'avoine, dont ils savent fort bien casser les grains pour en tirer la substance farineuse : quoiqu'ils soient d'un naturel un peu rétif, on vient à bout de les former au petit exercice de la galère ; comme les chardonnerets, ils apprennent à se servir de leur bec et de leurs pieds, pour faire monter le seau dont ils ont besoin.

Le pinson est plus souvent posé que perché : il ne marche pas en sautillant ;

mais il coule légèrement sur la terre, et va sans cesse ramassant quelque chose : son vol est inégal ; mais, lorsqu'on attaque son nid, il plane au-dessus en criant.

Cet oiseau est un peu plus petit que notre moineau ; il est trop connu pour le décrire en détail : on sait qu'il a les côtés de la tête, le devant du cou, la poitrine et les flancs d'une belle couleur vineuse ; le dessus de la tête et du corps marron, le croupion olivâtre, et une tache blanche sur l'aile. La femelle a le bec plus effilé, et les couleurs moins vives ; mais, soit dans la femelle, soit dans le mâle, le plumage est fort sujet à varier. J'ai vu une femelle vivante, prise sur ses œufs le 7 mai, qui différoit de celle que M. Brisson a décrite ; elle avoit le dessus de la tête et du dos d'un brun-olivâtre ; une espèce de collier gris, qui environnoit le cou par-derrière, le ventre et les couvertures inférieures de la queue

blancs, etc.; parmi les mâles, il y en a qui ont le dessus de la tête et du cou cendrés, et d'autres d'un brun-marron, quelques-uns ont les pennes de la queue les plus voisines des deux intermédiaires, bordées de blanc, et d'autres les ont entièrement noires; est-ce l'âge qui produit ces petites différences?

Un jeune pinson pris sous la mère, dont les pennes de la queue étoient déjà longues de six lignes, avoit le dessous du corps comme la mère, le dessus d'un brun-cendré, le croupion olivâtre, ses ailes avoient déjà les deux raies blanches, mais les bords du bec supérieur n'étoient point encore échancrés près de la pointe, comme ils le sont dans les mâles adultes; ce qui me feroit croire que cette échancrure, qui se trouve dans beaucoup d'espèces, ne dépend pas immédiatement de la première organisation, mais que c'est un effet secondaire et mécanique, produit

par la pression continuelle de l'extrémité du bec inférieur, qui est un peu plus court, contre les bords du bec supérieur.

Tous les pinsons ont la queue fourchue, et composée de douze pennes; le fond de leurs plumes est cendré-obscur, et leur chair n'est pas bonne à manger; la durée de leur vie est de sept ou huit ans.

Longueur totale, six pouces un tiers; bec, six lignes; vol, près de dix pouces; queue, deux pouces deux tiers; elle dépasse les ailes d'environ seize lignes.

VARIÉTÉS DU PINSON.

INDÉPENDAMMENT des variations fréquentes du plumage, que l'on peut remarquer dans les pinsons d'un même pays, on a observé, parmi les pinsons de différens climats, des variétés plus constantes, et que les auteurs ont jugées dignes d'être décrites. Les trois

premières ont été observées en Suède, et les deux autres en Silésie.

I. Le pinson a ailes et queue noires. Il a en effet les ailes entièrement noires; mais la penne extérieure de la queue, et la suivante, sont bordées de blanc en dehors, depuis le milieu de leur longueur : cet oiseau se tient sur les arbres, dit M. Linnæus.

II. Le pinson brun. Il est remarquable par sa couleur brune et par son bec jaunâtre; mais cette couleur brune n'est pas uniforme; elle est moins foncée sur la partie antérieure, et participe du cendré et du noirâtre sur la partie postérieure : cette variété a les ailes noires comme la précédente, les pieds de même couleur, et la queue fourchue. Les Suédois lui donnent le nom de *riska*, dit M. Linnæus.

III. Le pinson brun huppé. *Sa* huppe est couleur de feu, et c'est le trait caractéristique qui le distingue de la variété précédente. M. Linnæus

disoit, en 1746, qu'il se trouvoit en Nortlande, c'est-à-dire, dans la partie septentrionale de la Suède; mais, douze ans après, il a cru le reconnoître dans la linotte noire de Klein, et il a dit, en général, qu'il se trouvoit en Europe.

IV. Le pinson blanc. Il est fort rare, selon Schwencfeld, et ne diffère que par la couleur de notre pinson ordinaire. Gesner atteste qu'on avoit vu un pinson, dont le plumage étoit entièrement blanc.

V. Le pinson a collier. Il a le sommet de la tête blanc, et un collier de la même couleur; cet oiseau a été pris dans un bois, aux environs de Kotzna.

LE PINSON D'ARDENNE.

Il pourroit se faire que ce pinson, qui passe généralement pour le pinson de montagne, ou l'*orospiza* d'Aristote,

ne fût que son *spiza*, ou son pinson proprement dit; et que notre pinson ordinaire, qui passe généralement pour son *spiza*, fût son véritable *orospiza*, ou pinson de montagne : voici mes raisons.

Les anciens ne faisoient point de descriptions complètes, mais ils disoient un mot, soit des qualités extérieures, soit des habitudes, et ce mot indiquoit ordinairement ce qu'il y avoit de plus remarquable dans l'animal. L'*orospiza*, dit Aristose, est semblable au *spiza*; il est un peu moins gros, il a le cou bleu; enfin il se tient dans les montagnes : or toutes ces propriétés appartiennent à notre pinson ordinaire, et quelques-unes d'elles lui appartiennent exclusivement.

1°. Il a beaucoup de ressemblance avec le pinson d'Ardenne, par la supposition même; et, pour s'en convaincre; il ne faut que les comparer l'un à l'autre : d'ailleurs, il n'est pas un seul

méthodiste qui n'ait rapporté ces deux espèces au même genre.

2°. Notre pinson ordinaire est un peu plus petit que le pinson d'Ardenne, suivant le témoignage des naturalistes, et suivant ce que j'ai observé moi-même.

3°. Notre pinson ordinaire a le dessus de la tête et du cou d'un cendré-bleuâtre ; au lieu que, dans le pinson d'Ardenne, ces mêmes parties sont variées de noir-lustré et de gris-jaunâtre.

4°. Nous avons remarqué ci-dessus, d'après Olina, qu'en Italie notre pinson ordinaire se retire l'été dans les montagnes pour y nicher ; et comme le climat de la Grèce est fort peu différent de celui d'Italie, on peut suppoposer, par analogie, à défaut d'observation, qu'en Grèce notre pinson ordinaire niche aussi sur les montagnes.

5°. Enfin le *spiza* d'Aristote semble chercher, suivant ce philosophe, les

pays chauds pendant l'été, et les pays froids pendant l'hiver : or cela convient beaucoup mieux aux pinsons d'Ardenne qu'aux pinsons ordinaires, puisqu'une grande partie de ceux-ci ne voyagent point, et que ceux-là non-seulement sont voyageurs, mais qu'ils ont coutume d'arriver au fort de l'hiver dans les différens pays qu'ils parcourent : c'est ce que nous savons par expérience, et ce qui d'ailleurs est attesté par les noms de *pinson d'hiver*, *pinson de neige*, que l'on a donnés en divers pays au pinson d'Ardenne.

De tout cela il résulte, ce me semble, que très-probablement ce dernier est le *spiza* d'Aristote, et notre pinson ordinaire son *orospiza*.

Les pinsons d'Ardenne ne nichent point dans nos pays; ils y passent, d'années à autres, en très-grandes troupes : le temps de leur passage est l'automne et l'hiver; souvent ils s'en

retournent au bout de huit ou dix jours, quelquefois ils restent jusqu'au printemps : pendant leur séjour, ils vont avec les pinsons ordinaires, et se retirent, comme eux, dans les feuillages. Il en parut des volées très-nombreuses en Bourgogne, dans l'hiver de 1774, et des volées encore plus nombreuses dans le pays de Wirtemberg, sur la fin de décembre 1775; ceux-ci alloient se gîter tous les soirs dans un vallon sur les bords du Rhin, et, dès l'aube du jour, ils prenoient leur vol : la terre étoit toute couverte de leur fiente. La même chose avoit été observée dans les années 1735 et 1757; on ne vit peut-être jamais un aussi grand nombre de ces oiseaux en Lorraine, que dans l'hiver de 1765; chaque nuit on en tuoit plus de six cents douzaines, dit M. Lottinger, dans des forêts de sapins, qui sont à quatre ou cinq lieues de Sarbourg; on ne prenoit pas la peine de les tirer, on les assommoit à coups de

gaules; et, quoique ce massacre eût duré tout l'hiver, on ne s'appercevoit presque pas à la fin que la troupe eût été entamée. M. Willulghby nous apprend que l'on en voit beaucoup aux environs de Venise, sans doute au temps du passage : mais nulle part, ils ne reviennent aussi régulièrement que dans les forêts de Weissembourg où abonde le hêtre, et par conséquent la faîne, dont ils sont très-friands : ils en mangent le jour et la nuit ; ils vivent aussi de toutes sortes de petites graines. Je me persuade que ces oiseaux restent dans leur pays natal tant qu'ils y trouvent la nourriture qui leur convient, et que c'est la disette qui les oblige à voyager ; du moins il est certain que l'abondance des graines qu'ils aiment de préférence ne suffit pas toujours pour les attirer dans un pays, même dans un pays qu'ils connaissent ; car, en 1774, quoiqu'il y eût abondance de faîne en Lorraine, ces pin-

sons n'y parurent pas, et prirent une autre route : l'année suivante, au contraire, on en vit quelques troupes, quoique la faîne eût manqué. Lorsqu'ils arrivent chez nous, ils ne sont point du tout sauvages, et se laissent approcher de fort près : ils volent serrés, se posent et partent de même, cela est au point, que l'on en peut tuer douze ou quinze d'un seul coup de fusil.

En pâturant dans un champ, ils font à-peu-près la même manœuvre que les pigeons, de temps en temps on en voit quelques-uns se porter en avant, lesquels sont bientôt suivis de toute la bande.

Ce sont, comme l'on voit, des oiseaux connus et répandus dans toutes les parties de l'Europe, du moins par leurs voyages; mais ils ne se bornent point à l'Europe. M. Edwards en a vu qui venoient de la baie d'Hudson, sous le nom d'*oiseaux de neige*; et les gens qui

fréquentent cette contrée lui ont assuré qu'ils étoient des premiers à y reparoître chaque année au retour du printemps, avant même que les neiges fussent fondues.

La chair des pinsons d'Ardenne, quoiqu'un peu amère, est fort bonne à manger, et certainement meilleure que celle du pinson ordinaire ; leur plumage est aussi plus varié, plus agréable, plus velouté ; mais il s'en faut beaucoup qu'ils chantent aussi bien : on a comparé leur voix à celle de la chouette et à celle du chat : ils ont deux cris, l'un est une espèce de piaulement, l'autre, qu'ils font entendre étant posé à terre, approche de celui du traquet ; mais il n'est ni aussi fort ni aussi prononcé. Quoique nés avec si peu de talens naturels, ces oiseaux sont néanmoins susceptibles de talens acquis : lorsqu'on les tient à portée d'un autre oiseau dont le ramage est plus agréable, le leur s'adoucit, se perfec-

tionne, et devient semblable à celui qu'ils ont entendu. Au reste, pour avoir une idée juste de leur voix, il faudrait les avoir ouïs au temps de la ponte; car c'est alors, c'est en chantant l'hymne de l'amour, que les oiseaux font entendre leur véritable ramage.

Un chasseur, qui avait voyagé, m'a assuré que ces oiseaux nichoient dans le Luxembourg; qu'ils posoient leurs nids sur les sapins les plus branchus, assez haut; qu'ils commençoient à y travailler sur la fin d'avril; qu'ils y employoient la longue mousse des sapins au dehors, du crin, de la laine et des plumes au-dedans; que la femelle pondoit quatre ou cinq œufs jaunâtres et tachetés, et que les petits commençoient à voltiger de branche en branche dès la fin de mai.

Le pinson d'Ardenne est, suivant Belon, un oiseau courageux, et qui se défend, avec son bec, jusqu'au dernier

soupir. Tous conviennent qu'il est d'un naturel plus doux que notre pinson ordinaire, et qu'il donne plus facilement dans les piéges : on en tue beaucoup à certaines chasses que l'on pratique dans le pays de Weissembourg, et qui méritent d'être connues. On se rassemble, pour cela, dans la petite ville de Bergzabern ; et, le jour étant pris, on envoie, la veille, des observateurs à la découverte, pour remarquer les arbres sur lesquels ils ont coutume de se poser le soir ; c'est communément sur de petits piceas, et sur d'autres arbres toujours verds : ces observateurs de retour servent de guides à la troupe ; elle part le soir avec des flambeaux et des sarbacanes ; les flambeaux servent à éblouir les oiseaux et à éclairer les chasseurs ; les sarbacanes servent à ceux-ci pour tuer les pinsons avec de petites boules de terre sèche : on les tire de très-près, afin de ne les point manquer ; car s'il y en avait un seul qui

ne fût que blessé, ses cris donneroient infailliblement l'alarme aux autres, et bientôt ils s'envoleroient tous à-la-fois.

La nourriture principale de ceux que l'on veut avoir en cage, c'est le panis, le chenevis, la faîne, etc. Olina dit qu'ils vivent quatre ou cinq ans.

Leur plumage est sujet à varier dans les différens individus : quelques mâles ont la gorge noire, et d'autres ont la tête absolument blanche et les couleurs plus faibles. Frisch remarque que les jeunes mâles, lorsqu'ils arrivent, ne sont pas si noirs, et n'ont pas les couvertures inférieures des ailes d'un jaune si vif que lorsqu'ils s'en retournent; il peut se faire que l'âge le plus avancé amène encore d'autres différences dans les deux sexes, et de là toutes celles que l'on remarque dans les descriptions.

Le pinson que j'ai observé, pesoit une once; il avoit le front noir; le dessus de la tête et du cou, et le haut

du dos, variés de gris jaunâtre et de noir-lustré, la gorge, le devant du cou, la poitrine et le croupion d'un roux-clair ; les petites couvertures de la base de l'aile d'un jaune-orangé ; les autres formoient deux raies transversales d'un blanc-jaunâtre, séparées par une bande noire plus large ; toutes les pennes de l'aile, excepté les trois premières, avoient sur leur bord extérieur, à l'endroit où finissoient les grandes couvertures, une tache blanche d'environ cinq lignes de long ; la suite de ces taches formait une troisième raie blanche, qui était parallèle aux deux autres dans l'aile étendue, mais qui, dans l'aile repliée, ne paraissoit que sous la forme d'une tache oblongue, presque parallèle à la côte des pennes ; enfin ces mêmes pennes étoient d'un très-beau noir, bordées de blanc : les petites couvertures inférieures des ailes les plus proches du corps se faisoient remarquer par leur belle couleur

jaune. Les pennes de la queue étoient noires, bordées de blanc ou de blanchâtre : la queue fourchue, les flancs mouchetés de noir, les pieds d'un brun-olivâtre, les oncles peu arqués, le postérieur le plus fort de tous; les bords du bec supérieur échancrés près de la pointe, les bords du bec inférieur rentrans et reçus dans le supérieur, et la langue divisée par le bout en plusieurs filets très-déliés.

Le tube intestinal avoit quatorze pouces de longueur; le gésier étoit musculeux, doublé d'une membrane cartilagineuse sans adhérence, précédé d'une dilatation de l'œsophage, et encore d'un jabot qui avait cinq à six lignes de diamètre, le tout rempli de petites graines sans un seul petit caillou : je n'ai vu ni cœcum, ni vésicule du fiel.

La femelle n'a point la tache orangée de la base de l'aile, ni la belle couleur jaune de ses couvertures inférieures; sa gorge est d'un roux plus clair,

et elle a quelque chose de cendré sur le sommet de la tête et derrière le cou.

Longueur totale, six pouces un quart; bec, six lignes et demie; vol, près de dix pouces; queue, deux pouces un tiers; elle dépasse les ailes d'environ quinze lignes.

LE GRAND-MONTAIN.

Ce pinson est le plus grand de ceux qui habitent l'Europe; Klein dit qu'il égale l'alouette en grosseur. Il se trouve dans la Laponie, aux environs de Tornéo : il a la tête noirâtre, variée de blanc-roussâtre, ornée de chaque côté d'une raie blanche qui part de l'œil et descend le long du cou; le cou, la gorge et la poitrine d'un roux-clair; le ventre et tout ce qui suit blanc; le dessus du corps roussâtre, varié de brun; les ailes noires, bordées de jaune-pâle et verdâtre, et traversées par une raie blanche; la queue fourchue, com-

posée de douze pennes presque noires, bordées de jaunâtre; le bec couleur de corne plus foncée vers la pointe; les pieds noirs.

Longueur totale, six pouces et demi; bec, sept lignes, comme le pied et le doigt du milieu; vol, onze pouces et demi; queue, deux pouces et demi; elle dépasse les ailes de dix lignes.

LE PINSON DE NEIGE,
OU LA NIVEROLLE.

Cette dénomination est fondée apparemment sur la couleur blanche de la gorge, de la poitrine et de toute la partie inférieure de l'oiseau, comme aussi sur ce qu'il habite les pays froids, et qu'il ne paroît guère dans les pays tempérés qu'en hiver, et lorsque la terre est couverte de neige. Il a les ailes et la queue noires et blanches; la tête et le dessus du cou cendrés, en quoi il se rapproche de notre pinson;

le dessus du corps gris-brun, varié d'une couleur plus claire; les couvertures supérieures de la queue, tout-à-fait noires, ainsi que le bec et les pieds.

Longueur totale, sept pouces; bec, sept lignes; pieds, neuf lignes et demie; vol, douze pouces; queue, deux pouces sept lignes; elle dépasse les ailes de huit à neuf lignes.

LE BRUNET.

La couleur dominante de cet oiseau est le brun, mais elle est moins foncée sous le corps. Catesby nous dit que son pinson brun, qui est notre brunet, se trouve en Virginie; qu'il va avec les choucas et les oiseaux dont nous avons parlé sous le nom de *commandeurs*, et que d'autres appellent *étourneaux à ailes rouges*: il ajoute qu'il se plaît dans les parcs où l'on renferme les bestiaux, et que l'on n'en voit point en été.

Longueur totale, six pouces trois quarts; bec, sept lignes; queue, deux pouces et demi, dépasse les ailes d'environ quinze lignes; pieds, onze lignes; doigt du milieu, *idem*.

LE BONANA.

Le bonana est un arbre d'Amérique sur lequel se perche volontiers l'oiseau dont il s'agit ici, et c'est de là qu'il a pris son nom. Il a les plumes du dessus du corps soyeuses, et d'un bleu-obscur; le dessous d'un bleu plus clair; le ventre varié de jaune; les ailes et la queue d'un bleu-obscur, tirant sur le vert; les pieds noirs; la tête grosse à proportion du corps, et le bec court, épais et arrondi.

Cet oiseau se trouve à la Jamaïque.

Longueur totale, quatre pouces et demi; bec, quatre lignes; vol, huit pouces et quelques lignes; queue, environ seize lignes, dépasse les ailes de cinq à six lignes.

LE PINSON *à tête noire et blanche.*

La tête de cet oiseau est noire, ainsi que le dos et les plumes scapulaires; mais elle a de chaque côté deux raies blanches, dont l'une passe au-dessus, et l'autre au-dessous de l'œil. Le cou est noir par-devant, et d'un rouge obscur par-derrière : cette dernière couleur règne sur le croupion et les couvertures supérieures de la queue ; la gorge est jaune, la poitrine orangée; le ventre, jusques et compris les couvertures inférieures de la queue, blanc; la queue brune et les ailes de même: celles-ci ont une raie transversale blanche.

Cet oiseau est très-commun à Bahama, et dans plusieurs autres contrées de l'Amérique méridionale : il est à-peu-près de la grosseur de notre pinson ordinaire; son poids est de six gros.

Longueur totale, six pouces et un

quart ; bec, six lignes ; queue, deux pouces et un tiers, dépasse les ailes d'environ quinze lignes.

LE PINSON NOIR *aux yeux rouges.*

Le noir règne sur la partie supérieure du corps (sur le haut de la poitrine, suivant Catesby), et sur les pennes de la queue et des ailes ; mais celles de la queue sont bordées de blanc : le milieu du ventre est de cette dernière couleur ; le reste du dessous du corps et d'un rouge-obscur, le bec noir, les yeux rouges et les pieds bruns. La femelle est toute brune, avec une teinte de rouge sur la poitrine.

Cet oiseau se trouve à la Caroline ; il va par paires, et se tient dans les bois les plus épais : il est de la grosseur d'une alouette huppée.

Longueur totale, huit pouces ; bec, huit lignes ; pieds, seize lignes ; queue, trois pouces, dépasse les ailes d'environ vingt-sept lignes, d'où on

peut conclure qu'il n'a pas le vol fort étendu.

LE PINSON NOIR ET JAUNE.

La couleur générale de cet oiseau est un noir velouté, sur lequel paroît, avec avantage, la belle couleur jaune qui règne sur la base de l'aile, le croupion et les couvertures supérieures de la queue, et qui borde les grandes pennes des ailes; les petites pennes et les grandes couvertures sont bordées de gris; le bec et les pieds sont de cette dernière couleur.

Cet oiseau a été envoyé du Cap de Bonne-Espérance; il est de la grosseur de notre pinson ordinaire.

Longueur totale, six pouces et plus; bec, huit lignes; pieds, douze lignes; doigt du milieu, dix lignes; le doigt postérieur à-peu-près aussi long, vol, dix pouces et un quart; queue, deux pouces deux lignes, dépasse les ailes de douze lignes.

LE PINSON A LONG BEC.

CET oiseau a la tête et la gorge noires; le dessus du corps varié de brun et de jaune; le dessous d'un jaune-orangé; un collier couleur de marron; les pennes de la queue olivâtres en-dehors; les grandes pennes de l'aile de même couleur, terminées de brun; les moyennes, brunes, bordées de jaunâtre; le bec et les pieds gris-bruns. Il a été envoyé du Sénégal : sa grosseur est à-peu-près celle de notre pinson ordinaire.

Longueur totale, six pouces un qart; bec, neuf lignes; pieds, onze lignes; doigt du milieu, dix lignes; vol, dix pouces un quart; queue, deux pouces un quart, dépasse les ailes d'environ un pouce. On voit que c'est, de tous les pinsons connus, celui qui a le plus long bec.

L'OLIVETTE.

J'APPELLE ainsi un pinson venu de la Chine, qui a la base du bec, les joues, la gorge, le devant du cou, et les couvertures supérieures de la queue d'un vert d'olive; le dessus de la tête et du corps d'un brun-olivâtre, avec une légère teinte de roux sur le dos, le croupion et les couvertures des ailes les plus proches du corps; la queue noire, bordée de jaune, terminée de blanchâtre; la poitrine et le ventre, roux, mêlé de jaune; les couvertures inférieures de la queue et des ailes d'un beau jaune; le bec et les pieds jaunâtres. Il est à-peu-près de la grosseur de la linotte : la femelle a les couleurs plus foibles, comme c'est l'ordinaire.

Longueur totale, cinq pouces; bec, six lignes; pieds, six lignes et demie; doigt du milieu, sept lignes; vol, huit pouces un tiers; queue, vingt-une

lignes; elle est fourchue, et ne dépasse les ailes que de cinq ou six lignes.

LE PINSON JAUNE ET ROUGE.

Le jaune règne sur la gorge, le cou, la tête, et tout le dessus du corps; le rouge sur toutes les extrémités; savoir, le bec, les pieds, les ailes et la queue: ces deux couleurs se fondant ensemble, forment une belle couleur orangée sur la poitrine et sur toute la partie inférieure du corps: outre cela, il y a de chaque côté de la tête une marque bleue immédiatement au-dessous de l'œil.

Seba, dit que cet oiseau avoit été envoyé de l'ile Saint-Eustache, et il l'appelle *pinson d'Afrique*, apparemment que cet auteur connoissoit une île de Saint-Eustache en Afrique, bien différente de celle de même nom, qui est l'une des petites Antilles. La grosseur du pinson jaune et rouge est à-peu-près celle de notre pinson ordinaire.

Longueur totale, cinq pouces et demi; bec, six lignes; pieds, six lignes et demie; doigt du milieu, sept lignes; queue, vingt-une lignes; elle dépasse les ailes d'environ dix lignes.

LA TOUITE.

J'ADOPTE le nom que Seba a donné à cet oiseau, parce que c'est un nom propre qui lui a été imposé dans le pays, et qui a rapport à son cri : or, on doit sentir combien de tels noms sont préférables à ces dénominations équivoques, composées d'un nom générique, et d'un nom de pays, telle, par exemple, que celle du pinson varié de la Nouvelle-Espagne, par laquelle on a désigné l'oiseau dont il s'agit ici. Il est très-probable que dans la Nouvelle-Espagne il y a plus d'un oiseau à qui le nom de *pinson* varié peut convenir, et qu'il n'y en a pas deux à qui les habitans de ce pays se soient accordés à donner le nom de *touite*.

Ce bel oiseau a la tête d'un rouge-clair, mêlé de pourpre; la poitrine de deux jaunes, le bec jaune, les pieds rouges; tout le reste, varié de rouge, de blanc, de jaune et de bleu; enfin, les ailes et la queue bordées de blanc: il est à-peu-près de la grosseur de notre pinson ordinaire.

Longueur totale, cinq pouces deux tiers; bec, six lignes et demie; pieds, huit lignes; doigt du milieu, sept lignes et demie; queue, deux pouces, dépasse les ailes d'environ onze lignes.

LE PINSON FRISÉ.

Le nom de cet oiseau vient de ce qu'il a plusieurs plumes frisées naturellement, tant sous le ventre que sur le dos: il a en outre le bec blanc, la tête et le cou noirs, comme si on lui eût mis un coqueluchon de cette couleur; le dessus du corps, compris les pennes de la queue et des ailes, d'un

brun-olivâtre ; le dessous du corps jaunes, les pieds d'un brun foncé.

Comme cet oiseau venoit de Portugal, on a jugé qu'il avoit été envoyé des principales possessions des Portugais, c'est-à-dire, du royaume d'Angole ou du Brésil.

Sa grosseur est à-peu-près celle de notre pinson ordinaire.

Longueur totale, cinq pouces et demi ; bec, cinq à six lignes, la queue est composée de douze pennes égales, et dépasse les ailes de douze à treize lignes.

LE PINSON A DOUBLE COLLIER.

Cet oiseau a en effet deux colliers, ou plutôt deux demi-colliers ; l'un par-devant, et l'autre par-derrière ; le premier noir, et le plus bas des deux ; l'autre blanc : il a de plus la poitrine et tout le dessous du corps d'un blanc teinté de roussâtre ; la gorge, le tour du bec, des yeux, d'un blanc pur,

la tête noire; tout le dessus du corps d'un cendré-brun, qui s'éclaircit sur les couvertures supérieures de la queue; les grandes pennes des ailes, noires; les moyennes et les couvertures supérieures noires, bordées d'un brun-rougeâtre, et qui a de l'éclat; le bec noir et les pieds bruns. M. Brisson dit qu'il se trouve dans les Indes : il est de la grosseur de notre pinson ordinaire

Longueur totale, environ cinq pouces; bec, six lignes; queue, vingt lignes; elle est composée de douze pennes égales, et dépasse les ailes d'environ dix lignes.

LE GRENADIN.

Les Portugais, trouvant apparemment quelque rapport entre le plumage du grenadin, et l'uniforme de quelques-uns de leurs régimens, ont nommé cet oiseau, *capitaine de l'Orénoque*. Il a le bec et le tour des yeux d'un rouge vif,

les yeux noirs : sur les côtés de la tête une grande plaque ronde dont le centre est sur le bord postérieur de l'œil, et qui est interrompue, entre l'œil et le bec, par une tache brune : l'œil, la gorge et la queueue sont noirs ; les pennes des ailes gris-brun, bordées de gris-clair, la partie postérieure du corps, tant dessus que dessous, d'un violet-bleu : tout le reste du plumage est mordoré ; mais sur le dos, il est varié de brun-verdâtre, et cette même couleur mordorée borde extérieurement les couvertures des ailes : les pieds sont d'une couleur de chair obscure. Dans quelques individus, la base du bec supérieur est entourée d'une zone pourpre.

Cet oiseau se trouve au Brésil ; il a les mouvemens vifs, et le chant agréable : il a de plus, le bec alongé de notre chardonneret, mais il en diffère par sa longue queue étagée.

La femelle du grenadin est de même taille que son mâle : elle a le bec rouge,

un peu de pourpre sous les yeux, la gorge, et le dessous du corps d'un fauve-pâle, le sommet de la tête d'un fauve plus foncé, le dos gris-brun, les ailes brunes, la queue noirâtre, les couvertures supérieures bleues, comme dans le mâle, les couvertures inférieures, et le bas-ventre, blanchâtre.

Longueur totale, cinq pouces un quart; bec, cinq lignes; queue, deux pouces et demi, composée de douze pennes étagées: les plus longues dépassent les plus courtes de dix-sept lignes, et l'extrémité des ailes, de deux pouces; tarse, sept lignes: l'ongle postérieur est le plus fort de tous. Dans les ailes, les quatrième et cinquième pennes sont les plus longues de toutes.

LE CHARDONNERET.

Beauté du plumage, douceur de la voix, finesse de l'instinct, adresse singulière, docilité à l'épreuve, ce char-

mant petit oiseau réunit tout, et il ne lui manque que d'être rare et de venir d'un pays éloigné pour être estimé ce qu'il vaut.

Le rouge-cramoisi, le noir velouté, le blanc, le jaune-doré, sont les principales couleurs qu'on voit briller sur son plumage, et le mélange bien entendu de teintes plus douces ou plus sombres leur donne encore plus d'éclat; tous les yeux en ont été frappés également, et plusieurs des noms qu'il porte en différentes langues sont relatifs à ces belles couleurs. Les noms de *chrysometrès*, d'*aurivittis*, de *gold-finch*, n'ont-ils pas en effet un rapport évident à la plaque jaune dont ses ailes sont décorées; celui de *roth-vogel*, au rouge de sa tête et de sa gorge; ceux d'*asteres*, d'*astrolinus*, à l'éclat de ses diverses couleurs; et ceux de *pikilis*, de *varia*, à l'effet qui résulte de leur variété? Lorsque ses ailes sont dans leur état de repos, chacune présente une suite de

points blancs d'autant plus apparens, qu'ils se trouvent sur un fond noir. Ce sont autant de petites taches blanches qui terminent toutes les pennes de l'aile, excepté les deux ou trois premières. Les pennes de la queue sont d'un noir encore plus foncé ; les six intermédiaires sont terminées de blanc, et les deux dernières ont de chaque côté, sur leurs barbes intérieures, une tache blanche ovale très-remarquable. Au reste, tous ces points blancs ne sont pas toujours en même nombre, ni distribués de la même manière, et il faut avouer qu'en général le plumage des chardonnerets est fort variable.

La femelle a moins de rouge que le mâle, et n'a point du tout de noir. Les jeunes ne prennent leur beau rouge que la seconde année ; dans les premiers temps leurs couleurs sont ternes, indécises, et c'est pour cela qu'on les appelle *grisets* : cependant le jaune des ailes paroît de très-bonne heure, ainsi

que les taches blanches des pennes de la queue ; mais ces taches sont d'un blanc moins pur.

Les mâles ont un ramage très-agréable et très-connu ; ils commencent à le faire entendre vers les premiers jours du mois de mars, et ils continuent pendant la belle saison, ils le conservent même l'hiver dans les poêles, où ils trouvent la température du printemps. Aldrovande leur donne le second rang parmi les oiseaux chanteurs ; et M. Daines Barrington ne leur accorde que le sixième. Ils paroissent avoir plus de disposition à prendre le chant du roitelet que celui de tout autre oiseau ; on en voit deux exemples : celui d'un joli métis sorti d'un chardonneret et d'une serine, observé à Paris par M. Salerne, et celui d'un chardonneret qui avoit été pris dans le nid deux ou trois jours après qu'il étoit éclos, et qui a été entendu par M. Daines Barrington. Ce dernier observateur suppose, à la vérité, que

cet oiseau avoit eu occasion d'entendre chanter un roitelet, et que ces sons avoient été sans doute les premiers qui eussent frappé son oreille dans le temps où il commençoit à être sensible au chant et capable d'imitation; mais il faudroit donc faire la même supposition pour l'oiseau de M. Salerne, ou convenir qu'il y a une singulière analogie, quant aux organes de la voix, entre le roitelet et le chardonneret.

On croit généralement, en Angleterre, que les chardonnerets de la province de Kent chantent plus agréablement que ceux de toutes les autres provinces.

Ces oiseaux sont, avec les pinsons, ceux qui savent le mieux construire leur nid, en rendre le tissu plus solide, lui donner une forme plus arrondie, je dirois volontiers plus élégante; les matériaux qu'ils y emploient sont, pour le dehors, la mousse fine, les lichens, l'hépatique, les joncs, les petites raci-

nes, la bourre, des chardons, tout cela entrelacé avec beaucoup d'art; et, pour l'intérieur, l'herbe sèche, le crin, la laine et le duvet : ils le posent sur les arbres, et par préférence sur les pruniers et noyers; ils choisissent d'ordinaire les branches foibles, et qui ont beaucoup de mouvement; quelquefois ils nichent dans les taillis, d'autres fois dans des buissons épineux; et l'on prétend que les jeunes chardonnerets qui proviennent de ces dernières nichées ont le plumage un peu plus rembruni, mais qu'ils sont plus gais et chantent mieux que les autres : Olina dit la même chose de ceux qui sont nés dans le mois d'août; si ces remarques sont fondées, il faudroit élever par préférence les jeunes chardonnerets éclos dans le mois d'août, et trouvés dans des nids établis sur des buissons épineux. La femelle commence à pondre vers le milieu du printemps; cette première ponte est de cinq œufs

tachetés de brun-rougeâtre vers le gros bout; lorsqu'ils ne viennent pas à bien elle fait une seconde ponte, et même une troisième lorsque la seconde ne réussit pas; mais le nombre des œufs va toujours en diminuant à chaque ponte. Je n'ai jamais vu plus de quatre œufs dans les nids qu'on m'a apportés au mois de juillet, ni plus de deux dans les nids du mois de septembre.

Ces oiseaux ont beaucoup d'attachement pour leurs petits; ils les nourrissent avec des chenilles et d'autres insectes, et, si on les prend tous à-la-fois et qu'on les renferme dans la même cage, ils continueront d'en avoir soin: il est vrai que, de quatre jeunes chardonnerets que j'ai fait ainsi nourrir en cage par leurs père et mère prisonniers, aucun n'a vécu plus d'un mois; j'ai attribué cela à la nourriture, qui ne pouvoit être aussi bien choisie qu'elle l'est dans l'état de liberté, et non à un prétendu désespoir héroïque qui

porte, dit-on, les chardonnerets à faire mourir leurs petits lorsqu'ils ont perdu l'espérance de les rendre à la liberté pour laquelle ils étoient nés.

Il ne faut qu'une seule femelle au mâle chardonneret; et, pour que leur union soit féconde, il est à propos qu'ils soient tous deux libres : ce qu'il y a de singulier, c'est que ce mâle se détermine beaucoup plus difficilement à s'apparier efficacement dans une volière avec sa femelle propre qu'avec une femelle étrangère, par exemple, avec une serine de Canarie ou toute autre femelle qui, étant originaire d'un climat plus chaud, aura plus de ressources pour l'exciter.

On a vu quelquefois la femelle chardonneret nicher avec le mâle canari, mais cela est rare; et l'on voit au contraire fort souvent la femelle canari, privée de tout autre mâle, se joindre avec le mâle chardonneret : c'est cette femelle canari qui entre en amour la

première, et qui n'oublie rien pour échauffer son mâle du feu dont elle brûle : ce n'est qu'à force d'invitations et d'agaceries, ou plutôt c'est par l'influence de la belle saison, plus forte ici que toutes les agaceries, que ce mâle froid devient capable de s'unir à l'étrangère, et de consommer cette espèce d'adultère physique; encore faut-il qu'il n'y ait dans la volière aucune femelle de son espèce. Les préliminaires durent ordinairement six semaines, pendant lesquelles la serine a tout le temps de faire une ponte entière d'œufs clairs, dont elle n'a pu obtenir la fécondation, quoiqu'elle n'ait cessé de la solliciter; car ce qu'on peut appeler le libertinage dans les animaux est presque toujours subordonné au grand but de la nature, qui est la reproduction des êtres. Le R. P. Bougot, qui a été déjà cité avec éloge, a suivi avec attention le petit manége d'une serine panachée en pareille circons-

tance; il l'a vue s'approcher souvent du mâle chardonneret, s'accroupir comme la poule, mais avec plus d'expression, appeler ce mâle, qui d'abord ne paroît point l'écouter, qui commence ensuite à y prendre intérêt, puis s'échauffe doucement et avec toute la lenteur des gradations : il se pose un grand nombre de fois sur elle avant d'en venir à l'acte décisif, et à chaque fois elle épanouit ses ailes et fait entendre de petits cris; mais, lorsqu'enfin cette femelle, si bien préparée, est devenue mère, il est fort assidu à remplir les devoirs de père, soit en l'aidant à faire le nid, soit en lui portant la nourriture tandis qu'elle couve ses œufs ou qu'elle élève ses petits.

Quoique les couvées réussissent quelquefois entre une serine et un chardonneret sauvage pris au battant, néanmoins on conseille d'élever ensemble ceux dont on veut tirer de la race, et de ne les apparier qu'à l'âge de deux

ans : les métis qui résultent de ces unions forcées ressemblent plus à leur père par la forme du bec, par les couleurs de la tête, des ailes, en un mot, par les extrémités, et à leur mère par le reste du corps : on a encore observé qu'ils étoient plus forts, et vivoient plus long-temps ; que leur ramage naturel avoit plus d'éclat, mais qu'ils adoptoient difficilement le ramage artificiel de notre musique.

Ces métis ne sont point inféconds ; et, lorsque l'on vient à bout de les apparier avec une serine, la seconde génération qui provient de ce mélange se rapproche sensiblement de l'espèce du chardonneret, tant l'empreinte masculine a de prépondérance dans l'œuvre de la génération.

Le chardonneret a le vol bas, mais suivi et filé comme celui de la linotte, et non pas bondissant et sautillant comme celui du moineau. C'est un oiseau actif et laborieux ; s'il n'a pas

quelques têtes de pavots, de chanvre ou de chardons à éplucher pour le tenir en action, il portera et rapportera sans cesse tout ce qu'il trouvera dans sa cage. Il ne faut qu'un mâle vacant de cette espèce dans une volière de canaris, pour faire manquer toutes les pontes; il inquiétera les couveuses, se battra avec les mâles, défera les nids, cassera les œufs. On ne croiroit pas qu'avec tant de vivacité et de pétulance les chardonnerets fussent si doux, et même si dociles. Ils vivent en paix les uns avec les autres : ils se recherchent, se donnent des marques d'amitié en toute saison, et n'ont guère de querelles que pour la nourriture. Ils sont moins pacifiques à l'égard des autres espèces; ils battent les serins et les linottes, mais ils sont battus à leur tour par les mésanges. Ils ont le singulier instinct de vouloir toujours se coucher au plus haut de la volière, et l'on sent bien que c'est une occasion

de rixe lorsque d'autres oiseaux ne veulent point leur céder la place.

A l'égard de la docilité du chardonneret, elle est connue ; on lui apprend, sans beaucoup de peine, à exécuter divers mouvemens avec précision, à faire le mort, à mettre le feu à un pétard, à tirer de petits seaux qui contiennent son boire et son manger ; mais, pour lui apprendre ce dernier exercice, il faut savoir l'*habiller*. Son habillement consiste dans une petite bande de cuir doux de deux lignes de large, percée de quatre trous, par lesquels on fait passer les ailes et les pieds, et dont les deux bouts, se rejoignant sous le ventre, sont maintenus par un anneau auquel s'attache la chaîne du petit galérien. Dans la solitude où il se trouve, il prend plaisir à se regarder dans le miroir de sa galère, croyant voir un autre oiseau de son espèce ; et ce besoin de société paroît chez lui aller de front avec ceux de première

nécessité : on le voit souvent prendre son chenevis grain à grain, et l'aller manger au miroir, croyant sans doute le manger en compagnie.

Pour réussir dans l'éducation des chardonnerets, il faut les séparer et les élever seul à seul, ou tout au plus avec la femelle qu'on destine à chacun.

Madame Daubenton la jeune, ayant élevé une nichée entière, les jeunes chardonnerets n'ont été familiers que jusqu'à un certain âge, et ils sont devenus avec le temps presque aussi sauvages que ceux qui ont été élevés en pleine campagne par les père et mère; cela est dans la nature, la société de l'homme ne peut être, n'est en effet que leur pis-aller, et ils doivent y renoncer dès qu'ils trouvent une autre société qui leur convient davantage; mais ce n'est point là le seul inconvénient de l'éducation commune ; ces oiseaux, accoutumés à vivre ensemble, prennent un attachement réciproque

les uns pour les autres, et lorsqu'on les sépare pour les apparier avec une femelle canari, ils font mal les fonctions qu'on exige d'eux, ayant le regret dans le cœur, et ils finissent ordinairement par mourir de chagrin.

L'automne, les chardonnerets commencent à se rassembler; on en prend beaucoup en cette saison parmi les oiseaux de passage qui fourragent alors les jardins; leur vivacité naturelle les précipite dans tous les piéges; mais, pour faire de bonnes chasses, il faut avoir un mâle qui soit bien en train de chanter. Au reste, ils ne se prennent point à la pipée, et ils savent échapper à l'oiseau de proie en se réfugiant dans les buissons; l'hiver ils vont par troupes fort nombreuses, au point que l'on peut en tuer sept ou huit d'un seul coup de fusil; ils s'approchent des grands chemins, à portée des lieux où croissent les chardons, la chicorée sauvage : ils savent fort bien

en éplucher la graine, ainsi que les nids de chenilles, en faisant tomber la neige. En Provence, ils se réunissent en grand nombre sur les amandiers; lorsque le froid est rigoureux ils se cachent dans les buissons fourrés, et toujours à portée de la nourriture qui leur convient. On donne communément du chenevis à ceux que l'on tient en cage. Ils vivent fort long-temps : Gesner en a vu un à Mayence âgé de vingt-trois ans; on était obligé toutes les semaines de lui rogner les ongles et le bec, pour qu'il pût boire, manger et se tenir sur son bâton; sa nourriture ordinaire était la graine de pavots; toutes ses plumes étoient devenues blanches, il ne voloit plus, et il restoit dans toutes les situations qu'on vouloit lui donner; on en a vu, dans le pays que j'habite, vivre seize à dix-huit ans.

Ils sont sujets à l'épilepsie, comme je l'ai dit plus haut, à la gras-fondure,

et souvent la mue est pour eux une maladie mortelle.

Ils ont la langue divisée par le bout en petits filets; le bec alongé, les bords de l'inférieur rentrans et reçus dans le supérieur; les narines couvertes de petites plumes noires; le doigt extérieur uni au doigt du milieu jusqu'à la première articulation; le tube intestinal long d'un pied; de légers vestiges de cœcum; une vésicule du fiel; le gésier musculeux.

Longueur totale de l'oiseau, cinq pouces quelques lignes; bec, six lignes; vol, huit à neuf pouces; queue, deux pouces; elle est composée de douze pennes, un peu fourchue, et elle dépasse les ailes d'environ dix à onze lignes.

FIN DU TOME DOUZIÈME.

, etc.

x une ma-

ar le bout
les bords
is dans le
vertes de
oigt exté-
jusqu'à la
be intes-
rs vestiges
u fiel; le

eau, cinq
six lignes;
ue, deux
de douze
et elle dé-
x à onze

ÈME.